

SERVAIS-THÉODORE PINCKAERS O.P.

La personne du Christ et la vie du chrétien

La morale liturgique de saint Léon le Grand

Texte inédit

Préface et édition critique du texte inédit par Luc-Thomas Somme O.P.



Etudes d'éthique chrétienne, NS

ACADEMIC PRESS FRIBOURG

La personne du Christ et la vie du chrétien

Collection de Département de Théologie morale et d'Éthique de
l'Université de Fribourg (Suisse)

Sous la direction de

Luc-Thomas Somme O.P.

Thierry Collaud

NS 11

**LA PERSONNE DU CHRIST
ET LA VIE DU CHRÉTIEN**

La morale liturgique de
saint Léon le Grand

Texte inédit de

Servais-Théodore Pinckaers O.P.

Préface et édition critique par

Luc-Thomas Somme O.P.

Avec la collaboration de Magdalena Burlacu

© 2023 Academic Press Fribourg
Chiron Media Sàrl
Avenue de Tivoli 3
1700 Fribourg
Suisse

www.academicpressfribourg.info

Service éditorial : editorial@academicpressfribourg.info

Service de vente, promotion, droits : distribution@academicpressfribourg.info

DOI : 10.55132/rlbvn565

Lien DOI : <https://doi.org/10.55132/rlbvn565>

ISBN du livre en version pdf : 978-2-940715-93-0

Publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique.

Ce livre est sous licence :



Cette licence permet à d'autres de remanier, d'adapter et de s'appuyer sur ce travail à des fins non commerciales. Bien que leurs nouvelles œuvres doivent également faire référence à ce travail et être non commerciales, ils ne sont pas tenus d'accorder une licence à leurs œuvres dérivées selon les mêmes conditions.

Illustration de couverture : *Breviarium secundum ordinem Cisterciencium*, dit *Bréviaire de Martin d'Aragon*, f. 180v

Remerciements

La publication de ce manuscrit inédit s'inscrit dans une démarche de mise en valeur des Archives Pinckaers, fondées par le Couvent dominicain international de Saint-Albert-le-Grand (Albertinum) à Fribourg. Une première retranscription du cours dactylographié de Servais Pinckaers o.p. a été réalisée par le Prof. em. Michael Sherwin o.p. et ses collaborateurs. Les éditeurs tiennent à les remercier pour leur travail, qui a facilité la première étape de la préparation de cette édition.

FR. LUC-THOMAS SOMME O.P., éditeur

MAGDALENA BURLACU, éditeur

Avertissement au lecteur :

Le manuscrit dactylographié de Servais-Théodore Pinckaers O.P. a été retransmis tel quel dans un souci de fidélité au texte original. La préface et l'ensemble des notes ont été ajoutés lors de l'élaboration de cette édition.

Préface

Servais Pinckaers a enseigné la théologie morale fondamentale à l'Université de Fribourg (Suisse) de 1975 à 1997. À ce titre il donnait trois heures de cours hebdomadaires, dits principaux, tout au long de l'année universitaire, sur l'ensemble de cette discipline. La matière de cet enseignement a donné lieu à la publication de son maître ouvrage, *Les Sources de la morale chrétienne*, et à divers articles et monographies sur les thèmes des traités de la *Prima Secundae* de la *Somme de théologie* de saint Thomas d'Aquin : béatitude, passions, vertus, loi nouvelle, sans oublier ses précieuses notes de l'édition du traité des actes humains en édition manuelle bilingue.

Outre ce cours principal annuel, l'enseignement du Professeur Pinckaers comportait aussi des cours complémentaires et des séminaires, sur des sujets libres et qu'il aimait varier d'une année universitaire à l'autre. Il profitait de cet espace de liberté académique pour honorer une autre dimension théologique, parfois considérée de manière autonome et parfois purement et simplement oubliée ou méconnue, et qu'il considérait comme intimement liée à la théologie morale, à savoir la théologie spirituelle. Sa vision unifiée du savoir théologique le conduisait en effet à déplorer que de légitimes distinctions, entre théologie dogmatique et théologie morale, entre théologie morale et théologie spirituelle, entre théologie ascétique et théologie mystique, soit devenues au fil du temps de véritables et dommageables séparations. Très attaché au caractère proprement théologique de la morale qu'il avait à enseigner il ne pouvait pas envisager une morale chrétienne qui ne fût pas fondée sur le Christ et son Esprit, sur sa Croix et sa Résurrection, sur le don de sa grâce. À l'instar de saint Thomas d'Aquin, qui lui était une référence majeure, l'être humain dont il voulait éclairer l'agir était fondamentalement cette créature aimée de Dieu et faite à son

image et ressemblance et animée de son Esprit. Autrement dit, l'objet de sa réflexion morale n'était autre qu'un être humain vivant, vivant de vie spirituelle, vivant de la vie même de Dieu par son Esprit Saint. Voilà pourquoi la théologie morale reconduisait nécessairement, aux yeux de Servais Pinckaers, à une théologie spirituelle.

Si le cours principal de théologie morale fondamentale, sans méconnaître l'apport de l'Écriture et des Pères, puisait largement à la doctrine de saint Thomas d'Aquin, que le professeur de Fribourg avait eu l'occasion de commenter jadis au Studium dominicain de La Sarte (Belgique), les cours complémentaires faisaient écho à des lectures personnelles imprévisibles, dans un éventail élargi au sein de la grande tradition théologique. C'est ainsi que le Professeur Pinckaers, moraliste et non pas patrologue, fut conduit à traiter de l'apport d'un Père de l'Église : le Pape saint Léon le Grand. Le professeur fribourgeois y fut conduit par... le fr. Servais Pinckaers, religieux dominicain. C'est en effet, et probablement en synchronie avec l'année liturgique, qu'il s'y intéressa au titre de sa lecture spirituelle personnelle, qu'il le médita et qu'il y trouva pour sa propre vie de prière une nourriture subsistante. La première phrase de l'introduction de l'ouvrage ne laisse aucun doute sur cette origine : la méditation de l'office latin de la liturgie de Noël. Parce qu'il était dominicain et donc contemplatif, mais de cette "race" qui partage les fruits de sa contemplation, il décida de communiquer à ses étudiants les fruits goûtés à cette lecture. Ce faisant il leur procurait plus qu'un enseignement : il les orientait vers le chemin spirituel qu'il avait exploré. Par ailleurs, il continuait à creuser en théologien le sillon ouvert comme croyant, comme chrétien, comme religieux, comme frère prêcheur.

Mais pourquoi le choix de cet auteur ? Saint Léon, comme Servais Pinckaers l'explique au début de son étude, a su, par sa prédication, conduire le peuple chrétien à modeler sa vie morale et spirituelle sur la vie du Christ par l'actualisation des mystères

de sa vie opérée par la liturgie. Le saint Pape eut, par exemple, un rôle de premier ordre dans les débats christologiques du V^e siècle. Contre les hérésies du temps, il confesse fermement l'unité de la personne du Christ dans la dualité des natures : humaine et divine. Ce qu'il confesse, il le prêche, et tout spécialement à l'occasion de la fête de la Nativité du Seigneur. Il est convaincu que ce mystère de Noël opère aujourd'hui, par la célébration liturgique, en ceux qui le vivent consciemment. Une vérité dogmatique trace ainsi un chemin éthico-spirituel via la liturgie, vécue à la fois très personnellement et non moins communautairement.

Avant de prendre connaissance du détail de l'étude de Servais Pinckaers il convient d'en relever des limites objectives. Une première tient au fait que l'auteur n'a pas édité lui-même cet ouvrage. Il l'aurait probablement fait, comme pour d'autres cours complémentaires, si le temps lui en avait été donné. Il l'aurait alors retravaillé en vue de la publication. Le manuscrit aujourd'hui proposé aux lecteurs est donc constitué des notes formant le support d'un cours oral mais probablement déjà pensé en vue d'une éventuelle publication ultérieure. Il se tient ainsi à mi-chemin de la liberté de l'oral et de la finition de l'écrit. Les éditeurs ont choisi de conserver le plus possible cette originalité et de respecter la manière même de l'auteur en se limitant à documenter ou à éclaircir ce qui demandait à l'être. Une deuxième limite tient à l'accès aux sources : le P. Pinckaers va directement au texte des sermons de saint Léon, selon la version alors disponible des Sources chrétiennes, tant dans le latin original que dans la traduction française, mais, n'étant pas patrologue, il utilise en deuxième main les travaux de spécialistes, d'ailleurs judicieusement choisis mais aujourd'hui parfois datés. Là encore les éditeurs n'ont pas estimé de leur ressort de compléter et d'actualiser la bibliographie limitée de l'auteur, car c'est son état véritable qui rend compte de l'état, à la fois consistant et partiel, de la documentation sur laquelle il s'appuie. Le texte n'ayant pas pu

être retravaillé par l'auteur en vue de la publication, il en résulte une troisième limite : la dépendance du manuscrit par rapport au déroulement du cours. Son volume réduit est ainsi commandé par la douzaine de séances du cours semestriel dont il est le support. D'autre part, à certains moments, l'auteur suit très directement les travaux de spécialistes de saint Léon et sa dépendance à leur égard pourrait sembler tendre à la paraphrase. Les éditeurs ont pris soin non seulement de documenter toutes les citations explicites mais de référencer aussi les citations partielles, allusives ou *ad mentem*, ainsi que l'auteur aurait dû le faire lui-même pour la publication en évitant toute forme de plagiat. Autant dire que ces parties du texte, qui ont demandé un important travail des éditeurs, sont les moins originales et peut-être les moins intéressantes pour le lecteur, qui pourra utilement aller aux ouvrages consultés, cités ou résumés par le P. Pinckaers. En revanche, à certains moments, surtout dans la deuxième partie du texte, notre auteur s'affranchit de ses lectures et parle vraiment de son propre fond. Et le résultat est grandiose. Non pas spectaculaire comme des formules stylistiquement frappées, mais d'une perspicacité, d'une altitude et d'une profondeur qui n'en ont pas l'air. L'expression n'entend pas y briller à la manière de la sagesse humaine, mais le lecteur se prend tout d'un coup à se dire : cette petite phrase inaperçue vaut vraiment la peine d'être relue et relue encore et méditée, car elle vient de la contemplation et y conduit. Parmi tant d'autres, citons les deux dernières de l'ouvrage, juste avant que l'auteur donne encore une fois, longuement, la parole à saint Léon. Ces petites phrases de Servais Pinckaers apparaissent comme un point d'orgue de toute son étude :

La Croix, signe de l'amour du Christ, tel est l'instrument choisi par Dieu pour manifester sa miséricorde, pour toucher le cœur de l'homme pécheur et le ramener à l'amour de la justice en voyant le Christ accomplir pour lui, par pure grâce, toute justice. Tel est, selon saint Léon, l'explication de l'attrait mystérieux et puissant de la Croix du Christ.

Cela ne paye pas de mine, n'est-ce pas ? Mais tous ces mots – amour, grâce, miséricorde, justice – ont été scrutés tout au long de l'ouvrage et c'est au bénéfice de leur éclairage que le lecteur entrevoit alors, par exemple, comment la justice n'est pas moins présente que la miséricorde dans l'œuvre de notre salut. Cela ne paye pas de mine, mais cette pépite synthétise des pans entiers du mystère de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'amour divin qui fait grâce.

Servais Pinckaers a eu l'occasion de réfléchir sur l'originalité de la morale chrétienne. Celle-ci ne tient pas à ses éléments pris isolément, toujours susceptibles d'être communs à quelque autre tradition, religieuse ou profane, mais à leur agencement dans une perspective d'ensemble unique. On pourrait en dire autant de sa présente étude sur la morale liturgique de saint Léon. Sa lecture de l'œuvre du saint Pape, ses emprunts à diverses monographies, ses notes mêmes sur quelques concepts-clés, tout cela peut être regardé comme relativement commun. Mais leur ensemble sagement ordonné constitue plus qu'une introduction à la lecture de ce Père : le P. Pinckaers accompagne le lecteur dans l'assimilation existentielle, vitale, morale, de la force agissante du salut en Jésus-Christ par sa célébration liturgique, en Esprit et en Église.

En bon pédagogue, le Professeur Pinckaers offre tout d'abord à ses étudiants le cadre biographique et historique au sein duquel prêche et écrit saint Léon (chapitre I) : hérésies quant à l'identité du Christ (monophysisme et nestorianisme), quant à la nécessité de la grâce (pélagianisme), quant à la bonté du Créateur et de sa création (manichéisme) ; sources scripturaires et patristiques ; qualités d'un Pape qui est aussi un prédicateur attentif à ce que les chrétiens vivent leur foi au rythme de l'année liturgique.

L'ouvrage explore ensuite un sermon spécifique, à savoir le sixième sur la fête de la Nativité du Christ (chapitre II). Il le résume d'abord, puis le commente. Ici Servais Pinckaers dépend

beaucoup, de manière tout à fait avouée, d'un livre de Dom Marie Bernard de Soos : *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*. Cela lui donne l'occasion de souligner quelques vocables capitaux de la prédication léonienne comme de la liturgie elle-même, par exemple la valeur du mot « aujourd'hui » dans la célébration des mystères chrétiens. Au P. de Soos il emprunte encore la compréhension du mouvement de la méditation liturgique. Il analyse aussi comment se renouvelle dans la vie du chrétien cette Nativité qu'il célèbre. Le P. Pinckaers propose une réflexion plus personnelle sur la foi et la raison et, notamment, sur la notion et la valeur de cette dernière chez saint Léon. Une volumineuse section intitulée « nouvelle naissance, vie selon l'Esprit et don de la paix » est l'occasion pour l'auteur, à partir du texte de saint Léon, de prendre de l'altitude et de traiter avec un regard ample sur la tradition de l'Église certaines expressions et certains thèmes mis en valeur par le saint Pape. Aristote, Cicéron, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin sont ainsi, par exemple, convoqués pour éclairer la compréhension de l'amitié et de la paix. Des pages particulièrement profondes scrutent l'articulation entre liturgie et vie morale selon saint Léon à partir du Christ vu à la fois comme « sacramentum » et comme « exemplum ».

Après cette méditation sur le début de la vie terrestre du Christ, sur son Incarnation et sur sa Nativité, un troisième chapitre s'intéresse à sa fin, à savoir le mystère de la Croix. Une fin à la fois comme terme temporel et comme but et motif : la Passion et la Croix envisagés comme motif de la Rédemption. Servais Pinckaers livre ici tout d'abord son propre regard synthétique sur ce qu'il appelle « la synthèse de saint Léon ». Il procure à son lecteur son enthousiasme pour ce qu'il regarde comme une synthèse de l'ensemble de la vie chrétienne. Ces pages peuvent être opportunément lues au titre d'une introduction ou d'un résumé de tout l'ouvrage. Une dernière partie justifie soigneusement le propos de saint Léon exprimant que la Rédemption se réalise par la justice plutôt que par la puissance.

Servais Pinckaers prend grand soin de montrer le décalage entre le lecteur contemporain et l'auditeur de saint Léon quant à la compréhension de la notion de justice. Il montre notamment que la justice n'est pas opposable pour cet illustre prédicateur à la miséricorde. Il écarte toute mécompréhension sur la notion, difficilement intelligible aujourd'hui, de « droits du démon ». Ici comme dans bien d'autres passages de cet ouvrage et de son œuvre il met en garde le lecteur, non sans quelque pointe polémique anti-moderne, sur les défauts d'une lecture anachronique et sur l'utilité voire la nécessité de surmonter les siècles pour retrouver le sens et l'esprit des anciens.

Retrouver ce qui a été perdu, remettre en lumière ce qui a été obscurci, rectifier ce qui a été dévié, réunir ce qui a été séparé : ce programme constant ne se veut pas rétrograde mais rénovateur. La « morale pour aujourd'hui » que promet Servais Pinckaers n'est pas une morale pour un instant présent aussitôt dépassé mais la morale qui actualise à chaque moment de l'histoire – passé, présent et futur – cet aujourd'hui du don du salut en Jésus-Christ, qui s'est fait chair et qui est mort pour nous. Une morale vraiment humaine assurément, car « en réalité le mystère de l'homme ne s'éclaire vraiment que dans le mystère du Verbe Incarné » (*Gaudium et Spes*, n° 22 § 1), et résolument aussi une morale théologique, on dirait même théologale. Malgré les imperfections du genre – notes de cours non revues pour la publication – cet ouvrage du Professeur Pinckaers, avec et par saint Léon, entraîne son lecteur sur de véritables cimes spirituelles offrant une vue panoramique sur la vie chrétienne. Les *Pensées* de Pascal, le requiem de Mozart n'étaient pas non plus parvenus à leur ultime et définitif état et n'ont pas manqué pourtant de susciter l'admiration. Servais Pinckaers est donc en bonne société dans la compagnie de l'imparfait roboratif.

FR. LUC-THOMAS SOMME O.P.

Professeur de Théologie morale et d'éthique à l'Université de
Fribourg (Suisse)

Introduction

L'intention de cette étude est de vérifier une idée qui nous est venue dans la méditation de l'office latin de la fête de la Nativité avec ses leçons tirées des homélies de saint Léon, en relation avec notre réflexion sur la prière chrétienne. Dans le cadre de celle-ci, la liturgie nous est apparue comme la mise en œuvre par l'Église du précepte de la « prière sans cesse », grâce à l'occupation du temps de l'année - et de la journée dans l'office choral - par la méditation priante des mystères de la vie et de la mort du Seigneur.

Il nous a semblé que saint Léon exprimait très exactement la théologie, au sens le plus riche du terme, qui préside à la liturgie chrétienne, dans sa lecture et dans sa mise en prière de l'Écriture. À l'origine et au centre, il y a la foi au mystère du Christ comme Fils de Dieu et fils de Marie, dans son humanité et sa divinité réunies dans l'Incarnation, fournissant la clef de l'intelligence du mystère de la rédemption dans toutes ses étapes. Non une foi freinée par la critique d'une raison jalouse de son autonomie, à la manière moderne, mais une foi se livrant à l'élan qui la porte vers l'intelligence du mystère et vers la conformation au Christ selon la charité.

De cette façon, saint Léon, qui a directement contribué à fixer la doctrine chrétienne sur la personne du Christ dans la dualité des natures proclamée à Chalcédoine, rencontre des questions qui restent très actuelles, notamment celle de la divinité de Jésus. Jésus était-il vraiment Dieu, le Fils de Dieu, et en avait-il conscience ? La question est décisive pour la foi chrétienne et fondamentale pour la théologie.

Mais saint Léon n'aborde pas une pareille question à partir d'une raison toujours tentée de s'ériger en juge de la vérité à l'aide des sciences qu'elle a élaborées. Il la prend de plus haut, à partir du « oui » de la foi au mystère que la Révélation propose, et en

recherche l'intelligence par le moyen de l'Écriture et de l'expérience que procurent la prière et la pratique des enseignements du Seigneur. Plus précisément, plutôt que dans une recherche théologique individuelle, c'est dans l'acte même de la prédication, dans la proposition et l'explication du mystère du Christ au peuple chrétien, que saint Léon expose la doctrine, ce qui lui confère une dimension ecclésiale d'autant plus forte que cette fonction est assurée par le successeur de Pierre. Le fait que l'enseignement de saint Léon nous soit livré sous la forme d'homélies manifeste que la doctrine est l'expression et en même temps la matière de la foi priante du peuple chrétien.

Un autre aspect de l'idée initiale de cette étude est la perception de l'unité de la pensée théologique de saint Léon, conforme à la tradition des Pères. Elle réunit d'une façon remarquable et naturelle les dimensions du mystère et de la vie chrétiens qui se sont disjointes à la période moderne : l'intelligence du mystère de foi qui s'épanouit en vie spirituelle et en mystique ; la réflexion théologique où la raison met en œuvre ses ressources au service de la foi pour l'éclairer, la formuler avec exactitude et la défendre contre ses déviations et ses adversaires ; la vie de prière, principalement liturgique, mais aussi personnelle, reliée à la pratique morale ; le dévouement pastoral dans l'exposition des voies de la perfection évangélique et du combat moral ; la transmission des richesses de la tradition chrétienne et le témoignage d'une expérience propre marquée par l'Évangile, sans oublier une qualité littéraire de première classe.

Chez saint Léon, également, le sens de l'humain, au milieu de la décadence de l'Empire, s'associe d'une façon remarquable au sens du divin manifesté dans la Révélation chrétienne. Chez lui, le sens chrétien de l'humain et l'universalisme évangélique assument l'universalisme et l'humanisme romains.

Ainsi saint Léon peut-il nous servir de modèle dans notre effort de renouveau théologique par le rassemblement et le

dépassement des séparations dommageables qui se sont produites au cours des derniers siècles entre dogme, morale et spiritualité, entre théologie et mystique, prière personnelle et liturgie, pastorale et catéchèse, entre foi et raison, entre vie spirituelle et recherche intellectuelle.

Avec saint Léon nous nous trouvons, en outre, à une époque décisive pour la théologie chrétienne, à un âge classique : saint Léon résume, en quelque façon, la doctrine des Pères, au terme des grands débats sur la Trinité et sur la personne du Christ. Il donne à cet égard une formulation définitive. Il fournit ainsi la base solide sur laquelle construira la théologie postérieure. Sans doute n'a-t-il pas l'envergure théologique et la fécondité d'esprit d'un saint Augustin ou d'un Origène, ni l'abondance d'un Chrysostome. Il réunit cependant d'une façon unique le sens du mystère chrétien concentré dans la personne du Christ avec le sens de la prière dans la vie liturgique, ainsi que le sens de l'Église universelle où, comme Pape, il a joué un rôle décisif pour la chrétienté latine. On peut le considérer comme le dernier Père de la période créatrice de l'âge des Pères de l'Église qui s'achève au V^e siècle. Ce qui me paraît caractéristique chez lui, et qu'on ne trouve peut-être chez aucun autre Père à ce point, c'est, d'une part, la conjonction entre la doctrine théologique concentrée sur le mystère du Christ, et la célébration de ce mystère dans ses différentes phases par la prière liturgique dans le cycle de l'année. D'autre part, s'établit une connexion directe entre cette célébration liturgique et la vie morale des chrétiens conçue comme une imitation et une reproduction du mystère du Christ. C'est pour cette raison que nous avons donné à cette étude le sous-titre d'une « morale liturgique »¹. Effectivement la vie morale, pour saint

¹ Cf. Rm 12, 1, la vie chrétienne présentée comme un « culte spirituel » (Παρακαλῶ οὖν ὑμᾶς, ἀδελφοί, διὰ τῶν οἰκτιρῶν τοῦ θεοῦ, παραστήσαι τὰ σώματα ὑμῶν θυσίαν ζῶσαν, ἁγίαν, εὐάρεστον τῷ θεῷ, τὴν λογικὴν λατρείαν ὑμῶν [...]). Cf. Eberhard NESTLE et al., édés., *Novum Testamentum graece*, 27 ed.,

Léon, est principalement l'œuvre en nous de la grâce du Christ qui nous est dispensée par les sacrements et par l'effusion continue et différenciée de la prière liturgique, mais celle-ci suppose une méditation contemplative du mystère.

Une dernière remarque. Pour aborder la lecture des Sermons de saint Léon, il convient de retrouver la simplicité du regard et la docilité de l'esprit qui est assez naturelle au peuple qui écoute, comme l'étaient les auditeurs de saint Léon. Il faut donc laisser derrière soi les doctrines théologiques apprises et les problématiques multipliées par la scolastique postérieure jusqu'à nos jours, afin d'éviter qu'elles ne deviennent un écran devant nos yeux et ne nous induisent à penser que la doctrine de saint Léon, par exemple, est peu originale et même rudimentaire en comparaison. Une telle illusion d'optique nous empêcherait de découvrir les richesses que contiennent les œuvres du grand Pape et d'apercevoir précisément ce qui fait leur originalité, y compris à l'égard des modernes. Telle est l'erreur, nous semble-t-il, de Mgr. Batiffol dans son article sur saint Léon dans le *Dictionnaire de théologie catholique*, quand il écrit :

[il] n'a en vue que de s'accommoder aux besoins d'un auditoire populaire, et qui répugne par soi-même à la spéculation et à l'exégèse. Sur la Trinité, rien que d'élémentaire et de catéchétique².

Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1995). Saint Paul est une source principale pour saint Léon.

² P. BATIFFOL, « Léon Ier (Saint) pape (440-461) » dans : VACANT, A., MANGENOT, E. et AMANN, E., eds., *Dictionnaire de théologie catholique* contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire, Paris, Letouzey et Ané, 15 vols., 1908-1950, Vol 9.1, 1926, col. 218-301, 283.

Ou encore :

“Cependant le ciel, la terre, la mer manifestent la bonté et la toute-puissance de leur auteur, et exigent de la créature une juste action de grâces” *Serm. XLIV, 1*. C’est à peu près toute la théodicée de saint Léon³.

Tout est de lui [dans ses sermons et lettres], mais peu d’orateurs ont moins que lui le scrupule de se répéter, et aussi de se contenter de vérités élémentaires ou de lieux communs⁴.

Nous aurons tout le loisir, au cours de notre découverte de saint Léon, de vérifier l’exactitude de ces affirmations désabusées.

³ *Ibidem*, col. 281. L’auteur de l’article, qui n’avait pas à sa disposition l’édition critique des Sermons ou la traduction des Sources chrétiennes, se référait au Sermon 31 [(XLIV) sur le Carême VI]. Voir : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome II*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 49 bis), 1969, p. 128s.

⁴ P. BATIFFOL, « Léon Ier (Saint) pape (440-461) », col. 279.

CHAPITRE I

Saint Léon. Le personnage et le contexte historique

Saint Léon est né entre 390 et 400, probablement en Toscane, et a émigré à Rome avec sa famille, au début du V^e siècle, à cause des troubles politiques. La prise et le sac de Rome par Alaric ont lieu en 410. L'Empire est alors en plein déclin et succombe sous les invasions successives des barbares. Le pouvoir impérial en Occident n'est plus que l'ombre de lui-même. Pendant son pontificat, à deux reprises, saint Léon s'interposera pour défendre la Ville éternelle.

Le 11 juin 452, le Pape, accompagné d'Avienus, personnage consulaire, de Trigetius, gouverneur de Rome, et de plusieurs membres de son clergé, se mit en route pour aller à la rencontre d'Attila⁵

qui descendait vers Rome avec ses Huns. La visite du Pontife fit une telle impression sur Attila que les Huns renoncèrent à leur projet de saccager la ville. Mais quatre ans plus tard, ce furent les Vandales hérétiques de Genséric qui menaçaient Rome, appelés par la propre épouse de l'empereur Maximin, Eudoxie. Saint Léon s'interposa de nouveau courageusement, alors que l'empereur avait fui ; mais il ne put éviter le sac de la ville. Il obtint seulement que les envahisseurs s'abstiennent d'incendies, de meurtres et de supplices. Dans l'octave, on célébra une cérémonie d'action de grâce au cours de laquelle saint Léon prêcha ; c'est le *Sermon 84*. Comme on le voit, alors que le pouvoir de l'empereur décline, avec saint Léon, c'est le Pontife romain qui va assumer la

⁵ Alexandre DE SAINT-CHERON, *Histoire du pontificat de S. Léon-le-Grand et de son siècle*, 2 vols., Paris, Sagnier et Bray, 1846, Vol. 2, p. 85.

sauvegarde du peuple et voir son pouvoir spirituel s'affirmer et s'étendre⁶.

Dès avant son accession à la chaire de Pierre, saint Léon devient un personnage important dans l'Église romaine. Il entre jeune dans les rangs du clergé romain et y devient diacre. En 430, c'est lui qui sollicite de Jean Cassien la rédaction de son ouvrage sur l'Incarnation. En 431, saint Cyrille d'Alexandrie lui écrit une lettre personnelle lui demandant d'intervenir auprès du Pape Célestin. La même année, le Syllabus du Pape Célestin où est exprimée la position romaine contre Pélagie a peut-être été rédigé par Léon. En 439, il intervient auprès du Pape Xyste III pour que Julien d'Eclane, le bouillant adversaire de saint Augustin sur la question pélagienne, ne soit pas réintégré dans l'Église. En 440, il est envoyé en Gaule pour une mission conciliatrice. C'est à ce moment, à la mort de Xyste III, qu'il est élu pape. Il reçoit l'ordination épiscopale le 29 septembre 440.

Le pontificat de saint Léon le Grand sera un des plus longs de l'époque : 440 à 461. Comme pour l'Empire, ce fut une période très troublée pour l'Église ; saint Léon prendra la tête d'un long combat contre plusieurs mouvements de pensée et d'hérésies, qui forment le contexte de sa prédication romaine. Il convient de les passer rapidement en revue.

⁶ Cf. Adolphe REGNIER, *S^t Léon le Grand (V^e siècle)*, Paris, Gabalda, (Les Saints), 1910, p. 163ss.

A. LES HÉRÉSIES

1. *Le monophysisme d'Eutychès*

Le Concile d'Ephèse, en 431, avait condamné Nestorius, et proclamé Marie « théotokos », Mère de Dieu. La querelle entre Alexandrie et Constantinople, entre saint Cyrille et Nestorius qui soutenait une dualité de personnes dans le Christ, semblait ainsi terminée, mais elle reprit vigueur avec la doctrine d'un moine des environs de Constantinople, Eutychès. Celui-ci allait jusqu'à affirmer non seulement l'unité de personne, contre Nestorius, mais l'unité absolue de nature dans le Christ : la nature humaine, selon lui, ayant été absorbée par la nature divine ; aussi le Christ ne nous était-il pas réellement consubstantiel.

Convoqué à Constantinople devant un concile présidé par Flavien, évêque de Constantinople, Eutychès déclare : « Je reconnais qu'avant l'union de la divinité et de l'humanité (le Seigneur) avait deux natures, mais après l'union je ne reconnais plus qu'une seule nature⁷. » Eutychès est condamné, mais il en appelle notamment au Concile de Rome et écrit à saint Léon, ainsi qu'à saint Pierre Chrysologue, à Ravenne. Après avoir reçu les documents du Concile de Constantinople et en vue d'un concile convoqué à Ephèse où il envoie des légats, saint Léon écrit sa fameuse lettre, connue sous le nom de *Tome à Flavien*, qui contient un exposé complet de sa position doctrinale. Dominé par les partisans d'Eutychès, conduits par Dioscore, le Concile réhabilite Eutychès, mais il s'achève dans la violence – Flavien notamment y périt, – si bien qu'on l'a nommé « le brigandage d'Ephèse ». Finalement l'empereur, poussé par saint Léon, convoque un

⁷ MANSI, t. VI, col. 744, apud : Pierre DE LABRIOLLE, Augustin FLICHE et Victor MARTIN, *Histoire de l'Eglise depuis les origines jusqu'à nos jours. Tome 4. De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand*, 4 ed., Paris, Bloud et Gay, 1948, p. 216.

nouveau Concile qui se tiendra à Chalcédoine en 451. Le *Tome à Flavien* y est lu après les symboles de Nicée et de Constantinople, ainsi que les lettres de Cyrille à Nestorius, et il est chaudement approuvé par les Pères :

[...] à cause de ceux qui tentent de défigurer le mystère de l'Économie et qui, dans leur sottise impudente, disent que celui qu'a enfanté la sainte Vierge Marie n'est qu'un simple homme, le concile a reçu les lettres synodiques du bienheureux Cyrille [...]. À ces lettres il a joint à bon droit pour la confirmation des doctrines orthodoxes, la lettre que le bienheureux et très saint archevêque Léon, qui préside à la très grande et ancienne Rome, a écrite au défunt archevêque Flavien pour la suppression de la perversité d'Eutychès, en tant que cette lettre s'accorde à la confession du grand Pierre et qu'elle est là comme une sorte de colonne commune contre ceux qui tiennent des opinions fausses.⁸

Le *Tome à Flavien* devient le document fondamental du Concile de Chalcédoine et l'expression authentique de la foi de l'Église concernant la personne du Christ⁹.

Voici la profession de foi du Concile qui résume l'enseignement de saint Léon :

Suivant donc les saints Pères, nous enseignons tous unanimement que nous confessons un seul et même Fils, notre Seigneur Jésus-Christ [...] l'unique engendré, reconnu en deux natures, sans confusion, sans changement, sans division et sans séparation, la différence des natures n'étant nullement supprimée à cause de l'union, la propriété de l'une et l'autre nature étant bien plutôt sauvegardée et concourant à une seule personne et une seule hypostase, un Christ ne se fractionnant ni se divisant en deux personnes, mais un seul et même Fils, unique engendré, Dieu Verbe, Seigneur Jésus-Christ, selon que depuis longtemps les prophètes l'ont enseigné de lui, que Jésus-Christ lui-même nous l'a enseigné et que le Symbole des Pères nous l'a transmis¹⁰.

⁸ *Les conciles œcuméniques. Tome II.1. Les décrets. Nicée I à Latran V*, DUVAL, A., AURET, B., LEGRAND, H., MOINGT, J. et SESBOÛÉ, B., éds., Paris, Éditions du Cerf, (Le magistère de l'Église), 1994, p. 197.

⁹ Pour le texte du *Tome à Flavien* et sa traduction, voir *Ibidem*, p. 181-191.

¹⁰ Voir : *Ibidem*, p. 198-201.

Saint Léon aura donc joué un rôle décisif dans la formulation de la foi chrétienne concernant la personne du Christ lors de ce grand concile de la période patristique, en réalisant par surcroît un plein accord entre Grecs et Latins. Il convient cependant de noter que la doctrine exposée par saint Léon dans son *Tome à Flavien* ne reste pas purement dogmatique et comme dans l'abstrait, selon nos divisions entre dogme, morale, spiritualité, etc. Comme nous le verrons, la foi au Christ, vrai Dieu et vrai homme, est pour saint Léon un principe fondamental de lecture et d'intelligence de l'Écriture, dans sa présentation de la vie du Christ et son œuvre de salut. Ainsi comprise, elle alimente la prière liturgique et fournit à l'enseignement moral chrétien sa source principale et spécifique : la foi active au Christ. Ce principe commandera aussi la conception hiérarchique de l'Église et la politique ecclésiale de saint Léon. C'est précisément ce lien étroit entre la foi au Christ, la prière et la vie des chrétiens et de l'Église, qui donne sa richesse et son intérêt pour nous à l'œuvre de saint Léon.

Le Concile de Chalcédoine ne réussit pas à abattre le parti monophysite qui causa de nouveaux troubles réclamant de l'empereur la convocation d'un nouveau concile. Ce fut l'occasion d'une lettre doctrinale célèbre du Pape à l'empereur Léon, datée du 17 août 458 ; c'était un nouveau formulaire de la foi traditionnelle en l'Incarnation¹¹.

2. Le pélagianisme

Saint Léon eut également à combattre le pélagianisme, pendant la seconde partie de la crise provoquée par cette hérésie et dans ses séquelles.

¹¹ Voir : Heinrich DENZINGER, Peter HÜNERMANN et Joseph HOFFMANN, eds., *Symboles et définitions de la foi catholique* Paris, Éditions du Cerf, (Le magistère de l'Église), 2001, Lettre « Promississe me memini » à l'empereur Léon I^{er}, 17 août 458, 317-318, p. 112s.

Pélage, moine breton, propagea sa doctrine au début du V^e siècle avec l'aide de son disciple Célestius, frappé par la corruption qui régnait à Rome. Pélage prêche dans les milieux fervents une morale ascétique destinée à aider les chrétiens dans leur combat contre les vices et à les mener vers la perfection.

Voici quelques traits essentiels de cette doctrine. La pierre d'angle du système est la liberté de l'homme, l'assurance que par sa seule liberté, l'homme est capable de choisir le bien et d'éviter le mal, de se déterminer à la conversion. La grâce intervient seulement ensuite comme un secours donné par Dieu à la volonté bonne pour se dégager du péché, des habitudes mauvaises, et faire des actes parfaits. La grâce sanctifiante donnée par le baptême est seulement un remède pour les péchés actuels ou un ornement spirituel. Les grâces actuelles restent extérieures à la volonté comme des instructions et des exemples, ou, au plus, comme des illuminations de l'intelligence. En tout cas, il n'y a pas de grâce agissant intérieurement sur la volonté.

Pareillement, le péché d'Adam n'affecte pas directement la volonté de ses descendants. Il nous a nui par son fâcheux exemple. L'inclination à pécher vient de la concupiscence naturelle et de l'habitude contractée, mais elle ne peut jamais retirer à l'homme pécheur le pouvoir de se convertir en choisissant le bien.

Le baptême n'est pas absolument nécessaire pour la vie éternelle, mais il est requis pour faire partie de l'Église et pour entrer dans la communion du Christ.

La Rédemption n'est pas une régénération de la mort à la vie, mais simplement une élévation à une vie plus haute par l'adoption divine.

Le point crucial de la discussion est celui de la formation de la foi. Qui a l'initiative et qui est la cause première dans l'acte de foi : est-ce la volonté qui décide de croire, comme le veut Pélage, ou bien

est-ce la grâce qui inspire et guérit la volonté, comme le soutient Augustin ?

La doctrine pélagienne constitue un des pôles des débats sur les relations entre la grâce et la liberté, qui vont sans cesse renaître au cours de l'histoire de l'Église, comme, par exemple, lors de l'affrontement entre Luther et l'humanisme, au XVI^e siècle, et dans les discussions sur la grâce au sein même de l'Église catholique, au siècle suivant.

Notons aussi que le pélagianisme, même s'il peut favoriser l'effort vers la perfection par la confiance dans le pouvoir de la volonté personnelle, distend néanmoins les relations entre la volonté et la grâce, entre l'homme et Dieu, le chrétien et le Christ, et les rend extérieures les unes aux autres, ce qui favorise la formation d'un juridisme qui se développera particulièrement à partir du XIV^e siècle¹².

La doctrine de Pélage s'oppose radicalement à celle de saint Augustin, qui l'attaqua dès qu'il en eût pris connaissance, en 411. Comme l'indique le récit des *Confessions*, saint Augustin a suffisamment expérimenté la faiblesse de la volonté humaine pour savoir combien la grâce du Christ est nécessaire pour opérer la conversion. Celle-ci est avant tout l'œuvre de la miséricorde de Dieu, qui transforme le cœur et guérit la volonté pour les rendre dociles à la Vérité et à la Bonté du Christ qui se révèle comme l'unique voie vers Dieu. Selon les *Confessions*, le choix décisif se fait entre l'orgueil de l'homme, à la manière des philosophes néo-platoniciens et autres, et la voie de l'humilité tracée par le Verbe de Dieu dans son Incarnation. Le danger de la doctrine pélagienne consistera toujours à favoriser l'orgueil secret de l'homme, s'attribuant le mérite de la foi et des actes bons. Au contraire, la

¹² L'auteur semble ici se référer à : Alexandre DE SAINT-CHERON, *Histoire du pontificat de S. Léon-le-Grand et de son siècle*, 2 vols., Paris, Sagnier et Bray, 1846, Vol. 2, p. 57ss.

doctrine augustinienne reposera sur l'expérience de la pénétration de la grâce et de l'Esprit-Saint dans les profondeurs de la volonté de l'homme pour y former la charité. Elle aura comme centre vital, la foi en la personne du Christ, source de la grâce par l'œuvre de la Rédemption, par l'Esprit-Saint et les sacrements qui la communiquent.

La doctrine de Pélagé séduit par sa simplicité et son caractère pratique, elle semble mettre la vie spirituelle à la portée de chacun, mais elle reste à la superficie des problèmes et des réalités de la vie chrétienne. La doctrine de saint Augustin est beaucoup plus profonde et nous introduit dans le mystère des relations entre l'homme et Dieu, entre la grâce et le péché, avec, au centre, la personne de Jésus selon la lumière de l'Écriture.

La lutte contre le pélagianisme connut deux étapes :

1. De la condamnation de Célestius au Concile de Carthage, en 411, à la condamnation de Pélagé et Célestius par le Pape Zosime en 418. Signalons, entre autres, le *De Spiritu et littera* et le *De natura et gratia* de saint Augustin.

2. Le relais du pélagianisme fut assuré ensuite par Julien d'Éclane, un jeune et bouillant disciple de Pélagé qui mena le combat contre saint Augustin jusqu'à la mort de celui-ci en 430.

La question rebondit avec l'apparition dans les milieux monastiques, entre autres avec Jean Cassien à Saint-Victor de Marseille, de ce qu'on a appelé le semi-pélagianisme¹³. Selon cette doctrine qui veut favoriser l'effort ascétique, l'homme peut, sans la grâce, non pas accomplir le bien surnaturel, mais le désirer et le vouloir. Il ne peut se donner la foi complète, mais il peut

¹³ AUGUSTIN, *Aux moines d'Adrumète et de Provence. De gratia et libero arbitrio. De correptione et gratia. De praedestinatione sanctorum. De dono perseverantiae*, Jean CHÉNÉ et Jacques PINTARD trad., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 24), 1962.

commencer à croire. Le semi-pélagianisme est un subtil et délicat accommodement entre la volonté humaine et la grâce pour remédier à une apparente élimination de la participation de la liberté dans la formation de la foi selon saint Augustin. Celui-ci tâcha de mettre les choses au point dans plusieurs opuscules, comme le *De gratia et libero arbitrio* de 426. Le semi-pélagianisme eut la vie dure et fut favorisé par ses nuances et sa subtilité même. On en retrouve des traces jusque dans le *Commentaire des Sentences* de saint Thomas où celui-ci concède

« que l'homme peut se préparer à l'obtention de la grâce qui rend agréable [à Dieu] par son seul libre arbitre : en effet, en accomplissant ce qui est en son pouvoir, il obtient de Dieu la grâce. (Art. 4. L'homme peut-il se préparer à la grâce sans quelque grâce ?)¹⁴.

Dans la *Somme de théologie*, au contraire, il soutiendra :

[...] l'homme ne peut se préparer à recevoir la lumière de la grâce sans un secours gratuit de Dieu exerçant sur lui sa motion intérieure¹⁵.

La relecture des œuvres de saint Augustin conduira saint Thomas à faire la correction dans la *Somme de théologie* grâce à une conjonction nouvelle entre la grâce et la liberté humaine, où elles ne sont plus concurrentes mais collaborent de telle sorte que la grâce guérit et développe la liberté.

De nouveau, nous n'avons pas affaire ici seulement à un débat d'idées, dogmatique et abstrait, comme peuvent le faire penser les exposés des historiens qui racontent la suite des événements. C'est finalement une conception générale de la vie chrétienne qui est en cause : le pélagianisme met au centre de tout l'acte de la libre

¹⁴ *Super Sent.*, lib. 2, d. 28 q. 1 a. 4 (Utrum homo possit se praeparare ad gratiam sine aliqua gratia) : « [...] ad gratiam gratum facientem habendam ex solo libero arbitrio se homo potest praeparare: faciendo enim quod in se est, gratiam a Deo consequitur. ».

¹⁵ THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique*, I^a-II^{ae} q. 109 a. 6 co. : [...] homo non potest se praeparare ad lumen gratiae suscipiendum, nisi per auxilium gratuitum Dei interius moventis.

volonté de l'homme et peut être défini comme un moralisme individuel. Les autres dimensions, spirituelle, ecclésiale, sacramentelle, liturgique, etc., passent au second plan et s'estompent. Au contraire, quand on place au centre la personne du Christ et son œuvre en nous par la grâce et l'Esprit, par la foi et la charité, ces dimensions négligées se relient étroitement à l'agir du chrétien dans une convergence profonde entre la liberté et la grâce.

On peut établir une similitude entre la doctrine d'Eutychès et celle de Pélage. Pour Eutychès, comme pour Nestorius d'ailleurs, la divinité et l'humanité dans le Christ se présentent comme deux grandeurs ou deux réalités séparées qui ne peuvent s'unir sans que l'une diminue l'autre ou même l'absorbe. Nestorius maintient la séparation par la distinction des personnes ; Eutychès concède¹⁶ l'absorption de l'humanité par la divinité de Jésus. Chez Pélage la question se joue entre liberté humaine et grâce. Pour sauvegarder la liberté de l'homme et son mérite, Pélage limite l'action de la grâce et la maintient à l'extérieur de la volonté libre.

La réponse de saint Léon, à la suite de saint Augustin et de la tradition de la foi, est d'affirmer la « compénétration perfective » de la divinité et de l'humanité dans la personne du Christ, de la grâce et de la liberté dans la vie du chrétien, de telle sorte que la divinité accroît l'humanité, celle-ci devenant le sacrement de la divinité. La grâce assure, augmente et perfectionne la liberté de l'homme qui devient ainsi collaboratrice directe de la grâce.

Une telle compréhension des choses dépasse le niveau rationnel. Elle ne peut naître que de l'expérience même des relations entre grâce et liberté, entre le Christ et le croyant à partir du « oui » de la foi qui s'engage activement dans le mystère proposé par la Révélation. On saisit alors que grâce et liberté ne restent pas

¹⁶ Eutychès fait plus que concéder l'absorption de l'humanité par la divinité de Jésus, comme l'affirme Servais Pinckaers : il l'affirme résolument.

extérieures l'une à l'autre, mais s'unissent d'une façon unique, notamment au sein de la charité.

Saint Léon témoigne d'une telle expérience spirituelle et réfléchit à partir d'elle, au-delà de la pure raison raisonnante.

Sans le combat de saint Augustin, si le pélagianisme avait triomphé, l'œuvre de saint Léon, avec son vaste retentissement dans l'Église, dans son histoire, dans sa liturgie, n'aurait pu surgir et porter ses fruits. Néanmoins, saint Léon n'est pas un simple transcritteur de saint Augustin. Il veut être l'expression, dans sa prédication et ses lettres, de la doctrine et de la vie de l'Église alimentée par l'Écriture et par la Tradition.

Saint Léon n'aura guère eu à intervenir dans la lutte antipélagienne. Cependant, certains bons historiens lui attribuent, au temps où il était diacre, vers 430, la rédaction d'un formulaire – « Praeteritorum Sedis apostolicae episcoporum auctoritates de gratia Dei »¹⁷ – exposant la doctrine romaine sur ce sujet et rappelant les décisions des conciles africains confirmées par les papes Innocent I^{er} et Zosime. Il s'agit du résumé de la position devenue traditionnelle, reprenant la doctrine de saint Augustin et des conciles. Saint Léon lui-même mettra en œuvre cette doctrine dans sa prédication, en associant de façon judicieuse et équilibrée l'effort de la volonté avec le primat de la grâce et la nécessité de l'union au Christ.

¹⁷ L'attribution de ce recueil des *Chapitres pseudo-célestiniens* ou « Indiculus » au pape Léon est **contestable**. « Selon M. Cappuyens (RBén 41 [1929], 156-170) ils sont réunis à Rome par Prosper d'Aquitaine entre 435 et 442. Ils se virent reconnaître une autorité universelle lorsque vers 500 Denys le Petit le reprit dans sa collection de décrets. ». Voir : Heinrich DENZINGER, Peter HÜNERMANN et Joseph HOFFMANN, éds., *Symboles et définitions de la foi catholique*, n° 238-249.

3. Le manichéisme

Saint Léon eut à intervenir de façon beaucoup plus active, dès 443, à l'encontre des manichéens. Ceux-ci, chassés d'Afrique par les Vandales, se réfugièrent en Italie et surtout à Rome où ils se mêlaient aux assemblées chrétiennes.

Rappelons que le manichéisme fut fondé en Perse par Manès, au III^e siècle. Le fond de la doctrine, d'origine païenne mais avec des emprunts chrétiens, est le dualisme entre le Royaume de la Lumière dont Dieu est le chef, et le royaume des ténèbres régi par Satan qui a déclaré la guerre à Dieu. La lutte entre ces deux principes se poursuit dans l'homme, composé d'éléments purs et divins et d'éléments impurs. Ces derniers sont déposés par Satan en l'homme devenu son prisonnier. La libération ne peut advenir que grâce à un ascétisme sévère. Les manichéens rejetaient l'Ancien Testament, qui montre Dieu créant la matière. Ils niaient aussi la réalité de la naissance du Christ selon la chair, prétendant qu'elle n'avait été que figurée, ainsi que sa Passion et sa Résurrection.

C'est particulièrement sur ce dernier point que le manichéisme contredit la doctrine de saint Léon, dont le point de départ et le fondement reposent sur la réalité de l'Incarnation, où la nature divine s'unit à la nature humaine dans la personne de Jésus. Saint Léon mènera une lutte contre le manichéisme, à Rome puis en Italie. Il en parle dans, de nombreux sermons et dans des lettres (Epist. VII aux évêques d'Italie¹⁸).

Le manichéisme aura un rejeton dans le priscillianisme qui se répandra largement, au IV^e siècle, dans l'Espagne envahie par les barbares. Dénoncé par l'évêque d'Astorga, Turribius, saint Léon

¹⁸ Hendrik Gerhard SCHIPPER et Johannes VAN OOORT, eds., *Sancti Leonis Magni Romani Pontificis Sermones et Epistulae. Fragmenta selecta*, Turnhout, Brepols, (Corpus fontium manichaeorum. Series latina, I), 2000, Lettre VII, p. 46-49.

lui répond par la lettre XV, qui apparaît ici une des sources de la connaissance de cette hérésie¹⁹. Les priscillianistes croyaient notamment que la naissance, la mort et la résurrection de Jésus n'avaient rien de véritable et n'avaient eu lieu qu'en apparence. Ils enseignaient également que le corps de l'homme avait été créé par le démon et non par Dieu.

Le manichéisme, avec ses deux principes du bien et du mal, est une des tentations permanentes de l'esprit humain confronté au problème du mal, à la lutte entre l'esprit et la chair. Aussi réapparaîtra-t-il sous diverses formes dans l'histoire, notamment avec les Albigeois, au XIII^e siècle.

Si nous jetons un regard sur les trois mouvements de pensée dont nous venons de parler, auxquels saint Léon a eu affaire, nous nous apercevons que, chacun à sa manière, s'en prend à la personne du Christ. Eutychès nie la nature humaine du Christ, absorbée par la divinité ; les manichéens enlèvent toute réalité à l'Incarnation, à la Passion et à la Résurrection. Pélage n'accorde qu'un rôle secondaire à la grâce du Christ dans la vie du chrétien. À l'inverse, le cœur de l'enseignement de saint Léon sera constitué par sa doctrine sur l'Incarnation dont la réalité se communique à la Passion et à la Résurrection. Ainsi la personne même de Jésus peut-elle devenir le centre de l'œuvre de la Rédemption, de la sanctification par l'Esprit, ainsi que de la vie du chrétien et de la prière de l'Église.

¹⁹ *Ibidem*, Lettre XV, p. 50-77.

B. LES SOURCES

1. L'Écriture

La première source de saint Léon est évidemment l'Écriture. Selon le P. Hudon,

l'Écriture est la source constante de son inspiration. Non pas que saint Léon en fasse un commentaire littéral à la façon de l'exégète : il y trouvera plutôt l'expression d'un geste sauveur du Christ, dont il s'appliquera, avec le secours de l'Esprit, à dégager le sens divin et caché²⁰.

Mgr. Batiffol constate de même :

l'Écriture Sainte est un trésor où saint Léon puise les textes qui reviennent à son enseignement. [...] Saint Léon n'est pas un exégète. Il n'en croit pas moins à la "plénitude d'intelligence promise à la foi sincère", il exhorte ses auditeurs, à mériter d'être instruits par le Saint-Esprit. *Serm.*, LXIV, 1.²¹

Il vaudrait la peine de jeter un coup d'œil sur les citations de l'Écriture faites par saint Léon pour déterminer quels sont les livres qui l'inspirent le plus, pour montrer surtout comment il lit et explique l'Écriture. D'après l'index biblique des *Sermons*, qui distingue les citations littérales des non littérales et des allusions, les livres les plus exploités de l'Ancien Testament sont la Genèse (3 col.), les psaumes surtout (5 col.), et, parmi les prophètes, Isaïe (un peu plus d'une col.). Dans le Nouveau Testament, saint Matthieu l'emporte parmi les évangélistes (13 col.), suivi par saint Jean (8 col.) et saint Luc. Saint Paul a le plus grand nombre de citations totales (26 col.) avec les Épîtres aux Romains (5^{1/2} col.), aux Corinthiens (I : 5 col. ; II : 2^{1/2} col.), aux Ephésiens (4^{1/2} col.)

²⁰ Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, Paris, Éditions du Cerf, (Lex Orandi, 26), 1959, p. 43.

²¹ P. Batiffol, « Léon Ier (Saint) pape (440-461) » dans : VACANT, A., MANGENOT, E. et AMANN, E., eds., *Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, Paris, Letouzey et Ané, 15 vols, 1908-1950, Vol 9.1, 1926, col. 218-301, 282.

aux Philippiens (2^{1/2} col.), aux Colossiens (2 col.), et celles de la Captivité surtout. La 1ère Épître de Pierre (1^{1/2} col.) et celle de saint Jean (1 col.) sont également bien citées²².

Ce simple regard matériel confirme l'idée que la doctrine de saint Léon a sa principale source dans saint Paul, spécialement dans les Épîtres aux Romains, I Corinthiens, Ephésiens et Colossiens où est révélé le mystère du Christ, que saint Léon a la charge d'expliquer dans ses homélies. La chose devrait être vérifiée, mais il nous semble que la source d'inspiration supérieure réside dans les Épîtres aux Colossiens et aux Ephésiens qui exposent le plan divin du salut et la primauté du Christ :

Ramener toute chose en un seul Chef, le Christ (Ep 1, 10).

[...] il est aussi la Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église [...] il fallait qu'il obtînt en tout la primauté, car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude [...] (Col 1, 18-19).

On dit que saint Léon n'est pas un exégète. Il ne l'est certainement pas à la manière moderne, ni sans doute à la manière de nombreux Pères qui commentent et expliquent l'Écriture en suivant le texte sacré de façon continue, comme le font saint Jean Chrysostome, saint Jérôme, saint Augustin. Il ne se soucie effectivement pas d'étudier le texte pour lui-même, dans sa littéralité. D'ailleurs, il n'était pas outillé pour être ce que nous appellerions un exégète de profession. Il ignorait l'hébreu et ne devait guère connaître le grec, bien qu'il eût des secrétaires qui le lisaient et l'écrivaient.

Nous pensons cependant que saint Léon était exégète de l'Écriture d'une manière supérieure, à la façon des Pères, dans la mesure où l'exégète cherche non seulement à expliquer les mots avec les

²² LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 200), 2008, Index biblique, p. 311-346.

idées qu'ils évoquent, mais à pénétrer jusqu'aux réalités dont ils sont les signes et à en procurer une intelligence vivante et active²³.

Pour cette exégèse, saint Léon se place d'entrée de jeu au cœur du mystère du Christ que lui enseignent saint Paul et saint Jean : c'est à partir de la foi en la personne du Christ, véritablement Dieu et véritablement homme que saint Léon va lire toute l'Écriture, comme une prophétie ou comme une révélation de ce mystère faite au Corps du Christ qu'est l'Église. Le mystère de l'Incarnation est pour saint Léon la clef de lecture de l'Écriture.

Cette méthode n'est nullement une invention personnelle. Saint Léon l'a apprise des évangélistes et de saint Paul ; elle lui a été transmise par les Pères dont il est l'héritier, et il la retrouve dans la liturgie. Son originalité consistera, entre autres, à donner au mystère et aux explications scripturaires, des formulations adéquates, concises, précises, plénières, conformément au génie romain, si justes qu'elles seront souvent reprises dans les prières liturgiques, comme elles le furent à Chalcédoine.

Qu'on ne s'étonne pas d'une telle forme d'exégèse. Elle a pour elle de se situer exactement au niveau de la source même de l'Écriture. En prêchant le mystère du Christ qu'il lit dans les Écritures, saint Léon a conscience de reproduire directement la prédication évangélique et apostolique dont les Écritures sont la trace écrite. C'est le niveau de la foi se communiquant à la foi du peuple chrétien pour le faire communier à l'intelligence du mystère du Christ. Il y a de bonnes raisons de croire qu'on ne puisse obtenir le sens plénier de l'Écriture, si on ne sait se placer à ce point de vue supérieur, celui de la prédication croyante, qui est celui de l'Écriture même, depuis les prophètes jusqu'aux apôtres. Si on veut rejoindre la « pensée de l'auteur », comme on dit, puisque

²³ Cf. Servais PINCKAERS, « Lecture positive et lecture "réelle" de la Bible », *Sources* 3 (1977), p. 108-118.

les auteurs sacrés étaient des croyants et des prédicateurs de l'Évangile.

2. Les Pères

Dans son étude des citations des Pères faites par saint Léon, le P. de Soos parvient aux conclusions suivantes. Trois courants semblent avoir influencé la pensée de saint Léon²⁴ :

1. Un courant grec qui lui arrive soit directement, soit indirectement, par l'intermédiaire de saint Hilaire et de saint Ambroise, fidèles à la doctrine grecque de l'Incarnation rédemptrice. Ces Pères grecs sont Origène, Basile, Grégoire de Nazianze, Théophile, Cyrille d'Alexandrie et surtout Athanase.
2. Un courant plus latin : le vocabulaire de saint Léon est celui qui fut forgé par Tertullien, Cyprien ou Jérôme. Sa pensée est souvent très proche de saint Augustin, qu'il semble le mieux connaître et qu'il suit particulièrement concernant la question pélagienne et les relations entre liberté et grâce. Il exploite aussi saint Hilaire et saint Ambroise.
3. Un courant romain qui a imprégné Léon bien des années avant son pontificat et qui a fortement marqué son caractère et son esprit.

Le P. de Soos écrit à ce propos :

dans saint Léon, l'abondance a fait place à la concision, au profit de la fermeté, dans la ligne de la plus stricte orthodoxie. Dans ces conditions, saint Léon ne serait-il pas l'un des premiers témoins de la tradition théologique des milieux pontificaux ? [...] saint Léon doit avoir derrière lui toute une tradition romaine.

²⁴ Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, Münster, Aschendorff, (Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen, 34), 1958, p. 21.

Cette tradition comporte notamment la constitution de dossiers d'autorités patristiques sur des sujets controversés²⁵.

Les citations patristiques sont cependant en petit nombre (dans la collection patristique de 450, le P. de Soos travaille sur 6 citations de saint Hilaire, 5 de saint Ambroise, etc.²⁶). Cette parcimonie s'explique par le fait que saint Léon extrait la substance doctrinale des Pères qu'il utilise comme témoins de la Tradition, l'exprime dans des formules concises, dont il a le secret, et se contente de citations brèves qui peuvent évoquer de longs passages. Telle sera plus tard la méthode de la scolastique, notamment chez saint Thomas. Les liens de saint Léon avec les Pères qui l'ont précédé se situent dans la profondeur des idées plutôt que dans le nombre des citations littérales.

C. PAPE ET PRÉDICATEUR

1. La politique ecclésiale

Il convient de dire un mot de la politique ecclésiale de saint Léon. Alors que le pouvoir impérial est presque anéanti en Occident, sous la poussée victorieuse des barbares, le pouvoir et l'action du Pontife romain vont s'affirmer progressivement et édifier la nouvelle Rome chrétienne sur les ruines de la Rome païenne. Conscient d'être l'héritier de saint Pierre dont la présence se continue en lui, saint Léon prend de plus en plus en charge les intérêts de l'Église universelle. Il favorise non seulement le recours à son autorité comme à une instance suprême, mais développe aussi l'exercice d'un pouvoir personnel, partout où le

²⁵ *Ibidem*, p. 20s., se référant entre autres à la conclusion de L. Saltet. Voir : SALTET, L., « Les sources de l'EPANIETHS de Théodoret », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. 6 (1905), p. 289-303, 513-536, 741-754, p. 292, note 1.

²⁶ *Ibidem*, p. 6-21, pour les sources de S. Léon, voir p. 17.

bien de l'Église requiert la sollicitude de sa charge : en Italie d'abord, puis en Gaule et en Espagne, en Afrique et même en Orient, où jamais avant lui aucun Pape n'était intervenu avec une telle autorité doctrinale et disciplinaire. Saint Léon est conscient d'avoir la responsabilité de l'Église universelle, qu'il considère comme le Corps du Christ, à la lumière des épîtres de saint Paul.

Par dessus tout, saint Léon est Chef et Pasteur, par tempérament et par devoir préoccupé du bien commun : c'est avec aisance que son regard embrasse l'*universalis Ecclesia* ²⁷.

Il assume sa charge d'une façon intelligente et efficace, à la manière d'un grand fonctionnaire romain et d'un chef, inspiré surtout par le dévouement au troupeau qui lui est confié. Chez lui, l'universalisme romain se transforme en un universalisme chrétien plus vaste encore et plus riche spirituellement. En même temps, saint Léon reste personnellement modeste et discret concernant ses entreprises et ses réussites : par exemple, on ne trouve aucune allusion dans ses sermons à son succès dans l'ambassade auprès d'Attila et pour bien d'autres événements qui lui tenaient cependant à cœur.

Saint Léon pose les bases de la chrétienté médiévale avec un sens profond de l'unité et de l'universalité de l'Église. Le pouvoir de l'évêque de Rome sera reconnu, de son temps et en sa personne, même par les Orientaux. Mais déjà se montrent des présages de la division future avec l'Orient, notamment dans le refus du Pape de reconnaître le 28^e Canon du Concile de Chalcédoine accordant le primat sur l'Orient à l'évêque de Constantinople.

Les lettres de saint Léon, au nombre de 143²⁸, manifestent l'autorité doctrinale et littéraire du Pape sur l'Église universelle.

²⁷ Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, p. 42.

²⁸ Selon l'édition de Ballerini, reprise par J.-P. MIGNÉ éd. [*Sancti Leonis Magni Romani Pontificis opera omnia*, 3 Tomes, Paris, Migne, 1881, Tome 1,

Elles portent sur l'hérésie d'Eutychès et le Concile de Chalcedoine, le gouvernement des Églises d'Arles avec saint Hilaire, et de l'Illyrie, les rapports avec l'empereur Léon I^{er} et la date de la fête de Pâques. Ces lettres manifestent la personnalité imposante de saint Léon opérant la première centralisation importante de l'autorité romaine pontificale.

Saint Léon s'y montre un homme de gouvernement. Il est clair, précis, vigoureux, quand il écrit, évitant toute vaine subtilité. Il est doué d'une volonté ferme et tenace et sait maintenir les décisions prises sans raideur ni faiblesse. Les terribles commotions dont il fut témoin n'ont laissé presque aucune trace d'émotion dans ses œuvres. Mgr Duchesne écrit de lui :

inébranlable dans la sérénité de son âme, Léon parle comme il écrit, comme il ne cessa jamais de penser, de sentir et d'agir, en romain²⁹.

Il faut relever aussi chez lui une dignité remarquable unie à une modestie très réelle, exprimant la haute conscience qu'il possède de son rôle dans l'Église comme successeur de Pierre. Ses traits humains ont leur source dans une foi au Christ vivante, personnelle et ecclésiale, telle qu'elle s'exprime, en particulier dans les *Sermons*. Saint Léon se méfie plutôt de la raison et de ses arguties et tout procède chez lui de l'intelligence et de l'élan qui naissent de la foi au Christ.

PL 54, 581-1218], [des 173 lettres que comporte la correspondance léonienne](#), 30 lettres ont été adressées à Léon le Grand. Voir : Basilio STUDER, « Écrivains d'Italie jusqu'au Pape Léon le Grand », BAGOT, Jean-Pierre, trad., dans : *Initiation aux Pères de l'Église*, BERARDINO, Angelo di et QUASTEN, Johannes, éd., Paris, Éditions du Cerf, 1986, Vol. IV. Du concile de Nicée (325) au concile de Chalcedoine (451). Les Pères Latins, p. 715-777, ici : sous-chapitre dédié à Léon le Grand, p. 750-777, 756.

²⁹ Louis DUCHESNE, *Histoire ancienne de l'Église. Tome III*, Paris, Fontemoing & C^{ie}, 1910², p. 680s.

2. La prédication de saint Léon

Saint Léon est le premier Pape dont nous possédions les sermons. La collection comporte 96 sermons authentiques. La plupart d'entre eux portent sur les mystères du Seigneur célébrés dans la liturgie : Noël (21-30), Epiphanie (31-38), la Passion (52-70) préparée par le jeûne du Carême (39-50), Pâques (71-72), l'Ascension (73-74), la Pentecôte (75-77). On peut y ajouter l'important Sermon 51 sur la Transfiguration et celui sur les deux natures du Sauveur (96) ainsi que les Sermons sur les jeûnes des Quatre-Temps de Pentecôte (78-81), de septembre (86-94) et de décembre (12-20).

Enfin, nous en avons sur les collectes ou Sermons de quête (6-11) ainsi que sur les discours ayant trait à son élection et à l'anniversaire de celle-ci (1-5) ; pour la fête des saints Pierre et Paul (82-83), pour le martyre de saint Laurent (85), sur les béatitudes (95), sur la négligence de la fête d'action de grâce après le départ de Genséric (84).

Quant à la datation, elle a pu être établie avec assez d'exactitude pour la majeure partie des *Sermons*. Voir à ce sujet les éditions critiques. L'ordre de disposition est celui de l'année liturgique qui chevauche deux années civiles. Le point de départ est le jour ou l'anniversaire de l'élection de saint Léon au pontificat, le 29 septembre 440, et le terme le 25 décembre 457 où le Pape prononce, à Sainte-Anastasia, l'homélie contre l'hérésie d'Eutychés³⁰.

La série de ces *Sermons* est impressionnante, ne serait-ce que par sa masse, même si elle est loin d'atteindre le nombre des *Sermons*

³⁰ Pour la chronologie et les circonstances des *Sermons*, voir : Antoine CHAVASSE, « Introduction », dans : *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, CHAVASSE, Antoine, éd., (Corpus christianorum. Series latina, 138), Turnholt, Brepols, 1973, p. CLXXVII-CCI.

de saint Augustin que nous avons conservés (363, auxquels il faut ajouter différents commentaires de livres de l'Écriture présentés sous forme d'homélies : sur saint Jean, sur les psaumes, etc.). Mais ce qui caractérise la prédication de saint Léon et la rend sans doute unique en son genre, c'est le lien essentiel qu'il établit avec les célébrations de l'année liturgique. La prédication de saint Léon ne se fait pas à l'occasion de telle ou telle fête ou comme un commentaire suivi d'un texte scripturaire, mais elle fait partie intégrante de la célébration liturgique du jour et, par elle, du cycle liturgique dans lequel elle s'inscrit. En effet, la prédication est l'annonce et l'explication au peuple croyant du mystère commémoré, lequel se réalise de manière « sacramentelle » dans cette prédication même en relation avec l'Eucharistie. Œuvre de la foi destinée à nourrir la foi du peuple chrétien, la prédication contribue à actualiser le mystère célébré pour l'intelligence et la vie des croyants. La prédication sert aussi à inspirer et même à formuler la prière des chrétiens qui reçoit sa pleine dimension ecclésiale au sein d'une célébration s'accomplissant, le même jour, dans toute l'Église.

Aussi les homélies de saint Léon sont-elles comme un organe vivant de la liturgie, un organe nécessaire pour éclairer la foi et animer la prière. Elles sont intérieurement reliées à cet instrument de pénétration de l'éternité dans le temps qu'est la liturgie. La chose est d'ailleurs exprimée de façon explicite dans la doctrine des Sermons.

3. L'année liturgique au temps de saint Léon, le Sermon et le style

Dom Leclercq écrit :

Les Sermons de saint Léon ne prennent tout leur sens que replacés dans le cadre vivant dans lequel ils furent prononcés ; chacun d'eux fait partie d'une fonction liturgique qui, elle-même, s'insère dans un ensemble et occupe dans le cours du temps une place déterminée. Il est donc important

de reconstituer le cycle liturgique et d'essayer d'y situer la prédication de saint Léon³¹.

Pour le détail nous nous référons à l'exposé de Dom Leclercq. Voici les données principales.

À Rome, au V^e siècle, l'année liturgique comporte deux cycles indépendants de fêtes, bien qu'en continuité : le cycle de Noël et celui de Pâques. Le premier est constitué par deux fêtes apparentées : la Nativité du Seigneur, qui rappelle l'ensemble du mystère de l'Incarnation, et l'Épiphanie, qui célèbre la manifestation au monde entier du Verbe fait chair, né pour tous. L'Avent n'était pas encore instauré.

Le second cycle consiste dans la fête pascale qui comporte le Carême avec la célébration de la Passion et de la Résurrection du Seigneur, ce que nous appelons la Semaine sainte. Tous les mystères convergent vers la fête pascale. La Nativité, l'Épiphanie, les miracles et l'enseignement de la vie publique de Jésus aboutissent à la Passion et à la Résurrection et se consomment en ce mystère comme dans le sacrement de la toute-puissante miséricorde de Dieu.

Après Pâques, la joie ne cesse de croître jusqu'à la Pentecôte, avec le relais de l'Ascension, qui inaugure le temps de la foi. À la Pentecôte, le peuple fidèle reçoit l'Esprit du Christ qui vient achever son œuvre.

Le jeûne joue un rôle important dans l'année liturgique. Il y a le Carême, qui compte quarante jours et qui est surtout un temps de combat spirituel et de progrès dans les vertus. Ensuite, ce qui deviendra les Quatre-Temps (les semaines qui suivent : le premier

³¹ Dom Jean LECLERCQ, « Introduction », dans : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 22), 1947, p. 7-64, p. 10.

dimanche du Carême, la Pentecôte, l'Exaltation de la Sainte-Croix et le troisième dimanche de l'Avent).

Il existe aussi des fêtes particulières : saint Pierre et saint Paul, le 29 juin ; saint Laurent, le 10 août. On connaît encore des célébrations occasionnelles, par exemple, pour les collectes, pour le recueil des aumônes en faveur des pauvres ou encore pour l'anniversaire de la consécration épiscopale du Pape.

Le cycle liturgique n'est donc pas établi a priori. Il a des origines historiques. Dans son ensemble, il est profondément cohérent, mais reste souple.

Pour saint Léon, le sermon est une fonction sacerdotale. Il a pour but de glorifier Dieu et d'instruire les fidèles. C'est un devoir qui incombe aux pasteurs et un droit pour les fidèles. Saint Léon s'y adonne avec toute son intelligence et tout son dévouement pastoral.

Il ne fait généralement pas un commentaire proprement dit du texte évangélique, mais c'est d'ordinaire à partir de l'évangile de la messe qu'il expose le contenu de l'ensemble liturgique pour procurer l'intelligence du mystère. Ainsi sont vitalement réunis les trois éléments essentiels de la pédagogie chrétienne : la Bible, la liturgie et la prédication. La louange et l'action de grâces y obtiennent une grande part, visant à engendrer une admiration communicative. L'exhortation à la mise en pratique pour conformer sa vie au mystère contemplé en découle.

Le style de saint Léon, enfin, est remarquable en ce qu'il confère à sa pensée, par sa dignité et sa noblesse, une forme en harmonie

avec la grandeur de la liturgie.

Sa phrase se subdivise souvent en membres symétriques d'égale longueur³².

La cadence est harmonieuse. « Toujours le souci de la clarté semble commander la qualité de l'expression », ainsi que la préoccupation d'exprimer la vérité face à l'erreur et « d'en faire soupçonner les profondeurs »³³. Comme l'écrit Dom Leclercq :

Le rythme de ses phrases est accordé au ton de la liturgie [...]. C'est là ce qui achève de faire de saint Léon un représentant insigne et authentique de la prière antique³⁴.

³² Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, p. 44.

³³ *Ibidem*, p. 45.

³⁴ Dom Jean LECLERCQ, « Introduction », dans : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 22), 1947, p. 7-64, p. 23.

CHAPITRE II

Le sixième sermon sur la Nativité (S. XXVI) et sa doctrine

Rien ne vaut le contact direct avec un auteur par l'étude de ses textes. Nous avons choisi comme premier texte le 6^e Sermon de saint Léon sur la Nativité parce qu'il nous offre une vue d'ensemble sur ce qu'on pourrait appeler sa théologie liturgique.

Selon A. Chavassee³⁵, il semblerait que ce sermon ait été prononcé à Noël de l'année 450.

A. RÉSUMÉ DU SIXIÈME SERMON SUR LA NATIVITÉ³⁶

- ❖ En tout temps, la méditation des fidèles porte sur le mystère du Fils de Dieu fait homme.

Rappel spécial de la Nativité aujourd'hui :
non seulement par la mémoire, mais devant nos yeux par
le récit de l'Annonciation.

C'est aujourd'hui que le Fils de Dieu

³⁵ Voir Antoine CHAVASSE, « Introduction », dans : *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, CHAVASSE, Antoine, éd., (Corpus christianorum. Series latina, 138), Turnholt, Brepols, 1973, p. CLXXVII-CCII, ici CXCVIII.

³⁶ S. Pinckaers notait que : « Le texte latin du vol. 22 des Sources Chrétiennes avec traduction et notes de Dom René Dolle, paru en 1947, et établi selon l'édition des Ballerini, est périmé depuis la publication de l'édition critique des "Sermons de saint Léon" par le prof. A. Chavassee (Corpus Christianorum, Series latina, CXXXVIII et CXXXVIII A, Brepols, Turnhout, 1973). On peut certes encore l'utiliser, mais en tenant compte des corrections qui affectent parfois la traduction elle-même. » Entre temps, le volume 22 des Sources chrétiennes a été remplacé par le volume 22 bis publié en 2008.

- est devenu le fils de la Vierge,
- s'est montré dans la chair,
- est prêché par les anges.

❖ Sans doute la naissance, comme les autres actions du Christ, appartient-elle au passé, mais cette fête renouvelle la naissance du Christ qui devient le commencement du peuple chrétien, lequel est son Corps. Tous les fils de l'Église répartis dans le temps et dans l'espace naissent aujourd'hui avec le Christ : ils quittent le passé de l'homme selon la chair pour devenir un homme nouveau, comme fils de Dieu.

Il faut dépasser la poussière des opinions humaines pour entrer avec la foi d'Abraham dans le dessein éternel de Dieu.

- ❖ Naissance selon l'Esprit que nous devons honorer en offrant à Dieu ce qu'Il nous a donné : la paix annoncée par les anges.
- ❖ L'œuvre de la paix :
 - nous unit à Dieu,
 - rassemble toutes les vertus en conformant notre volonté à celle de Dieu,
 - nous confère le don le meilleur : l'honneur des fils de Dieu devant les hommes,
 - nous fait remporter la victoire sur le démon par la force de Dieu et nous rend coopérateurs de ses œuvres.
- ❖ L'union de tous les fils de Dieu se réalise dans la paix que donne le Christ, non la paix du monde qui rassemble des hommes qui s'aiment en pervers, mais la paix des hommes spirituels qui aspirent aux choses d'en-haut, unis dans une même charité.

B. COMMENTAIRE

1. Préambule : Méditation du mystère de l'Incarnation en tout temps

L'introduction du Sermon rappelle brièvement quelle est la vie spirituelle du chrétien selon saint Léon : une méditation quotidienne des réalités divines, c'est-à-dire du mystère du salut manifesté dans le Christ. Cette méditation a comme objet privilégié la contemplation (le regard spirituel de la foi) du mystère de la Nativité. Celui-ci est ramassé en quelques mots très denses : que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, engendré du Père et coéternel à Lui, est né d'un enfantement humain. Les formules latines expriment le parallèle de la double nature du Christ : *genitus de Patre coaeterno, idem etiam partu est natus humano*³⁷. Le terme *idem* qui les relie désigne l'identité de personne entre *Deus Dei Filius* et le fils de la Vierge. Telle est la méditation qui provoque la confession de foi et la prière chrétienne sous ses différentes formes : la supplication, l'exultation de la louange et l'offrande du sacrifice.

La naissance de Jésus n'est donc pas simplement un événement historique que l'on commémore. Elle est la formation d'un mystère permanent : la personne de Jésus, vrai Dieu et vrai homme. Elle pose le fondement de toute l'histoire du salut, en ses différentes étapes, ce que la théologie appellera l'union hypostatique. On peut reprendre ici l'expression du P. Jossua :

³⁷ Antoine CHAVASSE éd., *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, Turnholt, Brepols, (Corpus christianorum. Series latina, 138), 1973, Tractatus XXVI, 1, p. 125. Pour la traduction, voir : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 1 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI] p. 136s. : « engendré par un Père qui lui est coéternel, est aussi né d'un enfantement humain ».

l'incarnation constitue une « structure permanente »³⁸ qui se manifeste pour la première fois dans l'événement de la naissance de Jésus. Cette « structure permanente », l'union des deux natures dans la personnalité du Christ, sous-tend les événements de la vie du Christ et singulièrement le mystère pascal. Elle en conditionne la vérité et établit ce qu'on peut appeler la solidarité des mystères. Sans la vérité de l'Incarnation, la Passion et la Résurrection ne sont qu'apparentes et ne peuvent opérer le salut des hommes.

Tout repose donc sur le dogme proclamé à Chalcédoine à l'aide des formules mêmes de saint Léon dans le *Tome à Flavien* et repris dans les symboles de foi. Saint Léon rappelle régulièrement ce mystère dans ses *Sermons* même s'ils ne traitent pas de la Nativité, car il est fondamental, et il l'expose souvent plus longuement qu'ici.

Notons encore que le mystère de la personne du Christ ne reste nullement pour saint Léon une vérité dogmatique abstraite. Il exprime une réalité divine qui s'offre aux chrétiens comme l'objet de leur foi, de leur méditation et de leur prière. À écouter saint Léon, on perçoit clairement que l'Incarnation est le foyer de sa méditation et de sa prière personnelle, que l'élan et le feu de sa parole en procèdent.

Notons ici :

La description de cette *insinuat*io, de cette contemplation : c'est une sorte d'« intuition » spirituelle dans la foi atteignant le mystère. *Nihilque fidentius spiritali attingit intuitu*³⁹. Elle procède de

³⁸ Jean-Pierre JOSSUA, *Le Salut, incarnation ou mystère pascal chez les Pères de l'Église de saint Irénée à saint Léon le Grand*, Paris, Éditions du Cerf, 1968, p. 253, 255, 260 et alii.

³⁹ Antoine CHAVASSE éd., *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, Tractatus XXVI, 1, p. 125. Pour la traduction, voir : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, p. 136s. : « il n'est rien sur quoi elle fixe plus fréquemment ».

l'élévation de l'âme dans la confession de la foi en Dieu (*mens ad confessionem sui auctoris erecta*⁴⁰). C'est une perception qui dépasse les argumentations de la raison et qui se situe au niveau de la *mens*, de l'esprit, dans le mouvement de la foi. Elle atteint, en quelque façon, la réalité cachée dans le mystère.

De cette contemplation procèdent les trois formes de la prière :

- le *gemitus supplicationis*⁴¹ qui évoque Rm 8, 26 : « l'Esprit lui-même intercède (demande) pour nous en des gémissements ineffables ».
- l'*exultatio laudis*⁴². On peut en rapprocher Is 49, 13 (Vg.) : *Laudate, caeli, et exulta, terra; jubilate, montes, laudem*. Également So 3, 17 (Vg.) : *in dilectione sua exultabit super te in laudem*⁴³.
- l'offrande du sacrifice qui fait penser à Rm 12, 1 : « Je vous exhorte [...] à vous offrir vous-mêmes en sacrifice vivant, saint, agréable à Dieu : c'est là le culte spirituel que vous avez à rendre à Dieu ».

2. La méditation liturgique festive

Après avoir rappelé l'intérêt de la méditation sur l'Incarnation en tout temps, saint Léon expose ce qu'apporte en propre la fête de la Nativité, au temps où elle se célèbre.

Cette propriété se concentre dans le mot *hodie* (aujourd'hui) deux fois répété en tête de phrase, et préparé par l'expression *hodiernus*

⁴⁰ *Ibidem* : « l'âme en est excitée à louer son Créateur ».

⁴¹ *Ibidem*.

⁴² *Ibidem*.

⁴³ Is 49, 13 : « Cieux, criez de joie, terre exulte, que les montagnes poussent des cris [...] ». So 3, 17 : « Il exultera pour toi de joie, il tressaillera dans son amour », cf. *Bible de Jérusalem* (1998).

dies. Elle est précisée par les verbes *insinuat* (insinue, littéralement) et, au numéro 2, *renovat* (renouvelle).

Dom de Soos a étudié la signification de ces termes chez saint Léon⁴⁴. Nous reprendrons ses conclusions.

a. Hodie, hodiernus

Tous ceux qui sont familiers de la liturgie latine ont dans l'oreille le début du *1er Sermon de saint Léon pour la Noël* : *Salvator noster, dilectissimi, hodie natus est, gaudeamus* (« Notre Sauveur, bien-aimés, est né aujourd'hui, réjouissons-nous⁴⁵ ! »). Ceci est repris dans l'antienne du Magnificat de la fête : *Hodie Christus natus est* (« Aujourd'hui le Christ est né »). Quel sens recouvre exactement ce *hodie* si solennel ? Il signifie d'abord le moment où saint Léon parle, le jour présent, mais en tant qu'il est l'anniversaire d'un autre jour où cet événement, la naissance de Jésus, s'est réalisé, comme on parle du 11 novembre comme anniversaire de l'armistice de 1918.

Cependant, souvent le terme *hodie* recouvre une certaine identification du jour passé avec le jour de la fête, une sorte de conjonction, de contemporanéité entre l'événement d'autrefois et la fête. C'est le cas pour le *1er Sermon de Noël* où, d'une traite, saint Léon rappelle la naissance du Christ et expose ses effets au présent :

Notre Sauveur [...] est né aujourd'hui [...] Qu'exulte le saint, car il est près de recevoir la palme ; que se réjouisse le pécheur, car on l'invite au pardon ; que le païen prenne courage, car on l'appelle à recevoir la vie⁴⁶.

⁴⁴ Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 22-27, 99-103. Voir aussi l'*Index Verborum*, p. 133s., 140, dans le même ouvrage.

⁴⁵ Antoine CHAVASSE éd., *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, Tractatus XXI, 1, p. 85.

⁴⁶ LÉON LE Grand, *Sermons / Tome I*, Sermon 1, 1 [(XXI) En la nativité du Seigneur I], p. 66s.

Le mystère de la naissance du Christ contient une double réalité : d'une part un événement historique achevé qui ne peut être que commémoré, et, d'autre part, le don par Dieu de la vie aux hommes (« Car il serait impie de laisser place à la tristesse en ce jour de naissance de la vie⁴⁷ »), don qui n'est pas enfermé dans le passé, mais qui se renouvelle le 25 décembre de chaque année.

Voici un autre texte sur l'Ascension qui exprime clairement cette présence du mystère commémoré au jour de la fête et en révèle la raison profonde :

L'Ascension du Christ est donc notre propre élévation et, là où a précédé la gloire de la tête, là aussi est appelée l'espérance du corps. Laissons donc éclater notre joie [...] aujourd'hui, en effet, non seulement nous sommes confirmés dans la possession du paradis, mais même nous avons pénétré avec le Christ dans les hauteurs des cieux [...]. 48.

Voici les conclusions que Dom de Soos s'efforce de démontrer dans son livre : pour saint Léon, les fêtes liturgiques sont certes un « mémorial d'un événement passé », « historiquement révolu » ; mais « ce passé est en quelque sorte rendu présent aux fidèles lors des fêtes liturgiques ». Il « n'est pas seulement renouvelé dans les esprits et les imaginations », mais bien « d'une manière réelle », car dans ces célébrations « le passé redevient actif » et développe une vertu spirituelle efficace pour ceux qui y participent dans la foi et la prière⁴⁹.

b. Insinuat

Ce qui caractérise le jour de Noël, c'est qu'il « insinue » plus que tout autre le mystère de la Nativité. Que signifie ce terme ?

⁴⁷ *Ibidem.*

⁴⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 74 bis), 2004, Sermon 60, 4 [(LXXIII) 1^{er} sur l'Ascension du Seigneur], p. 274s.

⁴⁹ Voir : Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 22-27, ici p. 26s.

Insinuare a un sens proche d'enseigner, faire connaître, révéler une vérité. On peut le traduire par « faire pénétrer dans » ou « introduire ». Mais il y a plus, comme le montre le contexte. Cette pénétration dans le mystère provient de ce qu'on peut nommer une re-présentation, ou une re-présence, comme le montre l'explication de saint Léon : non seulement ce jour nous remet en mémoire, mais d'une certaine façon, il reproduit « devant nos yeux l'entretien de l'ange Gabriel avec Marie étonnée, et sa conception par l'opération du Saint-Esprit [...]. Autrement dit [...] la liturgie de Noël n'est donc pas simplement un mémorial : elle nous remet en présence de l'événement⁵⁰ » et par là, elle nous permet de nous « insinuer », de pénétrer dans la réalité du mystère par une contemplation directe. La répétition des *hodie* et le passage des verbes au présent indiquent bien cette « re-présence » :

[...] le Verbe de Dieu s'est montré revêtu de chair [...], désormais même des mains humaines purent le toucher. Aujourd'hui des bergers ont appris par les paroles des anges qu'un Sauveur était né [...], et aujourd'hui ceux qui sont préposés aux troupeaux du Seigneur se voient confier un nouveau motif de louange, invités que nous sommes nous aussi à dire avec l'armée céleste : "Gloire à Dieu [...]"⁵¹.

Dans le passage suivant, le terme de *renovare* va exprimer fortement la même idée. Nous le verrons plus loin.

Le fond du *Sermon* nous montre clairement ce mouvement d'*insinuat*io, de pénétration. Deux tableaux évangéliques servent de point de départ : la représentation de l'Annonciation par l'ange Gabriel et celle de l'annonce par les anges aux bergers.

La méditation sur l'Annonciation commence par la notation de l'éclat du mystère signifié par le renouveau de la lumière du soleil

⁵⁰ Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 65s.

⁵¹ LÉON LE Grand, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 1 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 138s.

au 25 décembre, au solstice d'hiver. Cette lumière sensible aux yeux du corps est le "sacrement" de la lumière spirituelle qui rayonne du mystère de la Nativité, aux yeux de l'esprit. Vient la représentation de la scène de l'entretien de l'ange avec Marie qui révèle le mystère s'accomplissant dans le secret : la conception de Jésus par l'opération de l'Esprit Saint. Saint Léon note que la foi de Marie est aussi digne d'admiration que la promesse, que l'annonce qui lui est faite. Il faut y voir moins une comparaison qu'un accord parfait entre la foi de Marie et le mystère que l'ange annonce ; c'est ce qui provoque l'admiration.

La méditation parvient ensuite au centre du mystère : l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus, exprimée en des formules frappantes : le Créateur du monde devenu le fils de celle qu'il a créée ; l'Invisible devenu visible à nos yeux et tangible à nos mains d'hommes.

La seconde représentation, celle des anges annonciateurs, présente le mystère sous l'aspect du salut : le Sauveur est engendré dans la substance de notre corps et de notre âme. Il nous est donc « consubstantiel », comme il l'est au Père, selon la confession nicéenne.

Ensuite saint Léon fait une actualisation particulière au prédicateur même du mystère qu'il est lui-même : il voit dans les pasteurs de Bethléem la figure des pasteurs de l'Église auxquels est donnée une forme d'évangélisation nouvelle (on pourrait dire un fonds d'Évangile nouveau), qui les associe aujourd'hui à la louange des anges : « Gloire à Dieu et paix aux hommes ». Ces paroles fournissent le thème de la suite du *Sermon*.

c. Le mouvement de la méditation liturgique

Le P. de Soos a étudié, au chapitre III de son *Mystère liturgique*, le mouvement de la méditation à partir des lectures évangéliques⁵².

- La présentation des événements

La première fonction des lectures évangéliques consiste à nous « présenter » l'événement de la vie du Christ au cœur duquel se trouve le mystère célébré. Il s'agit d'une narration de forme historique comme celle de la naissance de Jésus dans les Évangiles de l'enfance ou comme les récits de la Passion. Elle expose l'événement passé et le rend présent à nos sens, à nos oreilles quand on l'entend lire, et par là à notre imagination, à notre mémoire, à notre esprit.

- L'audition intérieure

Grâce à l'attention, l'audition de la lecture se prolonge dans notre esprit. Saint Léon l'exprime dans des formules remarquables : « Le récit évangélique, bien-aimés, vient de nous présenter tout le mystère pascal, et il a si bien pénétré par les oreilles de notre corps jusqu'à l'audience de notre esprit⁵³ ». Ou encore : « La lecture de l'évangile, bien-aimés, qui, par les oreilles du corps, a frappé l'ouïe intérieure de nos âmes [...]»⁵⁴.

Cette pénétration spirituelle implique évidemment un effort d'attention de la part de l'auditeur, qu'il se donne la peine de se lever, en quelque façon, et d'ouvrir la porte de son esprit à laquelle frappe la parole évangélique. Il y faut donc attention, ouverture,

⁵² Voir Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 52-61.

⁵³ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 59, 1 [(LXXII) Vingt et unième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)] : *Totum quidem, dilectissimi, paschale sacramentum evangelica nobis narratio praesentavit, et ita per aures carnis penetratus est mentis auditus [...]*, p. 254s.

⁵⁴ *Ibidem*, Sermon 38, 1 [(LI) Homélie prononcée le samedi avant le second dimanche de Carême] : *Evangelica lectio, dilectissimi, quae per aures corporis interiorum mentium nostrarum pulsavit auditum [...]*, p. 20s.

accueil intérieur. Cette attention pourrait être ordinaire, naturelle, comme pour tout autre récit, mais il y a apparemment plus pour saint Léon : la foi y est déjà engagée comme accueil, comme acceptation de la vérité proposée par le récit évangélique. Celui-ci, en effet, ne se limite pas à rapporter des faits quelconques, mais il nous présente à travers eux les actions salutaires accomplies par le Christ, les mystères qui réclament la foi. Accepter par l'ouïe intérieure le récit des Évangiles concernant la Nativité, la Passion ou la Résurrection, ce n'est pas simplement admettre, comme un historien, les documents proposés et, éventuellement, l'authenticité des faits qu'ils rapportent, mais c'est s'ouvrir à la réalité de grâce et de salut qu'ils contiennent, ce qui ne peut s'accomplir sans un acte personnel de foi en la vérité salvifique des récits, écartant toute hésitation. Le verbe *pulsare*, frapper à la porte, indique bien ce dialogue secret entre la parole évangélique et l'auditeur, sollicité par elle de lui ouvrir son esprit et son cœur en lui accordant sa foi. On ne peut sans la foi entendre, comprendre vraiment le récit évangélique, ni saisir la vérité, recevoir la lumière qu'il recèle. La foi doit donc se joindre à l'attention pour que la simple audition engendre la connaissance proprement dite, une certaine perception du « mystère », ou mieux encore pour que l'audition matérielle (ou même intellectuelle) se développe en audition et intelligence spirituelle.

- La vision des faits

Le premier fruit de la pénétration au cœur du texte évangélique est la formation en nous de *l'imgo rerum pro nostra salute gestarum* (« image de ce qui a été opéré pour notre salut⁵⁵ ») : les événements sont devenus si présents à notre esprit et à notre cœur

⁵⁵ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 57, 1 [(LXX) Dix-neuvième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 230s.

que nous en acquérons une sorte de vision. Ainsi saint Léon dirait-il :

Le récit évangélique a retracé comme de coutume, bien-aimés, l'histoire sacrée de la passion du Seigneur ; je pense que celle-ci s'est si bien fixée en vos cœurs à tous que la lecture en est devenue comme une vision pour chacun des auditeurs⁵⁶.

Tel est le cas également de notre récit de l'Annonciation :

Car ce n'est pas seulement notre mémoire, mais en quelque sorte aussi nos yeux qui contemplent l'entretien de l'ange Gabriel avec Marie étonnée⁵⁷.

Que cette « vision » soit accordée aux « cœurs religieux et pieux⁵⁸ » indique qu'elle n'est pas seulement imaginative, mais spirituelle, en liaison avec la foi.

- La puissance de la foi

Cette "vision" est, en fait, l'œuvre de la foi, capable de rendre présent l'événement passé, de transcender le temps. C'est ce qu'explique la suite du 19^e Sermon sur la Passion :

[...] la lecture en est devenue comme une vision pour chacun des auditeurs. La vraie foi, en effet, a ce pouvoir de ne pas être absente en esprit des faits auxquels le corps n'a pu être présent ; que le cœur du croyant se reporte vers le passé ou qu'il se tourne vers l'avenir, la connaissance qu'il a de la vérité, grâce à elle, n'est limitée par aucun écart de temps⁵⁹.

- La dimension ecclésiale

Il convient de noter la dimension ecclésiale de la lecture évangélique et ses effets dans le cadre de la célébration liturgique.

⁵⁶ *Ibidem*, p. 228s.

⁵⁷ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 1 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 136s.

⁵⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 39, 1 [(LII) Premier sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 36s.

⁵⁹ *Ibidem*, Sermon 57, 1 [(LXX) Dix-neuvième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 228-231.

La lecture est publique et produit ses effets dans la communion de foi qui réunit les fidèles. Aussi, au cours de la célébration, lorsque tous les fidèles entendent le récit d'une action du Christ, la foi leur permet-elle d'assister réellement et spirituellement à cette action, en sorte que ce mystère historique soit désormais présent à nouveau. Cette présence est le fait à la fois de la célébration même et de l'activité spirituelle des croyants, de leur attention, de leur méditation croyante, de leur contemplation. Les lectures liturgiques offrent ainsi un aliment unique à la contemplation chrétienne, par une sorte de présence lumineuse du mystère représenté, et lui accordent un caractère collectif dans la communion avec l'Église tout entière qui célèbre ce mystère.

- L'intelligence du mystère

Le rôle de la lecture et de la méditation va plus loin encore : au-delà des événements historiques représentés, nous sommes appelés à rechercher l'intelligence de ce grand sacrement⁶⁰, la plénitude de l'intelligence du mystère qui nous a été promise et qui est l'œuvre de l'Esprit Saint.

[...] la pleine intelligence a été promise à la foi sincère ; dressons-nous donc dans la vigueur de nos esprits illuminés pour mériter d'être enseignés par le Saint-Esprit ; ne nous contentons pas de connaître l'ordre des faits sans arrêter notre attention à la raison de l'amour mis en œuvre pour nous [...]⁶¹.

- Le modèle de la justice

L'effet ultime de la contemplation, outre la présence et l'intelligence du mystère, est d'« enflammer notre cœur d'une ardeur nouvelle et plus généreuse⁶² », et de nous présenter le Christ comme *forma justitiae* (modèle de justice), que nous sommes appelés à reproduire dans notre vie. Nous rencontrons ici une

⁶⁰ *Ibidem*, Sermon 38 [(LI) Homélie prononcée le samedi avant le second dimanche de Carême], p. 20s. : *ad magni sacramenti nos intelligentiam vocat*.

⁶¹ *Ibidem*, Sermon 53, 1 [(LXVI) Quinzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 184s.

⁶² Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 59.

nouvelle idée très importante : le mystère du Christ n'est pas seulement un objet de contemplation, mais il nous provoque à un mode de vie nouveau dont le Christ est l'exemple. La contemplation du mystère est la source d'une « morale » nouvelle à l'imitation du Christ. Nous aurons l'occasion d'y revenir.

Ainsi notre Sauveur, Fils de Dieu, a laissé à tous ceux qui croient en lui un secours efficace [*sacramentum*] en même temps qu'un exemple ; ils obtiennent le premier en renaissant, ils suivent le second en imitant⁶³.

C. LE RENOUVELLEMENT DE LA NATIVITÉ POUR TOUS LES CHRÉTIENS

Cette seconde partie du 6^e *Sermon sur la Nativité* concerne explicitement l'actualisation de la fête de la Nativité pour le peuple chrétien qui la célèbre, et en expose les fondements et la profondeur. Nous la diviserons en deux parties. La première concernera la *renovatio* du mystère qui s'opère dans la célébration, l'autre exposera le fondement théologique de cette actualisation.

Saint Léon aborde directement la question de la relation entre les événements de la vie de Jésus qui appartiennent au passé et leur célébration actuelle par le peuple chrétien. Il mentionne la vie de Jésus, de l'enfance à la maturité, et le mystère principal de la Passion-Résurrection, comme appartenant au passé. Par là sont englobés toute la vie, les enseignements, les gestes du Christ que la liturgie propose à la méditation chrétienne. Le principe d'actualisation que va exposer saint Léon à propos de la Nativité s'appliquera donc à tous les épisodes de l'histoire du salut réalisée en Jésus que commémorent les fêtes liturgiques.

⁶³ *Ibidem*, Sermon 50, 4 [(LXIII) Douzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 156s.

1. *Renovatio*

À la suite de Dom de Soos, nous pouvons partir du terme *renovat*⁶⁴ employé par saint Léon pour caractériser la fête de la Nativité ; elle « renouvelle pour nous l'avènement sacré [*sacra primordia*] de Jésus, né de la Vierge Marie⁶⁵ ».

Dans le latin classique *renovare* a une signification variable en intensité et dans ses applications. Il signifie renouveler, réparer, rétablir. On l'emploiera pour dire : recommencer une guerre, renouveler une alliance, rétablir un temple endommagé ou des jeux sacrés, renouer une amitié.

Dans la langue chrétienne, *renovare* reçoit un sens plus fort et plus riche. Déjà dans la Vulgate, saint Jérôme traduit le Ps 103, 30 : *Emitte spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terrae* (« Envoie ton esprit et ils seront créés, et tu renouvelleras la face de la terre »). Dans la traduction de saint Paul, le terme, employé toujours au passif, signifiera l'œuvre de la régénération de l'âme chrétienne accomplie par le Christ : « Encore que l'homme extérieur en nous s'en aille en ruines, l'homme intérieur se renouvelle de jour en jour » (2 Co 4, 16).

Dans l'œuvre de saint Léon, où le terme est fréquent, *renovare* ne désigne pas seulement le renouvellement spirituel, mais il en vient à qualifier les futurs baptisés : ils sont les *renovandi*, ou encore : la nouvelle formation de l'image divine dans les âmes par le moyen de la prière, du jeûne et de l'aumône⁶⁶. Le sens chrétien, qui est très fort, est nettement plus employé chez saint Léon que chez les Pères latins qui le précèdent.

⁶⁴ Toute cette partie sur la *renovatio* est largement tributaire de Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 62-71.

⁶⁵ *Ibidem*, p. 62. L'auteur se réfère au Sermon 26, 2 (col. 213 B).

⁶⁶ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 82, 4 [(XII) Sur le jeûne du dixième mois I], p. 160s.

Cette signification forte de *renovare* trouve un parallèle et une confirmation dans l'évolution d'un terme voisin, celui de *reparare* dans la langue chrétienne. Dans le latin classique, il signifie : préparer de nouveau, réparer, restaurer ou se procurer de nouveau. Avec Tertullien et Cyprien, il se charge d'une signification nouvelle désignant l'œuvre accomplie par le Baptême, la "réparation" des croyants par une nouvelle naissance qui les rend fils de Dieu. Saint Cyprien parle de ceux « qui croient, qui "réparés" par la naissance dans la grâce spirituelle sont devenus des fils de Dieu⁶⁷ ». Pareillement saint Léon parlera de la réparation du genre humain par l'humilité et la majesté du Christ⁶⁸. Il dira : « la mort est détruite par la mort, la naissance rénovée par la naissance⁶⁹ ».

Cela nous conduit à donner au "renouvellement" de la fête de la Nativité un sens réaliste beaucoup plus riche qu'un rappel ou une représentation intellectuelle. Le contexte nous y invite, d'ailleurs, puisque la pointe de ce passage réside dans la différence entre le commun des jours et celui de la Nativité (*hodie*), entre le passé des événements et la célébration présente. Il indique le privilège de la fête : nous introduire dans le mystère de cette naissance pour adorer le Sauveur.

Voici les conclusions qu'on peut retirer de cette étude, avec Dom de Soos. D'une part, pour saint Léon il est clair que les événements de la vie du Christ appartiennent au passé et ne peuvent proprement être recommencés, accomplis de nouveau, car cela impliquerait que le Christ revienne sur terre, alors qu'il est

⁶⁷ *De oratione Dominica* 10 (PL 4, 525 C), apud : Marie Bernard DE SOOS, *Le Mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 68.

⁶⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 19, 2 [(XXXVIII) En la solennité de l'Épiphanie VIII], p. 286s.

⁶⁹ *Ibidem*, Sermon 2, 4 [(XXII) En la nativité du Seigneur II], p. 86s.

définitivement dans la gloire auprès du Père⁷⁰. D'autre part, précisément parce que le Christ est désormais dans la gloire et dispose de la puissance de l'Esprit Saint, les actions qu'il a faites ne sont pas de purs événements humains, mais, contenant le mystère de sa divinité, ils possèdent une vertu et une efficacité qui demeurent. Ils vont donc s'exercer à travers les générations successives parmi les croyants, selon le rythme annuel des célébrations liturgiques. Nous avons là une articulation majeure de la pensée de saint Léon : la permanence de la *virtus operis*, de la puissance des actions du Christ à travers le temps par le moyen de la foi et de l'Esprit Saint. De cette puissance, les célébrations de la liturgie sont les instruments ; elles constituent le *sacramentum* du mystère du salut qui se réalise en Jésus.

Voici un texte tiré du 6^e *Sermon sur l'Épiphanie* :

Ce jour, en effet, n'est pas si complètement révolu que soit passée avec lui la vertu alors révélée de l'action divine, et que, de l'événement, rien d'autre ne soit venu jusqu'à nous qu'un souvenir glorieux que notre foi accueille et que notre mémoire honore ; le don de Dieu, au contraire, se multiplie, et, même aujourd'hui, notre temps expérimente tout ce qui eut alors son commencement. S'il est donc vrai que le récit de l'Évangile que nous avons lu, rappelle les jours précis où trois hommes, sans avoir été instruits par la prédication des prophètes ni formés par la préparation de la Loi, s'en vinrent des confins de l'Orient pour connaître Dieu, nous voyons cependant la même chose s'accomplir et plus manifestement et plus

⁷⁰ Voir : Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 72 : « Il est bien sûr qu'on ne peut parler de renouvellement (au sens propre) des événements qui ont rempli la vie du Christ ; qui dit événement dit circonstances précises de temps et de lieu dont la conjonction est évidemment unique dans l'histoire. Pour parler de renouvellement de ces événements au sens propre, il faudrait également que le Christ soit de nouveau sur terre et revive chaque année les mystères de sa naissance, de sa passion, et de sa résurrection, ce qui est inconcevable. La vie du Christ sur la terre appartient au passé et ce qui est passé est passé ; les événements qui constituent la trame de cette vie ne se renouvellent pas ; ils n'auront jamais eu lieu qu'une fois et ne se reproduiront plus jamais. »

abondamment encore dans le don de la lumière à tous ceux qui sont appelés⁷¹.

Les actions du Christ, bien que situées dans le temps, possèdent donc une puissance durable, une vertu permanente qui déploie ses effets à travers le temps. Il faut même dire que les actes du Christ sont le commencement d'une œuvre qui va grandir et porter ses fruits les plus abondants et les plus manifestes dans le temps de l'Église. Ainsi l'adoration des mages n'était que le premier épisode, comme le germe de la manifestation du Christ aux Gentils, qui se déploiera avec la conversion des nations païennes.

Ce qui est dit ici de l'Épiphanie vaut évidemment pour tous les « mystères » de la vie du Christ, pour la Nativité, la Passion-Résurrection, la Pentecôte particulièrement :

Que les cœurs fidèles se réjouissent de ce que, dans le monde entier, un seul Dieu, Père, Fils et Saint-Esprit, soit loué et confessé dans toutes les langues, de ce que le signe qui apparut sous la forme de feu, continue à agir et à se donner [*et opere perseverat et munere*]⁷².

Notons enfin que cette vertu, cette force spirituelle, reliée aux actions de la vie du Christ comme à leur source, n'est pas propre à l'une ou à certaines d'entre elles, ni ne leur appartient séparément. Elle est commune à toutes ces actions qui forment le *sacramentum salutis*, le mystère du salut⁷³. Sans doute la Passion-Résurrection occupe-t-elle une place centrale dans l'œuvre de la Rédemption, mais la Nativité est appelée elle-même par saint Léon *dies redemptionis novae*, le jour d'une rédemption nouvelle⁷⁴.

⁷¹ *Ibidem*, Sermon 17, 1 [(XXXVI) En la solennité de l'Épiphanie VI], p. 266s.

⁷² LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 62, 5 [(LXXV) Premier sermon sur la Pentecôte], p. 294s.

⁷³ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 3, 4 [(XXIII) En la nativité du Seigneur III], p. 102s.

⁷⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 2, 1 [(XXII) En la nativité du Seigneur II], p. 74s.

Le fondement de cette conception est à chercher, selon Dom De Soos, dans l'Incarnation où le Christ assume la nature humaine et la régénère au contact de sa vertu divine. C'est le *sacramentum restitutionis humanae*⁷⁵. La rédemption de l'humanité y est déjà amorcée, car ce sacrement y reçoit ce que le P. Jossua appelait sa « structure permanente »⁷⁶ dans la personne du Christ. C'est donc toute la vie du Christ qui est rédemptrice, et l'ensemble de l'année liturgique en sera le sacrement, poursuivant et appliquant l'œuvre de la Rédemption à toute l'humanité échelonnée dans le temps, en prenant comme base l'unité principale de la division du temps, l'année selon le rythme des saisons, qui devient le signe du rythme que suit le progrès spirituel.

Remarquons l'ampleur de cette conception de la liturgie comme sacrement de l'histoire du salut commencé dans la vie du Christ et s'épanouissant dans le temps de l'Église. Elle manifeste bien la puissance et la richesse de la vertu spirituelle contenue dans les paroles et les gestes du Christ conformément aux paraboles qui comparent le Royaume à une semence jetée dans le monde, qui y devient un grand arbre.

Nous avons là le terrain où se formera ultérieurement la doctrine des sept sacrements, comme les réservoirs principaux de la « vertu », de la puissance de grâce attachée aux actions du Christ. Cette doctrine qui prendra forme au Moyen Âge et sera confirmée par le Concile de Trente ne peut cependant être isolée ou détachée, sans appauvrissement, de l'ensemble de la liturgie telle que nous la présente saint Léon. C'est la même sève spirituelle qui circule dans la liturgie et dans les sacrements. On ne peut les séparer

⁷⁵ Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 76.

⁷⁶ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 5, 1 [(XXV) en la nativité du Seigneur V], p. 122-123. Voir aussi : Jean-Pierre JOSSUA, *Le Salut, incarnation ou mystère pascal chez les Pères de l'Église de saint Irénée à saint Léon le Grand*, p. 253, 255, 260 et alii.

d'une façon quelconque sans causer un dommage grave au peuple chrétien.

Il nous reste maintenant à voir quel est le fondement de cette relation étroite, vivante, établie entre les actions du Christ, entre autres la Nativité, et leur célébration, leur renouvellement dans la vie actuelle de l'Église.

2. Naissance du Christ, naissance des chrétiens

La seconde partie de notre texte est extrêmement riche ; elle nous fournit la raison théologique profonde de l'actualisation du mystère réalisée dans la célébration liturgique. Elle concerne la Nativité d'abord, mais s'applique à toutes les autres célébrations liturgiques.

[...] en adorant la naissance de notre Sauveur, nous nous trouvons célébrer en même temps nos propres origines. La conception génératrice du Christ, en effet, est le commencement du peuple chrétien, et l'anniversaire de naissance de la tête est l'anniversaire du corps⁷⁷.

a. Le chrétien, membre du corps du Christ par le Baptême

L'idée, héritée de saint Paul, que le chrétien est membre du corps du Christ par le Baptême, est déjà utilisée dans le *1er Sermon sur la Nativité* pour tirer la conclusion morale de l'exposé de ce mystère⁷⁸. Le chrétien ayant reçu participation de la vie divine et appelé à une vie nouvelle par le Baptême, ne peut plus vivre dans

⁷⁷ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI]*, p. 138s : [...] *dum Salvatoris nostri adoramus ortum, invenimur nos nostrum celebrare principium. Generatio enim Christi origo est populi Christiani, et natalis capitis natalis est corporis.*

⁷⁸ Pour cet exposé, cf. Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, Appendice II, p. 116-124.

le péché :

Reconnais, ô chrétien, ta dignité, et, après avoir été fait participant de la nature divine, ne va pas retourner, par un comportement indigne de ta race, à ta première bassesse. Souviens-toi de quelle tête et de quel corps tu es membre. [...] Par le sacrement du baptême, tu es devenu le temple de l'Esprit-Saint [...]⁷⁹.

La liaison est déjà établie entre Noël, le Baptême et l'idée du Corps du Christ, mais elle va se préciser par la suite.

Le 4^e *Sermon pour la Nativité* établit un lien étroit et une comparaison profonde entre la naissance du Seigneur et celle des chrétiens dans le Baptême :

La terre de la nature humaine, en effet, jadis maudite dans le premier prévaricateur, a produit dans ce seul enfantement de la Sainte Vierge un germe béni et étranger au vice de sa souche ; son origine spirituelle est acquise à quiconque dans la régénération, et, pour tout homme qui naît de nouveau, l'eau du baptême est comme le sein virginal : c'est le même Esprit, qui a rempli la Vierge, qui remplit maintenant la fontaine baptismale ; ainsi le péché qu'une sainte conception alors anéantit, l'ablution mystique ici l'enlève⁸⁰.

C'est donc la génération spirituelle du chrétien qui est mise en relation, par le moyen du Baptême, avec la naissance virginale du Christ par l'action de l'Esprit. C'est proprement l'Esprit Saint, par son œuvre génératrice en Marie et régénératrice en nous, qui fait le lien, comme l'exprime un passage du 5^e *Sermon pour la Nativité* :

Il s'est fait homme de notre race pour que nous puissions être participants de la nature divine. La source de vie qu'il a prise dans le sein de la Vierge, il l'a placée dans les fonts du baptême ; il a donné à l'eau ce qu'il avait donné à sa mère : car la puissance du Très-Haut et l'obombration de

⁷⁹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 1, 3 [(XXI) En la nativité du Seigneur I], p. 72-75.

⁸⁰ *Ibidem*, Sermon 4, 3 [(XXIV) En la nativité du Seigneur IV], p. 112-115.

l'Esprit-Saint, qui ont fait que Marie mit au monde un Sauveur, font aussi que l'eau régénère le croyant⁸¹.

Dans le 6^e *Sermon*, la relation mise entre la naissance du Christ et celle des chrétiens se précise d'une façon remarquable : la naissance du Sauveur est le principe de notre vie baptismale et l'origine du peuple chrétien, car la naissance du Christ, tête du Corps "mystique" est déjà la naissance de tout le corps que sera l'Église. Dans la naissance du Christ, le peuple chrétien est déjà préformé, déjà né comme en son germe vital, ou ainsi que le dit saint Léon un peu plus loin, il est *congenitus*, engendré avec le Christ. C'est donc un lien qu'on pourrait presque dire biologique qui rassemble les chrétiens dans la naissance du Christ par la grâce du Baptême et l'œuvre de l'Esprit qui a formé Jésus en Marie. Il fonde une sorte de contemporanéité de vie entre le Christ et le peuple de ceux qui croient de la même foi, dont Marie fournit le modèle à l'Annonciation. C'est cette contemporanéité qui continue à s'exercer dans chaque célébration de la Nativité par l'Église grâce au principe vital qu'est l'Esprit Saint qui poursuit son œuvre dans l'Église : la formation du Corps du Christ.

b. Saint Paul et saint Léon

Une telle doctrine procède directement de saint Paul dans la 1^{ère} Épître aux Corinthiens (12, 12ss.), et dans l'Épître aux Ephésiens surtout aux chapitres 3 et 4. Il vaut la peine de les relire pour percevoir la parenté de la pensée de saint Léon, à la base de sa compréhension de la liturgie chrétienne, avec l'enseignement de saint Paul.

Dans la 1^{ère} Épître aux Corinthiens, nous trouvons une première forme de la doctrine de l'Église comme Corps du Christ :

⁸¹ *Ibidem*, Sermon 5, 5 [(XXV) En la nativité du Seigneur V], p. 132-135.

De même, en effet, que le corps est un, tout en ayant plusieurs membres, et que tous les membres du corps, en dépit de leur pluralité, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il du Christ. Aussi bien est-ce en un seul Esprit que nous tous avons été baptisés en un seul corps. Juifs ou Grecs, esclaves ou hommes libres, et tous nous avons été abreuvés d'un seul Esprit. (1 Co 12, 12).

À ce propos, la *Bible de Jérusalem* (1973) nous présente une excellente note :

Tout en utilisant l'apologue classique qui compare la société à un corps uni dans ses membres divers, Paul ne lui doit pas son idée du Corps du Christ. Elle lui vient en effet de sa foi primordiale, cf. Ac 9, 4s ; Ga 1, 15s, à Jésus ressuscité dans son corps, vivifié par l'Esprit, Rm 1, 4+, et prémices du monde nouveau, 1 Co 15, 23, auquel les chrétiens se rattachent dans leurs corps mêmes, Rm 8, 11+, par les rites du baptême, 1 Co 12, 13 ; cf. Rm 6, 4+, et de l'Eucharistie, 1 Co 10, 16s. Ils deviennent ainsi ses « membres », 1 Co 6, 15, qui tous rattachés à son corps personnel constituent avec lui le Corps du Christ que nous appelons « mystique », 1 Co 12, 27 ; cf. Rm 12, 4s. Cette doctrine d'un grand réalisme qui apparaît déjà en 1 Co se retrouve dans les épîtres de la captivité et s'y développe.⁸²

Effectivement dans l'Épître aux Colossiens, dans l'Épître aux Ephésiens ensuite, la doctrine se perfectionne pour exprimer le Mystère du Christ offert à tous les peuples, manifesté par l'Esprit et annoncé par l'Apôtre, tel que nous le voyons exposé dans le premier chapitre de l'Épître aux Colossiens et de l'Épître aux Ephésiens, sous forme d'hymne :

Il est l'Image du Dieu invisible, Premier-Né de toute créature [...]. Et il est aussi la Tête du Corps, c'est-à-dire de l'Église [...] car Dieu s'est plu à faire habiter en lui toute la Plénitude [...]. (Col 1, 15, 18s).

Il [...] l'a constitué, au sommet de tout, Tête pour l'Église, laquelle est son Corps, la Plénitude de Celui qui est rempli, tout en tout » (Ep 1, 22s). « [...] vivant selon la vérité et dans la charité, nous grandirons de toutes manières vers Celui qui est la Tête, le Christ, dont le Corps tout entier reçoit concorde et cohésion [...]. (Ep 4, 15s).

⁸² *Bible de Jérusalem*, Éditions du Cerf, Paris, 1973, note g, page 1659.

c. Incarnation et Rédemption

Remarquons cependant que saint Léon ne se contente pas de reproduire la doctrine de saint Paul. Il l'a prolongée pour expliquer l'action liturgique en l'appliquant au mystère de la Nativité. Pour saint Paul, en effet, le mystère de l'Église, Corps du Christ, a son origine dans la Passion et la Résurrection du Christ :

[...] établi Fils de Dieu avec puissance selon l'Esprit de sainteté, par sa résurrection des morts, Jésus Christ notre Seigneur [...] (Rm 1, 4).

[...] déterminant d'avance que nous serions pour Lui des fils adoptifs par Jésus Christ. [...] En Lui nous trouvons la rédemption par son sang, la rémission des fautes selon la richesse de sa grâce [...] (Ep 1, 5, 7).

Par ailleurs, la tradition patristique plaçait généralement la naissance de l'Église dans l'ouverture du côté du Christ par la lance sur la Croix, selon le récit de saint Jean⁸³. Cela pose une question : si saint Léon place déjà dans la naissance du Christ l'origine de l'Église, lui attribuerait-il une certaine vertu rédemptrice antérieure à la Passion, en la reliant audacieusement au Baptême, alors que saint Paul le rapporte explicitement à la Passion :

Ou bien ignorez-vous que, baptisés dans le Christ Jésus, c'est dans sa mort que tous nous avons été baptisés ? Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle. (Rm 6, 3-4).

À la question soulevée, il faut répondre négativement. Pour saint Léon, les principaux événements de la vie du Christ, les composantes de son "mystère", forment un tout organique, dont la Nativité est le premier moment, sans doute, mais qui atteint son

⁸³ Cf. la note I de la *Bible de Jérusalem* (1973) concernant Jean 19, 34 : « [...] Non sans fondement, de nombreux Pères ont vu dans l'eau le symbole du baptême, dans le sang celui de l'eucharistie et dans ces deux sacrements, le signe de l'Église, nouvelle Ève naissant du nouvel Adam. Cf. Ep 5, 23-32. »

sommet dans la mort-résurrection pour obtenir sa plénitude avec le don de l'Esprit, à la Pentecôte. Cette unité multiforme de la vie du Christ, de la naissance à la résurrection, se retrouve dans l'année liturgique, chaque célébration impliquant les autres et jouant son rôle dans l'ensemble ; on ne peut comprendre et célébrer les unes sans les autres. Nous avons affaire à une sorte de système – si on peut appliquer ce terme logique à une réalité aussi vivante et spirituelle –, exprimant l'œuvre de sanctification par l'Esprit Saint opérée dans la liturgie, ou, pour reprendre la comparaison paulinienne : de même que le Corps du Christ, l'Église, est un avec des membres ayant reçu des ministères et des charismes multiples, de même aussi que le mystère du Christ rassemble les événements principaux de sa vie et les unifie dans un unique dessein, pareillement la liturgie réunit un ensemble de célébrations différentes dans l'unité de l'année signifiant la plénitude du temps réalisée par l'unique mystère du Christ. Ces célébrations sont les instruments dont la grâce se sert pour nous unir vitalement au Christ et à ses principales actions qui nous atteignent par la vertu salvifique qu'elles possèdent et par l'œuvre de la foi et du Baptême.

C'est ce qu'exprime remarquablement saint Léon dans la suite du sermon :

Bien que chacun soit appelé à son tour et que tous les fils de l'Église se différencient dans la succession des temps, cependant, comme la totalité des fidèles née de la fontaine baptismale a été crucifiée avec le Christ dans sa Passion, est ressuscitée dans sa résurrection, a été placée à la droite du Père dans son ascension, ainsi est-elle née également avec lui dans cette nativité⁸⁴.

Dans ce "système" ou ce "corps" des événements du salut et de la liturgie, la place centrale est occupée par la Passion-Résurrection qui est la cause directe de la Rédemption et de la régénération

⁸⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 138s.

accomplies en nous par le moyen du Baptême. Mais cette force salvifique et régénératrice se communique aux autres célébrations, notamment à celle de la Nativité, qui expriment chacune un aspect et nous communiquent une part des richesses et de la plénitude du mystère du Christ. Dans ce concert liturgique, la mort-résurrection est le moment décisif, le centre du mystère du salut ; mais la fête de la Nativité évoque plus particulièrement la nouvelle naissance des chrétiens, leur conformation au Christ, né de Marie par l'opération de l'Esprit Saint, à sa personne divine et humaine ; c'est la fête de notre naissance à la vie divine dans l'humilité de notre humanité signifiée par l'enfant de Bethléem.

Dans cette compréhension de la liturgie se conjuguent la causalité agente et la causalité formelle, comme disent les scolastiques, c'est-à-dire la puissance de la grâce du Christ qui fait renaître et vivre, et sa capacité de se révéler par des signes et des symboles exactement accordés à cette vie nouvelle où le corps même, celui du Christ et des chrétiens, est engagé, dans une participation active et signifiante.

Ainsi voit-on comment dans l'esprit de saint Léon progresse la méditation du mystère. La doctrine principale lui est fournie par saint Paul ; mais il l'exploite comme une source vive pour appliquer les principes d'intelligence et de vie qu'il a reçus aux autres parties du mystère, et particulièrement à celui de la Nativité qui lui tient spécialement à cœur et qui est effectivement fondamental. C'est vraiment le don d'intelligence que nous voyons ici à l'œuvre à la lumière de la foi. Or cette méthode, suivie par l'intelligence croyante à l'intérieur du mystère du Christ, est exactement celle de la liturgie. Celle-ci s'est historiquement constituée à partir de la célébration de la Passion-Résurrection et s'est déployée à la manière d'un arbre, en établissant sur ce tronc, comme ses plus fortes branches, les autres grandes fêtes, toutes irriguées de la même sève de l'Esprit Saint.

d. L'universalité dans le temps et dans l'espace

La "vertu" de la Nativité du Christ ne s'étend pas seulement dans le temps, mais aussi dans l'espace : elle atteint les croyants dans toutes les parties du monde. Cette double dimension du mystère repose sur l'idée qu'en naissant de la Vierge Marie, en devenant homme, le Christ s'est uni la nature humaine tout entière et est devenu le nouvel Adam. Dans cette vue, saint Léon s'appuie de nouveau sur saint Paul, sur le parallélisme entre Adam et le Christ qu'il établit dans les épîtres aux Romains et aux Corinthiens :

Ainsi donc, comme la faute d'un seul a entraîné sur tous les hommes une condamnation, de même l'œuvre de justice d'un seul procure à tous une justification qui donne la vie. Comme en effet par la désobéissance d'un seul homme la multitude a été constituée pécheresse, ainsi par l'obéissance d'un seul la multitude sera-t-elle constituée juste. (Rm 5, 18s).

De même en effet que tous meurent en Adam, tous aussi revivront dans le Christ. Mais chacun a son rang : comme prémices, le Christ, ensuite ceux qui seront au Christ, lors de son Avènement. (1 Co 15, 22s).

[...] Le premier homme Adam, a été fait âme vivante ; le dernier Adam, esprit vivifiant (1 Co 15, 45).

Ici encore on peut remarquer que saint Léon applique à la naissance du Christ ce que saint Paul disait en pensant à la Passion et à la Résurrection. Il pouvait s'appuyer pour cela sur le passage de l'Épître aux Hébreux :

C'est pourquoi, en entrant dans le monde, le Christ dit : *Tu n'as voulu ni sacrifice ni oblation ; mais tu m'as façonné un corps.* [...] alors il déclare : *Voici, je viens pour faire ta volonté.* Il abroge le premier régime pour fonder le second. Et c'est en vertu de cette volonté que nous sommes sanctifiés par l'oblation du corps de Jésus Christ, une fois pour toutes. (He 10, 5, 9s).

En naissant, le Christ n'acquiert pas seulement l'humanité d'une façon individuelle, personnelle ; par la vertu de sa divinité, il assume l'humanité dans son universalité, pour tous les hommes.

Que l'enfance de celui qui est le médiateur entre Dieu et les hommes ait été manifestée au monde entier alors qu'il était encore caché dans une infime bourgade, c'est là une chose qui intéresse le salut de tous les hommes. Sans

doute avait-il choisi la nation israélite et une famille de cette même nation pour y prendre la nature commune à toute l'humanité [*naturam universae humanitatis*]; pourtant il ne voulut pas que les prémices de sa venue demeuraient cachées dans les étroites limites de la maison maternelle ; il voulut au contraire se faire aussitôt connaître de tous, lui qui daignait naître pour tous⁸⁵.

Pour comprendre quelle est la *natura universae humanitatis*, que l'humanité était dans le Christ d'une façon à la fois personnelle et universelle, on peut appliquer à sa naissance ce que saint Léon dit de sa mort :

Bien qu'en effet, la mort de nombreux saints ait été précieuse aux regards du Seigneur, jamais pourtant le meurtre d'un innocent ne fut la rançon du monde. [...] Leur mort à chacun leur resta propre et aucun n'acquitta par son trépas la dette d'un autre ; notre Seigneur Jésus-Christ, lui, a été, parmi les fils des hommes, le seul en qui tous ont été crucifiés, tous sont morts, tous ont été ensevelis, tous aussi sont ressuscités [...].⁸⁶

Pareillement les paroles du Christ à l'agonie ont une portée humaine universelle :

[...] lorsque le Fils de Dieu dit : "Père, s'il est possible, que cette coupe passe loin de moi", il parle le langage de notre nature [...]. "Cependant non pas comme je veux, mais comme tu veux" [...] Cette parole du chef est le salut de tout le corps ; cette parole a instruit tous les fidèles, a enflammé tous les confesseurs, a couronné tous les martyrs. Qui, en effet, pourrait surmonter les haines du monde, qui les tempêtes des tentations, qui les terreurs des persécutions, si le Christ, en nous tous et pour nous tous, n'avait dit à son Père : "Que ta volonté soit faite"⁸⁷ ?

⁸⁵ *Ibidem*, Sermon 12, 1 [(XXXI) En la solennité de l'Épiphanie de notre Seigneur Jésus-Christ I], p. 210s.

⁸⁶ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 51, 3 [(LXIV) Treizième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 168s.

⁸⁷ *Ibidem*, Sermon 45, 5 [(LVIII) Septième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 100-103. Cf. *Le Mystère de Jésus* de B. PASCAL : « Jésus est dans un jardin, non de délices comme le premier Adam, où il se perdit et tout le genre humain, mais dans un des supplices, où il s'est sauvé et tout le genre humain. [...] Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde : il

Cette universalité des paroles et des actes du Christ reçoit son fondement précisément dans la naissance du Christ où il assume la nature humaine et l'unit à sa divinité. L'Incarnation fournit la base de toute l'œuvre rédemptrice en faveur de l'humanité qui va se poursuivre dans la vie du Christ et se concentrer dans la Passion.

En outre, la naissance du Christ fournit comme le modèle de la nouvelle naissance dans l'Esprit qui se réalise dans le Baptême et fait surgir une génération nouvelle.

e. Une "race" divine

La relation établie entre la naissance du Christ et celle des chrétiens dans le Baptême est explicitée par saint Léon à l'aide du thème de l'homme nouveau qu'il trouve également dans l'Épître aux Éphésiens :

[...] il vous faut abandonner votre premier genre de vie et dépouiller le vieil homme, qui va se corrompant au fil des convoitises décevantes, pour vous renouveler par une transformation spirituelle de votre jugement et revêtir l'Homme Nouveau, qui a été créé selon Dieu, dans la justice et la sainteté de la vérité. (Ep 4, 22-24).

Dans l'épître, saint Paul place le thème de l'homme nouveau dans le cadre de l'édification du Corps dont le Christ est la tête et dont la croissance réclame une conversion des mœurs de la part des chrétiens, exprimée sous la forme du passage du vieil homme à l'homme nouveau, perspective qui commande tout l'exposé de la morale chrétienne des chapitres 4 à 6. Saint Léon prend cette conversion à son origine, au moment de la naissance du chrétien à une vie nouvelle par le Baptême, reliée à celle du Christ grâce à la comparaison de la Tête et du Corps qui commande les relations entre le Christ et les chrétiens dans l'épître comme dans le sermon.

Saint Léon pousse l'application à fond. C'est une régénération, au sens plein du terme, qui se réalise (*regeneratur in Christo*⁸⁸). Elle comporte une rupture des liens de la paternité charnelle (cf. le renoncement à son père et à sa mère, de l'Évangile – Lc 14, 26 ; 9, 57-62) comportant la relation au père et à la famille, et, derrière eux, à toute la lignée des ancêtres qui remonte jusqu'à Adam⁸⁹, pour laisser place à la nouvelle naissance, le « germe⁹⁰ » du Sauveur, la filiation divine, constituant ce qu'on peut appeler une famille, une « race⁹¹ » (*propago*) nouvelle, celle des fils de Dieu. Comme on le voit, la conversion n'est pas seulement morale, pour saint Léon ; elle atteint, comme pour saint Paul, les sources de la vie, la personne dans son être profond, la nature selon la signification primitive du terme en grec : l'acte de la naissance et, par suite, l'œuvre réalisée par la naissance, l'homme, plus précisément le fils participant à la nature de son père. Ainsi devenons-nous participants de la nature du Christ, le Fils unique du Père, par la naissance spirituelle.

Saint Léon expose enfin quel est le fondement dernier de toute cette œuvre. C'est le dessein de Dieu réalisé dans l'Incarnation : le Christ est devenu Fils de l'homme pour que nous puissions être fils de Dieu. C'est l'*admirabile commercium* dont il est parlé dans le 3^e Sermon sur la Passion :

Il était, en effet, venu du ciel en ce monde comme un négociant riche et bienfaisant, et, par un admirable échange [*commutatione mirabili*], avait

⁸⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 138s.

⁸⁹ Cf. *Ibidem* : *interciso originalis tramite vetustatis [...] nec jam in propagine habetur carnalis patris*.

⁹⁰ Voir *Ibidem*, Sermons 4, 3 et 8, 3.

⁹¹ Voir *Ibidem*, Sermons 1, 3 ; 4, 6 ; 6, 2 et 6, 3, pour « race ». Ici : Sermon 8, 3 [(XXVIII) En la nativité du Seigneur VIII], pour « descendance » / *propago*.

conclu un marché [*commercium*], prenant ce qui était à nous, et accordant ce qui était à lui [...] ⁹².

Et il ajoute qu'un tel dessein dépendait entièrement de l'initiative divine et constituait une pure grâce, au-delà de tout mérite, ceci étant dit à l'adresse des pélagiens. Dans le 2^e *Sermon pour Noël*, il avait déjà dit :

C'est à toi [...] qui étais étranger, de naître de l'Esprit de Dieu, toi qui étais né d'une chair corruptible, de recevoir par grâce [*per gratiam*] ce que tu n'avais pas par nature [*per naturam*] [...] ⁹³.

Cette nouvelle naissance produisant comme un changement de nature, de la nature charnelle à la nature spirituelle, par l'assimilation à la naissance du Christ selon la puissance de l'Esprit, ne peut évidemment être l'œuvre de nos mérites, mais de la grâce de Dieu, et va entraîner un nouveau genre de vie, une morale nouvelle axée sur la promesse de la paix apportée par les anges à Bethléem et basée sur la grâce plus que sur les mérites, à l'encontre de ce que pensaient les pélagiens. Mais avant d'exposer cette doctrine, saint Léon s'arrête un instant pour encourager ses auditeurs à suivre la lumière de la foi en dépassant sans hésiter les doutes et les atermoiements d'une raison incapable de saisir seule le mystère et ses richesses.

D. FOI ET RAISON

Ayant exprimé avec la force que nous venons de voir le mystère du Christ dans lequel les fidèles sont appelés à pénétrer par la contemplation et par la vie, saint Léon met ceux-ci en garde contre

⁹² LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 41, 4 [(LIV) Troisième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 58s.

⁹³ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 2, 5 [(XXII) En la nativité du Seigneur II], p. 78s.

un obstacle majeur : les arguties de la raison humaine, de la sagesse terrestre, qui appartiennent au « vieil homme⁹⁴ » et risquent d'empêcher notre intelligence de se renouveler et de se livrer à la lumière de la foi :

Que la sagesse de la terre ne vienne en aucune manière obscurcir ici les cœurs des élus, ni que la poussière des opinions terrestres, destinée à retomber bientôt au fond des abîmes, ne se dresse contre la sublimité de la grâce de Dieu⁹⁵.

Et plus loin :

Que la calomnie cesse donc de nous assourdir de ses questions absurdes et que le raisonnement humain ne mette pas en jugement l'efficacité de l'œuvre divine [...]⁹⁶.

À l'entendre ainsi parler, on pourrait penser que saint Léon se méfie un peu trop de la raison humaine parce qu'elle met en péril la foi traditionnelle qu'il prêche, qu'il y a chez lui un danger d'obscurantisme ou de fidéisme. Il n'en est rien, à notre avis. Les mises en garde de saint Léon s'adressent à une raison bornée par les limites humaines, qui refuse de s'ouvrir au mystère et aux vastes desseins de Dieu parce qu'elle veut les ramener à ses propres vues. Elles sont destinées à engager pleinement l'intelligence humaine dans la foi afin qu'elle reçoive de l'Esprit la communication des « trésors de la sagesse et de la connaissance » qui sont cachés dans le mystère du Christ (Col 2, 3).

Comme l'écrit G. Hudon, si saint Léon se méfie d'un certain usage de la raison spéculative parce qu'il veut être un gardien fidèle de la foi traditionnelle, il sait donner de celle-ci une interprétation raffinée.

Il s'attache à certaines vérités-clés, auxquelles il ramène constamment ses auditeurs, et qui apportent souvent une profonde lumière rationnelle sur

⁹⁴ *Ibidem*, Sermon 1, 3 [(XXI) En la nativité du Seigneur I], p. 72s.

⁹⁵ *Ibidem*, Sermon 6, 2 [(XXVI) en la nativité du Seigneur VI], p. 140s.

⁹⁶ *Ibidem*.

le dogme. En ce sens, il est plus qu'un commentateur illuminé de la Tradition et des Écritures, il est un vrai théologien⁹⁷.

Ajoutons que le terme « théologien » doit s'entendre ici dans le sens des Pères plutôt que dans le sens moderne fréquent d'une réflexion rationnelle sur le donné révélé, dont on peut se demander si elle requiert ou non la foi. Pour les Pères, le théologien participe à la science même de Dieu par la foi en sa Parole ; telle est la source première de sa connaissance comme de sa mission dans l'Église ; c'est elle qui en fait l'unité. Sa tâche principale est de développer et de communiquer l'intelligence du mystère et des desseins de Dieu en usant de toutes les ressources de la raison croyante, notamment en éclairant les unes par les autres les différentes parties, les multiples vérités contenues dans la Révélation et dans l'œuvre de la création. C'est cette tâche que remplit saint Léon dans ses *Sermons* quand il explique successivement et met en rapport les mystères contenus dans les fêtes liturgiques. S'y ajoute la charge de défendre la vérité de la foi contre les attaques des hérétiques ou des incroyants, comme les manichéens. C'est cet aspect de sa mission théologique qu'aborde ici saint Léon.

Notons que dans ce sens primitif du terme, la tâche du théologien se greffe directement sur celle de l'apôtre, de l'évangéliste, en particulier. Ainsi peut-on dire que saint Jean et saint Paul sont les premiers théologiens. De même, également saint Léon se considérera-t-il comme le successeur de Pierre spécialement dans la tâche théologique de la prédication.

Revenons à notre texte et voyons quelles sont les opinions humaines auxquelles fait allusion saint Léon dans notre texte, qu'il compare à de la poussière, en reprenant une image du premier psaume parlant des impies : ils sont comme la poussière

⁹⁷ Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, p. 49.

projetée par le vent sur la face de la terre⁹⁸, ce qui évoque en contrepartie la fécondité des croyants, comparables à un arbre planté près du cours des eaux qui donne son fruit en son temps.

La réponse nous est donnée par les deux sermons suivants. Au début du 7^e *Sermon*, saint Léon précise qu'il s'agit des opinions contraires au mystère de l'Incarnation, qui s'attaquent soit à la vérité de l'humanité du Christ, soit à la réalité de sa divinité, égale au Père.

[...] le mal et le danger, en effet, sont égaux à nier en lui ou la vérité de notre nature, ou l'égalité de gloire avec son Père⁹⁹.

Elles sont le produit de *l'obscurité des raisonnements humains*, de la fumée de la sagesse humaine, qui obscurcit les yeux que la foi éclaire et nous empêche de pénétrer dans le mystère de la naissance du Christ. Ce mystère nous est présenté avec l'autorité divine par la Loi et les prophètes et surtout par l'évangéliste saint Jean dans son prologue :

Au commencement était le Verbe et le Verbe était auprès de Dieu, et le Verbe était Dieu. [...] Et le Verbe s'est fait chair et il a campé parmi nous [...]. (Jn 1, 1 ; 14).

Dans le 8^e *Sermon*, saint Léon est plus explicite encore. Il montre comment toutes les hérésies se rassemblent dans la négation d'une des deux parties du mystère de la personne de Jésus.

[...] trompés par la vaine sagesse du monde, ils ont abandonné la vérité de l'Évangile et, incapables de comprendre l'incarnation du Verbe, ils se sont fait une cause d'aveuglement de ce qui devait les éclairer. Si nous passons en revue à peu près toutes les opinions des fauteurs d'erreurs, qui vont jusqu'à nier l'existence du Saint-Esprit, nous n'en trouvons presque aucun

⁹⁸ Voir : Ps 1, 4-6, dans la *Vulgate* : *Non sic impii, non sic ; sed tamquam pulvis quem proicit ventus a facie terrae. Ideo non resurgent impii in iudicio, neque peccatores in concilio iustorum, quoniam novit Dominus viam iustorum ; et iter impiorum peribit.*

⁹⁹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I, Sermon 7, 1 [(XXVII) En la nativité du Seigneur VII]*, p. 150s.

qui ne se soit trompé sans avoir abandonné la croyance en la vérité des deux natures associées en l'unique personne du Christ. Les uns, en effet, ont attribué au Seigneur la seule humanité, d'autres la seule divinité. Certains ont dit qu'il y avait bien en lui la divinité, mais que sa chair n'était qu'une apparence. D'autres ont reconnu qu'il avait pris une vraie chair, mais sans avoir la nature de Dieu le Père [...] ¹⁰⁰.

Effectivement saint Léon arrive au terme des grands débats théologiques qui ont secoué les premiers siècles du christianisme, spécialement le 4^e et le 5^e, et provoqué la réunion des grands Conciles depuis Nicée jusqu'à Chalcédoine. Saint Léon peut faire un résumé de toutes les hérésies parues et encore actives. Depuis l'arianisme, chacune à sa façon a été le produit d'un effort de la raison humaine, de la sagesse grecque pour saisir le mystère caché dans le Christ, pour l'expliquer. Chacune a échoué à cause des nécessaires limites de nos idées, l'une saisissant l'humanité du Christ et l'autre sa divinité, mais ne pouvant maintenir ensemble ces deux extrémités du mystère. Seule la foi qui est humilité de la raison et du cœur devant la Parole de Dieu, peut maintenir l'intelligence ouverte aux dimensions supérieures du mystère et le lui communiquer, provoquant un élan de connaissance et d'amour qui suscite un progrès continu dans la prière et la contemplation. Ainsi se vérifie la parole de Jésus :

Je te bénis, Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché cela aux sages et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits. [...] nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler. (Mt 11, 25 ; 27).

C'est cette raison présomptueuse, s'exerçant même à l'intérieur de la foi et sur les données de la foi, qui est à l'origine des hérésies, dont la multiplicité même manifeste leur incapacité à saisir le mystère du Christ.

C'est de cette raison, dont saint Paul disait à propos des sages païens : « [...] ils ont perdu le sens dans leurs raisonnements et

¹⁰⁰ *Ibidem*, Sermon 8, 4 [(XXVIII) En la nativité du Seigneur VIII], p. 168s.

leur cœur inintelligent s'est enténébré » [Rm 1, 21], que saint Léon se défie. Mais si, contre elle, il met en garde les fidèles, c'est pour écarter l'obstacle qu'elle constitue et susciter l'élan de l'intelligence de la foi qui porte sur le mystère du Christ, vrai Dieu et vrai homme, et qui reste unique et unifiante à l'encontre de la multitude des hérésies.

Mais l'incroyance, mère de toutes les erreurs, est écartelée en de multiples opinions, qu'il lui faut colorer par l'art de la parole. Le témoignage porté par la vérité, au contraire, ne s'écarte jamais de la lumière qui lui appartient en propre, et s'il est moins éclatant pour les uns, plus éclatant pour les autres, ce n'est pas de la lumière que vient la différence, mais du regard de la contemplation qui est trop faible¹⁰¹.

Pour montrer la supériorité de la foi sur toutes les vues humaines, saint Léon évoque en quelques mots l'ampleur du dessein de Dieu tel que saint Paul l'expose dans l'Épître aux Romains, ch. 4. Il commence avec la foi d'Abraham en la promesse de Dieu :

Voici mon alliance avec toi : tu deviendras père d'une multitude de nations. (Gn 17, 4).

Par ta postérité se béniront toutes les nations de la terre, parce que tu m'as obéi. (Gn 22, 18).

Il se réalise par l'appel adressé aux Gentils à devenir les fils de la foi à la suite d'Abraham, les véritables héritiers de la promesse accomplie dans le Christ, à l'encontre des Israélites selon la chair et le sang qui ont refusé celui-ci. Alors la réalité (*praesentia rerum*¹⁰²) succède aux figures, la vérité qu'annonçaient les prophètes se manifeste. Comme Abraham, les chrétiens sont les fils de la foi et non de la chair et du sang. Par leur foi au Christ, ils entrent dans le grand dessein de Dieu qui englobe toute l'histoire de l'humanité, et qui dépasse de loin toutes les raisons, les vues et

¹⁰¹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 56, 1 [(LXIX) Dix-huitième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le samedi)], p. 218s.

¹⁰² LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 140s.

les entreprises humaines. L'annonce du mystère du Christ aux Gentils qui fut la mission des Apôtres et spécialement de saint Paul¹⁰³, se poursuit dans l'histoire de l'Église, d'une façon spécialement tangible pour les auditeurs de saint Léon par la conversion de l'Empire et des nations barbares elles-mêmes. Ils peuvent en vérifier la réalité et l'actualité. Cependant c'est par leur foi qu'ils y entrent, eux aussi, plutôt que par les raisonnements.

Dans les *Sermons sur l'Épiphanie*, saint Léon montrera spécialement la dimension universelle de la naissance du Christ signifiée par l'apparition de l'étoile aux mages d'Orient, la réalisation de la foi d'Abraham dans la foi des chrétiens. Citons deux passages. Dans le 3^e *Sermon sur l'Épiphanie* :

Il s'agissait de ces peuples dans la descendance innombrable qui avait été autrefois promise au saint patriarche Abraham, descendance qu'engendrerait non une semence de chair, mais la fécondité de la foi [...]. Une étoile plus brillante que les autres étoiles met en émoi des mages habitant le lointain Orient ; [...] c'est l'inspiration divine, sans aucun doute, qui agit dans leurs cœurs pour que le mystère contenu en une telle vision ne leur échappe pas [...]. [...] ils se munissent de présents par lesquels ils entendent montrer qu'en adorant un seul, ils ont foi en trois ; par l'or qu'ils offrent, ils honorent celui qui est roi, par la myrrhe celui qui est homme, par l'encens celui qui est Dieu¹⁰⁴.

Tel est bien l'objet de la foi chrétienne : le Christ homme et Dieu, Roi.

Dans le 6^e *Sermon sur l'Épiphanie* :

[...] nous voyons cependant la même chose [l'adoration des mages] s'accomplir et plus manifestement et plus abondamment encore dans le don de la lumière à tous ceux qui sont appelés. [...] lorsque nous voyons tirés du fond de leurs erreurs et appelés à la connaissance de la lumière,

¹⁰³ Cf. Ep 3, 5s. : « Ce Mystère [...] : les païens sont admis au même héritage, membres du même Corps, bénéficiaires de la même Promesse, dans le Christ Jésus, par le moyen de l'Évangile. »

¹⁰⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 14, 2 [(XXXIII) En la solennité de l'Épiphanie III] p. 228-231.

des hommes qui jusque là étaient adonnés à la sagesse du monde et bien éloignés de reconnaître Jésus-Christ, c'est là, sans aucun doute, une œuvre accomplie par la splendeur de la grâce divine ; toute lumière nouvelle qui apparaît dans des cœurs enténébrés émane des rayons de la même étoile [...] ¹⁰⁵.

Nous pouvons deviner là l'écho de conversions remarquées dans les milieux romains de l'époque.

Le texte du 6^e *Sermon sur la Nativité du Seigneur* s'achève par un acte de foi face aux raisons humaines, trop humaines, qui nous empêchent d'entrer dans les desseins de Dieu et d'y collaborer. « [...] nous, avec Abraham, nous croyons à Dieu ¹⁰⁶ », exactement aux promesses de Dieu et à sa puissance. Pour cela saint Léon s'appuie de nouveau sur l'Épître aux Romains parlant de la foi d'Abraham en la promesse d'un fils, malgré son âge :

[...] appuyé sur la promesse de Dieu, sans hésitation ni incrédulité, mais avec une foi puissante, il rendit gloire à Dieu, certain que tout ce que Dieu a promis, il est assez puissant ensuite pour l'accomplir. (Rm 4, 20-21).

C'est donc en écartant toute défiance, avec une certitude pleinement assurée que saint Léon et ses auditeurs doivent se confier à la puissance de Dieu dans la réalisation de ses promesses. Les formules employées sont telles qu'on y perçoit la "contemporanéité" de la foi des chrétiens avec la foi d'Abraham, due à la parenté spirituelle qu'elle produit.

¹⁰⁵ *Ibidem*, Sermon 17, 1 [(XXXVI) En la solennité de l'Épiphanie VI], p. 266-269.

¹⁰⁶ *Ibidem*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 140s.

E. NOUVELLE NAISSANCE, VIE SELON L'ESPRIT ET DON DE LA PAIX

1. Passage de la naissance du Christ à la vie des chrétiens

Les points 3-5 du 6^e Sermon sur la Nativité du Seigneur en forment la seconde partie. Ayant médité sur la naissance du Christ, tête du corps mystique, et montré comment il est né dans l'Esprit Saint et non selon la chair (au sens du prologue de saint Jean : selon la volonté de la chair affectée par le péché d'Adam), saint Léon va exposer comment la nouvelle naissance implique une nouvelle vie selon l'Esprit, pour les membres de ce Corps que sont les chrétiens. Il faut qu'à la grandeur et à la dignité du don reçu corresponde une estime active adéquate, une dignité de vie équivalente. Saint Léon va préciser ce mode de vie nouveau en faisant appel à un principe qui fait penser à la présentation de la morale chrétienne sous la forme d'un culte spirituel (*rationabile obsequium*), au chapitre 12 de l'Épître aux Romains, et qui est en accord aussi avec la doctrine augustinienne de la grâce : la seule manière d'honorer dignement Dieu, c'est de lui offrir ce qu'il nous a donné lui-même. Mais cette offrande va être précisée ici conformément au récit de la Nativité et se concentrer sur le don principal promis par les anges, sur la paix accordée aux hommes de bonne volonté. Enfin pour établir et confirmer le rapport entre la paix promise, donnée, et la paix que nous pouvons offrir à Dieu, saint Léon va faire appel à la septième béatitude :

Heureux les artisans de paix, car ils seront appelés fils de Dieu. (Mt 5, 9).

Cette béatitude lui vient exactement à point, parce qu'elle montre le lien entre notre qualité de fils de Dieu en conformité avec celle du Fils unique fait homme, et le don de la paix qui résume l'enseignement sur la vie chrétienne, aux yeux de saint Léon. La béatitude des pacifiques va être ainsi sous-jacente à tout l'exposé qui va suivre.

Ceci nous invite à jeter un rapide coup d'œil sur le sermon que saint Léon a consacré aux béatitudes, probablement à l'occasion d'une fête d'Apôtre. C'est le *Sermon 91*¹⁰⁷.

a. La béatitude des pacifiques.

Le sermon sur les béatitudes est intitulé : *Sur les degrés de la béatitude*. Ce titre est confirmé dans le texte :

[...] la doctrine du Christ ? Ses paroles sacrées le proclament et ceux qui désirent arriver à l'éternelle béatitude connaîtront par elles les degrés de cette bienheureuse montée [*gradus felicissimae ascensionis*]¹⁰⁸.

Les béatitudes s'ordonnent donc entre elles comme les étapes ou les degrés d'une ascension spirituelle. Cela situe l'interprétation de saint Léon dans la ligne de saint Augustin, précédé par saint Ambroise et suivi par Chromace d'Aquilée († 408) dont saint Léon s'inspire par endroits. Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est que, comme chez saint Augustin, cette ascension s'achève avec la béatitude des pacifiques, qui apparaît ainsi comme le sommet de la vie chrétienne, au terme du labeur des béatitudes précédentes. L'œuvre de celles-ci est donc une préparation de la paix. Le sermon s'achève, d'ailleurs, sur cette béatitude, sans parler de celle des persécutés, comme faisait saint Augustin en expliquant qu'elle est hors de série, résumant et confirmant les autres.

Dans le commentaire de la septième béatitude, ce sermon comporte plusieurs idées qui se retrouvent dans le nôtre. Nous y ferons appel à l'occasion.

¹⁰⁷ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 91 [(XCV) Sur les degrés de la béatitude (Mt 5, 1 s.)], p. 226-243.

¹⁰⁸ *Ibidem*, Sermon 91, 2, p. 228s.

Dom Dolle écrit à propos du sermon sur les béatitudes que son manque d'originalité par rapport aux modèles antérieurs inclinerait à le dater des débuts de la carrière oratoire de saint Léon ; mais la critique textuelle ne fournit aucune indication à ce propos¹⁰⁹. La question de l'originalité est à contrôler.

b. Le Christ, sacramentum et exemplum

Avant de nous engager dans l'exposé de saint Léon sur la paix, faisant suite à ce qu'il a dit sur la naissance du Christ et notre propre naissance spirituelle, il convient de remarquer que nous nous trouvons devant un passage qu'on pourrait nommer : du dogme à la morale, soit devant une connexion très importante dans la doctrine de saint Léon et de portée générale dans sa prédication. Il l'exprime à de multiples reprises en disant que le Christ est à la fois pour nous *sacramentum* et *exemplum*.

Voici deux exemples :

Ces actes de notre Seigneur, bien-aimés, nous sont utiles non seulement dans leur mystère sacré [*sacramento*], mais encore dans l'exemple qu'ils proposent à notre imitation ; à condition que ces remèdes passent pour nous en norme de vie [*in disciplinam*] et que ce qui a été réalisé dans les mystères serve à régler notre conduite¹¹⁰.

Ce tout-puissant médecin nous prépara un double remède, dont l'un fut sa grâce et l'autre son exemple [*cuius aliud est in sacramento, aliud in exemplo*] : par le premier, il nous conférait le secours divin, par le second, il

¹⁰⁹ *Ibidem*, voir note 6, p. 242s. Pour la chronologie et les circonstances des *Sermons*, voir : Antoine CHAVASSE, « Introduction », dans : Antoine CHAVASSE éd., *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, (Corpus christianorum. Series latina, 138), Turnholt, Brepols, 1973, p. CLXXVII-CCII, p. CXCIV pour un tableau général. Voir aussi les notes d'Antoine CHAVASSE sur les Sermons 86-94, *De ieiunio septimi mensis*, dans : *Ibidem*, p. 538s.

¹¹⁰ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 5, 6 [(XXV) En la nativité du Seigneur V], p. 134s. Voir aussi : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 50, 4 [(LXIII) Douzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 156s.

nous demandait notre concours humain. Car, si Dieu est l'auteur de notre justification, l'homme lui doit sa dévotion¹¹¹.

Que signifie *sacramentum* pour saint Léon ? Selon Dom de Soos, ce terme très fréquent (employé 128 fois dans les *Sermons* et 93 fois dans les *Lettres*) présente trois aspects¹¹². Il signifie une réalité obscure, cachée sous une autre (mystère) ; de là le sens de secret et de figure. D'où l'aspect de signification : le sacrement est figure, type, signe à l'égard d'une autre réalité. Cependant saint Léon emploie surtout le terme de sacrement en pensant au grand dessein de Dieu, au mystère dont parle saint Paul, qui s'est réalisé dans le Christ et se poursuit dans l'Église comme l'œuvre du salut pour tous les hommes rachetés dans le Christ. Le terme de sacrement prend alors une signification causale ; il est un instrument efficace dans l'œuvre du salut, il communique une grâce.

Ces trois aspects du *sacramentum* ne sont toutefois pas séparés, mais intimement réunis dans la pensée de saint Léon.

Le terme de « sacrement » désigne d'abord les grands actes de la vie du Christ qui marquent les principales étapes de l'histoire du salut. Participant du mystère de la personne dont ils émanent, de l'union de la divinité à l'humanité en Jésus, ces actes humains sont

¹¹¹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 54, 5 [(LXVII) Seizième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 202s. Notons que le terme de « dévotion » a ici son sens fort, tel qu'on le trouve encore chez saint Thomas qui en fait le premier acte intérieur de la vertu de religion, avant la prière, et qui définit la dévotion comme une volonté prompte à se livrer au service de Dieu [*voluntas quaedam prompte tradendi se ad Dei famulatum*]. La cause de la dévotion est la contemplation ou méditation et son effet est la joie de l'âme (IIa IIae, q. 82). Le terme conserve encore sa pleine valeur au XVI^e siècle quand saint François de Sales écrit son *Introduction à la vie dévote*. Il s'affaiblira avec la critique des dévots, au XVII^e siècle, qui lui donnera le sens de fausse dévotion, bigoterie, tartuferie, et se rétrécira avec la multiplication des dévotions particulières. Pour saint Léon la dévotion a pour objet la liturgie et les mystères du Christ qu'elle célèbre.

¹¹² Voir Marie Bernard DE SOOS, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, p. 79ss.

porteurs de grâce et de salut pour tous les hommes. Ils se présentent comme modèles et tendent à se reproduire dans la vie des croyants par l'imitation.

Nous [...] pour qui notre Seigneur Jésus-Christ crucifié n'est pas un motif de scandale ni une folie, mais la force de Dieu et la sagesse de Dieu ; [...] étreignons l'admirable sacrement de la Pâque salutaire, et réformons-nous à l'image de celui qui s'est rendu conforme à notre difformité¹¹³.

[...] Nous vous avons enseigné [...] la participation à la Croix du Christ, afin que la vie même des fidèles soit pénétrée du sacrement pascal et célèbre dans les mœurs ce qu'elle honore dans la fête¹¹⁴.

Par suite le terme de « sacrement » désignera les fêtes liturgiques qui renouvellent pour l'Église, Corps du Christ, les actes et les gestes du Christ, et communiquent à ceux qui y participent la grâce dont ils sont les signes et les opérateurs. Enfin plus précisément « sacrement » peut désigner différents rites, qui produisent la grâce et la recèlent sous certains signes sensibles, comme le Baptême.

Remarquons encore que ces différentes significations ne peuvent pas être séparées. Elles sont reliées vitalemment l'une à l'autre.

De sa mise en rapport avec le *sacramentum* ainsi entendu, le terme d'*exemplum* reçoit un enrichissement considérable. De soi il appelle l'imitation, à tel point que saint Léon rassemble les deux termes en une seule expression :

Ces actes de notre Seigneur [...] nous sont utiles [*imitationis exemplo*] [...]¹¹⁵.

Mais nous n'avons pas affaire à une imitation quelconque, comme à l'égard d'un modèle, d'un maître humain, d'un philosophe.

¹¹³ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 40, 3 [(LIII) Deuxième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 50s.

¹¹⁴ *Ibidem*, Sermon 58, 1 [(LXXI) Vingtième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le Samedi saint en la vigile de Pâques)], p. 242s.

¹¹⁵ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 5, 6 [(XXV) En la nativité du Seigneur V], p. 134s.

C'est ici que saint Léon se distingue de Pélage. Pour les pélagiens, la volonté de chacun suffit pour choisir entre le bien et le mal, et pareillement pour entreprendre d'imiter le Christ. La grâce n'est qu'un secours extérieur, utile à cause de notre faiblesse, pour parfaire l'œuvre entreprise.

Pour saint Léon, le *sacramentum* est premier, comme œuvre de grâce, et s'il est en même temps *exemplum*, c'est comme un modèle efficace, qui nous donne le pouvoir d'imiter le Christ et nous conforme à Lui intérieurement.

[...] la croix par laquelle le Christ s'est sacrifié pour le salut des hommes est à la fois signe sacré et exemple : signe sacré par lequel s'accomplit la puissance divine, exemple qui excite la dévotion humaine, car, à ceux qu'elle a arrachés au joug de l'esclavage, la rédemption apporte encore ce bienfait de pouvoir être imitée [*ut eam sequi possit imitatio*]¹¹⁶.

Le lien entre le sacrement et l'exemple, plus précisément entre la participation aux mystères liturgiques et l'imitation du Christ dans la vie est nécessaire aux yeux de saint Léon. L'œuvre du salut ne peut s'accomplir en nous sans l'imitation active de ce que nous célébrons avec l'Église, comme, d'autre part, l'imitation du Christ est impossible sans la réception de sa grâce dans les "sacrements" liturgiques. Dans ses *Sermons*, saint Léon exprimera surtout la première liaison, montrant l'exigence de vie que comporte la participation aux mystères du Christ.

[...] si c'est une très grave impiété de négliger la fête pascale, il est plus dangereux encore de se joindre aux assemblées de l'Église sans avoir part à la passion du Seigneur. [...] Qui dès lors honore vraiment le Christ souffrant, mort et ressuscité, sinon celui qui, avec lui, souffre, meurt et ressuscite ? Et cela, pour tous les enfants de l'Église, commence dès le mystère même de la régénération [...] ; cependant il n'en reste pas moins à réaliser en œuvres ce qui a été célébré sacramentellement, et ceux qui sont

¹¹⁶ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 59, 1 [(LXXII) Vingt et unième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 256s.

nés de l'Esprit-Saint ne sauraient passer, sans prendre la Croix, le temps qui leur reste en ce monde, quelle qu'en soit la durée¹¹⁷.

Ce lien entre le « sacrement » et l'imitation est beaucoup plus qu'une obéissance volontaire à l'égard d'un devoir nécessaire au salut. Il participe de la richesse de sens que nous avons reconnue au terme de « sacrement ».

Il procède de la liaison vitale établie par la foi au mystère du Christ, comme une nouvelle naissance, nous donnant accès à la divinité du Christ à travers son humanité. L'imitation est l'accomplissement dans les membres du Corps mystique des actions salvifiques de la Tête par la puissance de l'Esprit. Ce lien se fonde donc sur l'union mystique au Christ :

La passion du Seigneur, en effet, se continue jusqu'à la fin du monde ; comme c'est lui qui est honoré, lui qui est aimé dans ses saints, lui aussi qui est nourri, lui qui est vêtu dans ses pauvres, c'est lui encore qui souffre en tous ceux qui supportent l'adversité pour la justice [...] ¹¹⁸

[...] nous vous avons enseigné – non hors de propos, croyons-nous – la participation à la Croix du Christ, afin que la vie même des fidèles soit pénétrée du sacrement pascal et célèbre dans les mœurs ce qu'elle honore dans la fête¹¹⁹.

D'autre part, si la foi nous fait pénétrer dans l'obscurité du mystère, elle nous fournit des sacrements (paroles, signes, images, types, gestes, etc.) qui nous en donnent une intelligence progressive, qui nous révèlent quel est le visage du Christ pour que nous le contemplions, quels sont ses sentiments pour que nous nous conformions à lui, quelle est la volonté du Père pour que nous l'aimions et la réalisions, quels sont ses desseins pour que nous y entrions activement. Ainsi le sacrement nous fait-il

¹¹⁷ *Ibidem*, Sermon 57, 4 [(LXX) Dix-neuvième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 234-237.

¹¹⁸ *Ibidem*, Sermon 57, 5, p. 238s.

¹¹⁹ *Ibidem*, Sermon 58, 1 [(LXXI) Vingtième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le Samedi saint en la vigile de Pâques)], p. 242s.

connaître ce que nous sommes appelés à imiter, à reproduire, à renouveler dans notre vie personnelle.

La vie morale ainsi est le prolongement nécessaire, la mise en œuvre de l'action liturgique. Celle-ci lui procure son modèle dans la personne du Christ et dans ses actes, la force qui lui est nécessaire dans le secours et l'impulsion de la grâce, lui décrit le terme où elle s'oriente : la croissance dans la connaissance contemplative et dans l'amour du Mystère.

Enfin le rayonnement universel du sacrement, procédant de l'union de la divinité à l'humanité dans la personne du Christ, se communique à la force exemplaire de ses actions. Voici comment le P. Hudon exprime la chose :

[...] en vertu de cette consubstantialité que l'Incarnation établissait entre le Christ et les hommes de toute l'histoire, on a également compris avec saint Léon que ces mystères de salut rayonnent sur tous les temps et sur tous les espaces, avant comme après le Christ, qu'ils soient omniprésents et opérants pour toute âme qui s'ouvre par la foi à leur influence, et qu'à tout participant de la nature humaine ainsi assumée par le Verbe ils puissent s'offrir indivisiblement comme *sacramenta et exempla*, selon l'expression si fréquente de notre auteur.¹²⁰

Le caractère universel du « sacrement » donne ainsi une dimension ecclésiale à l'imitation des exemples du Christ. Celle-ci n'est pas seulement personnelle, mais elle prend place dans la communion ecclésiale et contribue activement au progrès de tous les membres de l'Église, et même de tous les hommes en tant qu'ils sont rachetés par le Christ.

¹²⁰ Germain HUDON, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, p. 251.

2. L'offrande de la paix

Le discours sur la paix (n. 3-5 du 6^e Sermon) peut se diviser en six points :

- a. La paix sépare du monde pour unir à Dieu.
- b. Elle rassemble tous les commandements et vertus, car elle est annonce de la volonté du Père.
- c. Elle est le don le meilleur : elle nous accorde la gloire des enfants de Dieu.
- d. Le combat pour la paix avec Dieu contre le démon.
- e. Le Christ, notre paix et notre modèle.
- f. La paix du Christ et la paix du monde.

a. La paix unit à Dieu.

La première phrase de notre texte exprime en quelques notes brèves et denses l'idée qui va être développée, à la manière d'un thème musical dans une symphonie. On peut penser aux premières notes de l'hymne à la joie dans la neuvième symphonie de Beethoven. Nous avons affaire ici à un véritable hymne à la paix, où s'exprime la jubilation de l'âme chrétienne devant les bienfaits de Dieu, dans la grande tradition des prières liturgiques primitives.

Chantez à Dieu de tout votre cœur avec reconnaissance, par des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés. (Col 3, 16).

C'est la paix qui engendre les fils de Dieu : tel est l'enseignement de la septième béatitude qui forme le sommet et la plénitude de la vie spirituelle, et qui établit le lien entre la première et la deuxième partie du sermon, comme nous l'avons vu.

La paix est la nourrice de la dilection et la mère de l'unité. Tel est, ramassé en deux mots, l'enseignement de saint Paul en Ep 4, 1-4 :

Je vous exhorte [...] à mener une vie digne de l'appel que vous avez reçu : en toute humilité, douceur et patience, supportez-vous les uns les autres

avec charité ; appliquez-vous à conserver l'unité de l'Esprit par ce lien qu'est la paix. Il n'y a qu'un Corps et qu'un Esprit [...].

Requies beatorum et aeternitatis habitaculum (« le repos des saints et le séjour de l'éternité »)¹²¹ évoque le Ps 131, semble-t-il, où s'exprime le désir de David de trouver un lieu où reposera l'arche du Seigneur ; il y reçoit la promesse que ses fils hériteront de son trône parce que Dieu a choisi Sion comme demeure : *Haec requies mea in saeculum saeculi ; hic habitabo quoniam elegi eam* [Ps 131 (132), 14, Vg : « C'est ici mon repos à tout jamais, là je siégerai, car je l'ai désiré. »]. Notre texte est également en harmonie avec Ep 2, 14 où le Christ est présenté comme « notre paix » ou *Ipse enim est pax nostra* (Vg). Construits sur lui, la pierre angulaire, les chrétiens sont le temple saint de Dieu, l'habitable de Dieu dans l'Esprit ou *habitaculum Dei in Spiritu* (Ep 2, 22, Vg).

En conclusion, saint Léon précise que l'œuvre propre de la paix est de réaliser l'union à Dieu en séparant du monde. C'est ce thème à double face, où il opposera notamment la paix du Christ et la paix du monde, que saint Léon va développer plus largement.

b. La paix, accomplissement des commandements et des vertus ; la paix et l'amitié

Le développement prend son inspiration dans un passage de l'Épître aux Romains qui suit immédiatement l'exposé du dessein de Dieu en Abraham qu'évoquait le n° 3 du sermon :

Ayant donc reçu notre justification de la foi, nous sommes en paix avec Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, lui qui nous a donné d'avoir accès par la foi à cette grâce en laquelle nous sommes établis et nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu. » (Rm 5, 1, Vg).

¹²¹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 3 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 142s.

Dans sa brièveté, le début de cette phrase qu'il cite¹²², contient pratiquement, selon saint Léon, les bons effets de tous les commandements et vertus. Nous pouvons traduire : tout l'enseignement moral chrétien est contenu dans la paix véritable. Pour dire cela, il peut s'appuyer sur la suite du texte de Rm 5 qui montre comment les vertus s'engendrent l'une l'autre : dans la tribulation se forme la constance, celle-ci donne une vertu éprouvée qui engendre l'espérance et cette dernière conduit à la charité qui est répandue en nous par l'Esprit Saint, et qui nous réconcilie avec Dieu dans la mort du Christ (cf. Rm 5, 3-6). On peut penser ici aux fruits de l'Esprit dans Ga 5, 22 : « charité, joie, paix [...] ».

Et voici l'argument exprimé dans une formule bien romaine :

[...] qu'est-ce avoir la paix avec Dieu, sinon vouloir ce qu'il ordonne et ne pas vouloir ce qu'il défend¹²³ .

Tous les commandements, positifs ou négatifs, étant l'expression de la volonté de Dieu, sont contenus dans la paix ainsi définie. Mais aussi toutes les vertus indiquées par les commandements, qui réalisent, chacune à sa façon, la volonté de Dieu et la conformité au Christ. Il ne faut pas oublier que pour les anciens, la morale s'ordonnait autour des vertus principalement. Vertus et commandements allaient de pair.

Ici nous avons, nous, lecteurs modernes, besoin d'un peu d'explication pour comprendre comme il faut ce que dit saint Léon¹²⁴. En effet, les termes de volonté, de commandements, de défense ou interdit, comme aussi d'obéissance, se sont durcis à l'époque moderne, tandis que le mot de vertu a perdu presque toute sa valeur. La volonté n'est pas, si l'on peut ainsi parler,

¹²² *Ibidem.*

¹²³ *Ibidem.*

¹²⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 77, 3 [(XC) Sur le jeûne du septième mois V], p. 114-117.

volontariste chez les anciens, signifiant l'acte d'imposer quelque chose aux autres ou à soi, spécialement sous la forme de l'obligation. L'acte premier et le plus caractéristique de la volonté est plutôt pour eux l'amour qui cherche son objet avec l'aide de l'intelligence : on cherche spontanément à connaître ce que l'on aime. La charité sera la perfection de cet amour, suscitant le désir de connaître Dieu, la contemplation. Pareillement les commandements de Dieu ne seront pas des impératifs catégoriques, mais l'expression de la sagesse de Dieu qui éduque l'homme et le guide dans les voies du salut. Les commandements, même quand ils interdisent, sont donc des bienfaits de Dieu dont il convient de rendre grâces.

La comparaison qui suit avec l'amitié humaine, est une preuve que c'est bien dans le contexte de l'amour qu'il faut se placer pour comprendre exactement le langage de saint Léon. Pour saisir la dimension évangélique de cette doctrine sur la paix dans l'obéissance aimante à la volonté de Dieu, il faut la considérer dans le cadre dont elle procède, celui des Évangiles qui nous montrent le Christ venu accomplir la volonté du Père (Jn 4, 34 ; 5, 30 ; 6, 38-40) et réaliser son dessein de salut et de réconciliation, faire la paix avec ceux qui sont proches et ceux qui sont loin, comme dit saint Paul (1 Co 5, 18s. ; Ep 2, 16s). C'est pourquoi le récit des Évangiles est scandé par les paroles de l'Écriture, expression de la volonté du Père, qui se réalisent en Jésus. Ainsi lui, le Fils unique, est-il le modèle de tous les croyants appelés à vivre comme des fils de Dieu. En même temps, il leur révèle et leur communique l'amour du Père par le don de l'Esprit qui leur fait crier « Abba, Père ! » et leur donne le pouvoir d'accomplir d'une volonté aimante les commandements et de vivre selon les vertus enseignées dans son Évangile. Le Christ est notre paix, comme dit saint Paul (Ep 2, 14s), non seulement parce qu'il a opéré la réconciliation, une fois pour toutes, sur la Croix, mais parce qu'il nous donne la paix, qui est le fruit direct de la charité, comme une force active qui travaille en nous pour réaliser dans notre vie

la volonté du Père. La paix dont parle saint Léon n'est pas une paix quelconque ; elle est le fruit de la Passion du Christ, la paix du Ressuscité qui « dépasse tout sentiment » (Ph 4, 7), et qui se communique aux croyants pour accomplir dans leur vie l'œuvre de salut commencée et déjà parfaite dans le Christ, comme en sa Source pour tous les hommes.

La comparaison avec l'amitié qui sert à montrer les exigences et la nature de la paix, évoque directement le thème de l'amitié tel qu'il a été traité par les philosophes grecs et latins. Sans doute saint Léon pense-t-il à Cicéron qui a consacré un de ses plus célèbres dialogues à l'amitié, le *Laelius* ou *De amicitia* où on trouve de très belles formules pour décrire l'amitié. Il vaut la peine d'en citer quelques passages, car saint Léon devait les connaître. Voici la définition de l'amitié concernée directement par notre texte :

[...] l'amitié ne peut être qu'une entente totale et absolue, accompagnée d'un sentiment d'affection¹²⁵.

Et Cicéron ajoute :

la sagesse exceptée, l'homme n'a rien reçu de meilleur de la part des dieux¹²⁶.

Ou encore :

essence même d'amitié –, nos préférences, nos goûts, nos principes s'accordaient parfaitement¹²⁷.

¹²⁵ CICÉRON, *L'Amitié*, (*Laelius / De amicitia*), COMBÈS, François, trad., Paris, Les Belles Lettres, (Classiques en poche, 3), 2002, VI.20, p. 26s. : *Est enim amicitia nihil aliud nisi omnium diuinarum humanarumque rerum, cum benevolentia et caritate consensio [...]*.

¹²⁶ *Ibidem*, VI.20, p. 26s. : *excepta sapientia, nihil melius homini sit a dis immortalibus datum.*

¹²⁷ *Ibidem* : IV.15, p. 20s. : *omnibus uis amicitiae, uoluntatum, studiorum, sententiarum summa consensio.*

L'amitié véritable se fonde sur la seule vertu.

C'est la vertu [...] qui préside à la formation et à la conservation des liens d'amitié¹²⁸.

C'est elle qui établit une pleine harmonie. Elle donne à la liaison stabilité et fermeté¹²⁹.

Notons encore cette formule :

La force de l'amitié consiste à former en plusieurs une seule âme¹³⁰.

L'ouvrage se termine par cette exhortation :

Je vous exhorte à donner la première place à la vertu sans laquelle il ne peut y avoir d'amitié et à n'estimer rien plus que l'amitié, si ce n'est la vertu même¹³¹.

Par la suite une autre formule pour définir l'amitié, est devenue classique et a été attribuée à Cicéron, mais elle ne se trouve pas littéralement chez lui. On la rencontre chez Salluste dans le *De Catilinae coniuratione* :

la communauté des aspirations et des haines est le fondement le plus sûr de l'amitié¹³².

¹²⁸ *Ibidem* : XXVII.100, p. 116s. : *Virtus [...] et conciliat amicitias et conseruat.*

¹²⁹ *Ibidem* : XXVII.100, p. 116s. : *In ea est enim convenientia rerum, in ea stabilitas, in ea constantia.*

¹³⁰ Pour le texte latin et la traduction des Belles Lettres, légèrement différente de celle de S. Pinckaers, voir *Ibidem* : XXV.92, p. 108s. : [...] *nam cum amicitiae uis sit in eo, ut unus quasi animus fiat ex pluribus [...].* / « Car l'amitié consiste à faire pour ainsi dire de plusieurs âmes une seule [...]. »

¹³¹ Pour le texte latin et la traduction des Belles Lettres, légèrement différente de celle de S. Pinckaers, voir *Ibidem* : XXVII.104, p. 122s. : *Vos autem hortor, ut ita uirtutem locetis, sine qua amicitia esse non potest, ut, ea excepta, nihil amicitia praestabilius putetis.* / « Je vous engage donc à attribuer à la vertu, sans laquelle l'amitié ne peut exister, une valeur telle que vous pensiez qu'en dehors d'elle il n'est rien qui vaille l'amitié. »

¹³² SALLUSTE, *Catilina. Jugurtha. Fragments des histoires*, ERNOUT, Alfred, trad., Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1967, p. 74 : *idem uelle atque idem nolle, ea demum firma amicitia est.*

Saint Thomas la cite en l'attribuant au *De Amicitia* de Cicéron et cela dans son étude de la paix :

Cicéron affirme : "Chez des amis il y a même vouloir et même non-vouloir."¹³³

Dans cette œuvre, Cicéron examine aussi les conditions requises pour qu'une amitié soit durable et celles qui y font obstacle, comme la flatterie et le vice.

Telle est la doctrine sur l'amitié que saint Léon présuppose pour former son argument : si l'amitié humaine requiert l'union des volontés, a fortiori la paix, qui fait de nous des enfants de Dieu, réclame-t-elle que nous aimions ce qu'aime notre Père, que nous fassions ce qui lui plaît et évitions ce qui l'offense.

Dans le *Sur les degrés de la béatitude*, la comparaison avec l'amitié est également employée à propos de la béatitude des pacifiques, pour montrer la supériorité de la paix promise avec Dieu sur celle qui peut régner entre des amis :

Même des amis unis par les liens les plus étroits, même des âmes si semblables qu'on ne peut les distinguer ne peuvent prétendre en vérité à une telle paix, s'ils ne sont pas en accord avec la volonté de Dieu¹³⁴.

Le fondement et la source de cette union de volonté avec Dieu est rappelée et dépasse évidemment ce que peut réaliser une amitié humaine : c'est la nouvelle naissance qui confère aux chrétiens la dignité d'enfants de Dieu et fait d'eux une race choisie et royale, selon les paroles de la 1ère Épître de saint Pierre (1 P 2, 9). Saint

¹³³ THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique II-II*, ROGUET, Aimon-Marie, trad., RAULIN, Albert, éd., Tome 3, Paris, Éditions du Cerf, 2004, p. 220, IIa IIae, q. 29, a. 3 co. : *et Tullius dicit, in libro De Amicitia quod amicorum est idem velle et nolle.*

¹³⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 91, 9 [(XCV) Sur les degrés de la béatitude (Mt 5, 1 s.)], p. 242s.

Léon va revenir à cette parenté avec Dieu et en tirer un nouvel argument.

Notons que le thème de l'amitié utilisé ici par comparaison, sera repris par la spiritualité cistercienne au XII^e siècle pour décrire la charité, notamment dans le *De Amicitia spirituali* d'Aelred de Rievaulx qui est une transposition chrétienne du *De Amicitia* de Cicéron, et aboutira chez saint Thomas à la définition de la charité comme une amitié entre l'homme et Dieu fondée sur la communion à la béatitude divine. Pour cette étude de l'amitié, saint Thomas aura comme source principale l'*Ethique à Nicomaque* d'Aristote qui a été exploitée également par Cicéron.

Dans son traité de la charité, saint Thomas placera la paix parmi les effets intérieurs de la charité (IIa IIae, q. 29, a. 3), après la joie (IIa IIae, q. 28, a. 1), à la suite de saint Paul : le Royaume de Dieu est « justice, paix et joie dans l'Esprit-Saint » (Rm 14, 17). Il se situe dans la ligne de saint Augustin qui définit la paix comme *tranquillitas ordinis*¹³⁵. Il la définit par la concorde qui signifie l'union de plusieurs dans la même volonté ; mais il remarque que la paix ajoute à la concorde l'union, la convergence des appétits ou désirs intérieurs. Saint Thomas ne cite pas saint Léon. Ils sont bien tous deux dans la même tradition spirituelle qui s'inspire de saint Paul. Saint Léon est peut-être plus près du Nouveau Testament et de l'expérience spirituelle, tandis que saint Thomas est plus théologien, plus analyste et plus systématique.

c. La paix et la dignité familiale

Après avoir invoqué l'amitié, saint Léon va emprunter aux sentiments humains, un second point de comparaison pour argumenter en faveur de la paix et l'illustrer. La paix est pour lui un si grand don qu'elle dépasse tous les sentiments humains et qu'il faut faire appel à plusieurs d'entre eux, aux meilleurs, pour

¹³⁵ Voir : AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XIX, 13.1.

en parler et y conduire les auditeurs. Il s'appuiera donc sur le sens de l'honneur et de la gloire familiale, si vif chez les Romains, même à l'époque de décadence où il vit, et où on peut certainement observer des fils de famille dégénérés, comme d'autres qui restent noblement fidèles à leurs ancêtres.

Au début de son *De Amicitia*, Cicéron compare l'amitié avec les liens de la parenté. Leur racine commune est la nature qui pousse l'homme à la vie en société, comme un certain sens de l'amour (*cum quodam sensu amandi*)¹³⁶. Telle est l'origine de la famille où les liens sont les plus étroits. L'amitié l'emporte néanmoins, à son idée, car elle implique nécessairement la bienveillance, laquelle peut faire défaut entre des parents.

C'est donc de nouveau un thème classique que reprend saint Léon, mais il l'envisage sous un aspect particulier, celui de la dignité *familiale*, de la fidélité à la gloire des ancêtres. Ce point de vue lui convient très exactement, car il veut manifester l'exigence supérieure de fidélité qui s'impose à ceux dont il a dit plus haut :

Tout croyant [...] est régénéré dans le Christ, rompant avec les errements de sa vétusté originelle [...] désormais il ne compte plus dans la descendance de son père selon la chair, mais dans la race de son Sauveur [...]¹³⁷.

L'argument sera de nouveau un *a fortiori* avec un contraste entre l'honneur ou le déshonneur des enfants d'une lignée illustre. Ainsi saint Léon se saisit-il de la fierté familiale romaine, sans doute avivée en un temps d'humiliations, pour la transformer en une fierté chrétienne, grâce à une conduite digne de la nouvelle noblesse reçue, celle des enfants de Dieu. Il avait placé, plus haut, les chrétiens dans la lignée d'Abraham par la foi ; il leur montre

¹³⁶ CICÉRON, *L'Amitié, (Laelius / De amicitia)*, COMBÈS, François, trad., Paris, Les Belles Lettres, (Classiques en poche, 3), 2002, VIII.27, p. 36s.

¹³⁷ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 138s.

ici comment par leur conduite conforme au *Sermon du Seigneur*, ils entrent dans la lignée du Père et doivent lui rendre gloire.

d. Le combat pour la paix avec Dieu contre le démon

Saint Léon est un réaliste et un homme d'expérience. Il sait que la vie chrétienne est un combat où on rencontre des épreuves extérieures, comme les invasions barbares de son temps, et surtout des luttes intérieures contre l'esprit du mal. Celui-ci utilise deux armes pour s'attaquer aux chrétiens : la peur causée par l'adversité, par la menace des malheurs, et, à l'opposé, la corruption que peut engendrer la prospérité, avec les commodités de la vie qu'elle procure et la licence qu'elle provoque. Dans ce combat sur plusieurs fronts, suscités notamment par la foi et l'effort moral, où donc est la paix ?

La paix est un don, une grâce qui réside dans le cœur de ceux qui aiment et veulent accomplir la volonté du Père. C'est précisément cette paix qui fait leur force et leur donne la victoire dans les combats. Saint Léon a de belles et profondes formules pour en parler. Dieu est présent en ceux qui sont en paix avec lui et il combat lui-même pour eux, les rendant inexpugnables dans la paix qu'ils ont reçue.

[...] celui qui est en nous est plus grand que celui qui est contre nous ; ceux qui sont en paix avec Dieu [...] nul combat ne pourra les vaincre, nul assaut ne pourra les nuire. [...] lui-même désormais mènera tous nos combats pour nous [...]¹³⁸.

Nous trouvons ici une expression très belle et forte de la foi chrétienne en la présence de Dieu au cœur des fidèles et en la force inébranlable qui leur advient dans les combats qu'ils doivent

¹³⁸ *Ibidem*, Sermon 6, 3 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 144s. Même formule dans le *1er Sermon de Carême* : « [...] celui qui est en nous est plus fort que celui qui est contre nous ; et c'est par lui que nous sommes affermis si nous nous confions en sa force [...]. ». Voir : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome II*, Sermon 26, 3 [(XXXIX) Sur le Carême I], p. 68s.

mener, les assauts et les persécutions qu'ils peuvent subir. Il est remarquable que ce combat soit mené dans la paix, à partir de la paix. La paix n'est donc pas ici le terme du combat, mais se place au cœur même du combat, comme la source de la force et la cause de la victoire. Elle est une certaine présence de Dieu active et combattante.

En outre, saint Léon a soin de noter que ce don de la paix appelle notre collaboration et nous confère le pouvoir même de contribuer à l'action de la grâce. Saint Léon n'est pas pélagien ; il n'est pas quiétiste¹³⁹ non plus. Cette collaboration commence par l'aveu de nos fautes, elle se poursuit par la résistance à la chair, par une obéissance qui va nous conformer dans le cœur et l'intelligence aux jugements de Dieu. Pour caractériser cette collaboration de la volonté et de la grâce, il emploie une formule typiquement augustinienne :

lui-même qui a donné de vouloir, donnera aussi de pouvoir¹⁴⁰ .

Et saint Léon termine sur une note d'exultation de foi exprimant toute la ferveur de l'espérance chrétienne à l'aide du Psaume 27 (26), 1 :

Yahvé est ma lumière et mon salut, de qui aurais-je crainte ?

Par cet enseignement sur la paix comme force de Dieu dans la lutte spirituelle contre le démon et la concupiscence, saint Léon se place dans la ligne de la doctrine des Pères du désert, telle que nous la voyons exprimée, par exemple, dans la *Vie de saint Antoine* écrite par saint Athanase, qui se répandit si rapidement dans l'Empire

¹³⁹ Il faut entendre le propos de S. Pinckaers non de manière historique (qui serait évidemment anachronique), mais au sens général, d'une passivité de l'âme humaine par rapport à l'action de la grâce de Dieu.

¹⁴⁰ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 6, 4 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 144-147.

qu'elle était connue par saint Augustin au moment de sa conversion.

Le fondement de l'enseignement de saint Antoine sur le combat spirituel est la victoire du Christ sur le démon qui le prive de toute puissance réelle sur les hommes. Aussi la vertu première dans cette lutte est-elle la foi au Christ, en sa puissance souveraine sur les démons. Désormais le démon n'est plus qu'un comédien et un vantard qui cache sa faiblesse sous des dehors effrayants. Le croyant peut l'aborder sans crainte. Pour le vaincre, il lui suffit de se tenir auprès du Christ, dans la foi et la prière.

[...] ne soyons pas abattus en esprit, ne méditons pas en notre âme sur ce qui peut nous rendre pusillanimes et n'allons pas nous forger des sujets de crainte en disant : "Pourvu qu'un démon ne vienne pas me terrasser [...]." [...] Soyons plutôt pleins de courage et réjouissons-nous toujours en pensant que nous sommes sauvés. Pensons en notre âme que le Seigneur est avec nous, lui qui les a mis en fuite et les a réduits à l'impuissance¹⁴¹.

En particulier, la paix constitue un principe décisif du discernement des esprits. En effet, la présence de Dieu et des anges met l'âme dans la tranquillité, la paix, la douceur, la joie, malgré une crainte première due à notre faiblesse et bientôt apaisée.

La vue des saints n'est pas accompagnée des troubles [...]. Elle se produit tranquillement et doucement, de sorte qu'aussitôt la joie, l'allégresse et le courage s'insinuent dans l'âme. Car avec eux est le Seigneur, qui est notre joie et la force de Dieu le Père¹⁴².

Au contraire, la venue des démons met dans l'âme le trouble, la frayeur, la tristesse, la lâcheté, la mauvaise humeur.

[...] l'incursion et l'apparition des mauvais esprits s'accompagnent de troubles, avec bruits, rumeurs et cris, comme un remue-ménage de jeunes gens mal élevés et de brigands. Il s'en suit aussitôt pusillanimité de l'âme,

¹⁴¹ ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Vie d'Antoine*, BARTELINK, G.J.M., trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 400), 2016, § 42, 2-4, p. 248s.

¹⁴² *Ibidem*, § 35, 4-5, p. 230-233.

trouble et désordre des pensées, découragement, haine contre les ascètes, [...] ¹⁴³.

Ces signes pour le discernement des esprits doivent s'entendre non tellement au niveau sensible qu'au plan de l'esprit et du cœur, car ils se basent sur la réaction du tact de l'âme, là où notre esprit peut être touché par un autre esprit. C'est dans cette cime de l'esprit que Dieu se manifeste par la paix et la douceur qui procèdent de lui. Saint Paul ne l'appelle-t-il pas le Dieu de la paix ?

Le Dieu de la paix écrasera bien vite Satan sous vos pieds. (Rm 16, 20).

Alors la paix de Dieu, qui surpasse toute intelligence, prendra sous sa garde vos cœurs et vos pensées, dans le Christ Jésus. [...] Alors le Dieu de la paix sera avec vous. (Ph 4, 7 ; 9).

Enfin l'action de l'Esprit-Saint peut être discernée par les fruits qu'il produit en nous ; ce sont la charité, la joie, la paix... (cf. Gal 5, 22).

Comme on le voit, la recommandation de la paix comme élément central de la spiritualité chrétienne appartient à la grande tradition des Pères, nourrie de l'Évangile. Mais le propre de saint Léon est de fonder cette doctrine de la paix sur la naissance du Christ, prémices de la nouvelle naissance des chrétiens dans le Baptême, de la placer dans le cadre de la célébration liturgique de la Nativité et d'en faire un sommet de la vie morale. On peut parler, à son propos d'une morale de la paix de Dieu.

e. Le Christ, notre paix ; image de Dieu et imitation

La citation de Ps 27 introduit la conclusion de saint Léon où il exprime, au terme des trois arguments qui précèdent, quel est le fondement spécifique de la paix chrétienne. L'amitié réclame un fondement solide : ce ne peut être le plaisir ou l'intérêt, mais la seule vertu. La parenté a pour base les liens du sang, mais elle ne

¹⁴³ *Ibidem*, § 36, 1-2, p. 232-235.

comporte pas toujours la bienveillance. La lutte spirituelle nous offre le point d'appui sur la présence de Dieu en nous par sa grâce dans la foi. Au-delà des sentiments humains, il faut maintenant préciser le fondement propre de la paix chrétienne, qui est d'abord une concorde intérieure par l'accord avec la volonté du Père. Cette concorde de fond doit aussi se prolonger dans une concorde extérieure avec tous ceux qui ont reçu la même filiation, la même dignité au sein de l'Église, comme dans une grande famille, une large amitié.

Le fondement spécifique de la paix chrétienne, c'est la personne même du Christ, conformément à l'enseignement de l'Épître aux Ephésiens, qui identifie, en quelque sorte, la paix au Christ :

c'est lui qui est notre paix (Ep 2, 14).

Il convient de relire tout le passage (Ep 2, 14-22) qui montre le Christ tuant en sa personne la haine pour faire des deux peuples, Juifs et Grecs, un seul Homme nouveau, un seul Corps, réconcilié avec Dieu par la Croix. Le Christ est venu ainsi proclamer la paix pour tous les hommes et construire le nouveau Temple, l'Église, dont il est la pierre d'angle et les Apôtres, les fondations, dont l'Esprit fait l'unité. Où l'on voit quelle richesse revêt l'idée de paix chez saint Paul et saint Léon : elle procède de la personne du Christ et est l'effet direct de sa mission rédemptrice ; elle réconcilie l'homme avec Dieu et les hommes entre eux ; elle est active et édifie un Corps nouveau, l'Église. La paix ainsi entendue nous présente le visage même de l'Agapè divine manifestée dans le Christ. Cependant la particularité de saint Léon est encore une fois de relier cette doctrine au mystère de la Nativité pour aboutir à cette formule si expressive : *Natalis Domini natalis est pacis*.¹⁴⁴ Elle rappelle directement la formule centrale de la première partie du

¹⁴⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I, Sermon 6, 5 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI]*, p. 146s : « La naissance du Seigneur est la naissance de la paix. »

*Sermon : Generatio enim Christi origo est populi Christiani, et natalis capitis natalis est corporis*¹⁴⁵.

C'est donc dans le cadre de la relation de l'Église avec le Christ, comme du Corps avec la Tête que nous devons comprendre comment l'origine de la paix est dans la personne du Christ. Et sans doute ici saint Léon prolonge-t-il la pensée de saint Paul en remontant de l'œuvre purificatrice de la Croix jusqu'à la personne de Jésus qui, par sa naissance déjà réunit la divinité et l'humanité, les réconcilie en lui. Plus précisément, par sa qualité de Fils unique, il nous communique la qualité de fils adoptifs et nous introduit dans la famille et la demeure de Dieu où règne la paix par l'œuvre de l'unique Esprit qui a présidé à la naissance du Christ, ainsi qu'à notre nouvelle naissance par la foi et le baptême, ce qui pareillement dirige l'édification de l'Église.

Il est bon de considérer, un instant, le thème de l'image de Dieu dans l'homme, qui est évoqué ici dans une courte phrase et qui constitue une catégorie de base dans la pensée de saint Léon. Traduisons littéralement :

Il faut qu'ils aient une âme conforme, ceux qui ont été recréés selon une même image¹⁴⁶.

Un peu plus haut, saint Léon parlait de la gloire des enfants de Dieu qui resplendent à l'image de leur Créateur.

Saint Léon ne développe pas beaucoup le thème de l'homme à l'image de Dieu, mais il lui accorde une place importante dans sa théologie. Il le reçoit de la Tradition et l'exprime dans des

¹⁴⁵ *Ibidem*, Sermon 6, 2 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 146s : « La conception génératrice du Christ, en effet, est le commencement du peuple chrétien, et l'anniversaire de naissance de la tête est l'anniversaire du corps. »

¹⁴⁶ Traduction de S. Pinckaers de : *Ad unam reformatos imaginem oportet animam habere conformem*. Dans : *Ibidem*, Sermon 6, 5 [(XXVI) En la nativité du Seigneur VI], p. 146s : « Ceux qui ont été réformés selon un modèle unique doivent avoir une âme conforme entre eux tous. »

formules ramassées dont il a le secret. Dom J. Leclercq écrit dans son Introduction aux *Sermons* de saint Léon :

Toute l'anthropologie de saint Léon repose sur l'idée que l'homme a été créé à l'image de Dieu ; cette image a été corrompue en Adam, mais restaurée par le Christ. Chacun de nous doit donc entrer en contact avec le Christ, s'unir à lui, participer à sa grâce, imiter sa vie¹⁴⁷.

L'image connaît en effet quatre étapes : la création, la déformation en Adam, la reformation dans le Christ ; doit s'y ajouter la conformation dans la vie des chrétiens par l'imitation.

Dans le 7^e *Sermon sur la Nativité du Seigneur*, saint Léon les cite :

Réveille-toi donc, ô homme, et reconnais la dignité de ta nature ! Souviens-toi que tu as été créé à l'image de Dieu, image qui, bien que corrompue en Adam, a été restaurée dans le Christ¹⁴⁸ !

Par conséquent :

Use comme il faut en user des créatures visibles [...] ¹⁴⁹.

Dans d'autres sermons, l'accent est placé sur l'imitation de Dieu qui convient à ceux qui ont été créés à son image. Par exemple, dans le 7^e *Sermon pour le Carême* :

La norme selon laquelle les fidèles doivent se conduire vient donc de l'exemple des œuvres divines ; et c'est à bon droit que Dieu exige d'être imité par ceux qu'il a faits à son image et ressemblance¹⁵⁰.

¹⁴⁷ Dom Jean LECLERCQ, « Introduction », dans : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, no 22), 1947, p. 7-64, p. 44.

¹⁴⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 7, 6 [(XXVII) En la nativité du Seigneur VII], p. 160s.

¹⁴⁹ *Ibidem*.

¹⁵⁰ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome II*, Sermon 32, 2 [(XLV) Sur le Carême VII], p. 140s : *Forma igitur conversationis fidelium ab exemplo venit operum divinatorum : et merito Deus imitationem sui ab eis exigit, quos ad imaginem et similitudinem suam fecit.*

Cette imitation portera sur la miséricorde et la vérité contenues dans la foi et la charité, qui forment comme deux ailes pour soulever l'âme pure et lui faire voir Dieu¹⁵¹.

La reformation de l'image de Dieu, déformée par le péché originel, est l'œuvre du Christ et appelle de notre part l'imitation du Christ :

[...] étreignons l'admirable sacrement de la Pâque salutaire, et réformons-nous à l'image de celui qui s'est rendu conforme à notre difformité. [...] afin de mériter d'avoir part à sa résurrection, mettons-nous en tout en accord avec son humilité et sa patience¹⁵².

Ces témoignages, et bien d'autres encore, que font-ils entendre à nos cœurs, sinon que nous ayons à nous renouveler en tout, à l'image de Celui qui, "demeurant dans la condition de Dieu", a daigné être, par sa ressemblance, chair du péché [...]. Ainsi notre Sauveur, Fils de Dieu, a laissé à tous ceux qui croient en lui un secours efficace en même temps qu'un exemple ; ils obtiennent le premier en renaissant, ils suivent le second en imitant¹⁵³.

L'imitation de Dieu se fait spécialement par la générosité. Dans le 9^e *Sermon pour le jeûne du 10e mois*, saint Léon invite les fidèles à imiter la générosité du Créateur dans les moissons :

Que la générosité des âmes prenne exemple sur la fécondité des moissons [...] ; que les cœurs donnent ce qu'a donné la terre [...]. Car Dieu, véritable et souverain agriculteur, est l'auteur des fruits non seulement corporels, mais encore spirituels [...]. En effet, il n'est rien de plus propre à l'homme, créé à l'image et ressemblance de Dieu, et à ce qui fait l'honneur de sa nature, que d'imiter la bonté de son Auteur ; celui-ci non seulement est le

¹⁵¹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 91, 7 [(XCV) Sur les degrés de la béatitude (Mt 5, 1 s.)], p. 238-241.

¹⁵² LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 40, 3 [(LIII) Deuxième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 50-53.

¹⁵³ *Ibidem*, Sermon 50, 4 [(LXIII) Douzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 154-157.

dispensateur miséricordieux de ses dons, mais il en est aussi le juste créancier, dans sa volonté que nous participions à ses œuvres [...] ¹⁵⁴.

f. La paix du Christ et la paix du monde

Ayant établi dans la personne du Christ le fondement de la paix, saint Léon conclut en commentant la parole de Jésus dans le discours après la Cène où il donne à ses disciples sa paix, comme le legs le meilleur qu'il puisse leur faire, à l'heure suprême où il les quitte pour entrer dans sa Passion (Jn 14, 27). Cette paix est présentée en contraste avec celle du monde, ce qui permet d'en marquer la spécificité.

La paix du monde est caractérisée d'après les amitiés qu'on y rencontre, souvent elles sont mauvaises, inspirées par le vice ; certaines cependant, saint Léon le sait, peuvent être honnêtes et fondées sur la vertu selon la belle doctrine, devenue classique, de philosophes tels qu'Aristote et Cicéron.

Citons la fin du livre IX de l'*Ethique à Nicomaque*, consacré à l'amitié :

[...] tous [...] se livrant ensemble à longueur de la journée au genre d'activité qui leur plaît au-dessus de toutes les autres occupations de la vie : souhaitant, en effet, vivre avec leurs amis, ils s'adonnent et participent de concert à ces activités, qui leur procure le sentiment d'une vie en commun. Quoi qu'il en soit, l'amitié qui unit les gens pervers est mauvaise (car en raison de leur instabilité ils se livrent en commun à des activités coupables, et en outre deviennent méchants en se rendant semblables les uns aux autres), tandis que l'amitié entre les gens de bien est bonne et s'accroît par leur liaison même. Et ils semblent aussi devenir meilleurs en agissant et en se corrigeant mutuellement, car ils s'impriment réciproquement les qualités où ils se complaisent [...] ¹⁵⁵.

¹⁵⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, Sermon 90, 2 [(XX) Sur le jeûne du dixième moi IX], p. 220s.

¹⁵⁵ ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, TRICOT, Jules, trad., Paris, J. Vrin, (Bibliothèque des textes philosophiques), 1959, IX.12, 1172a5-15, p. 474.

La paix du monde n'est donc pas nécessairement basée sur le vice ; elle peut être l'œuvre d'une certaine vertu, comme le concède saint Léon. Celui-ci pouvait penser, d'ailleurs, aussi à la fameuse *pax romana* qui reposait sur le droit romain, chef d'œuvre de la vertu de justice législative. Mais le souci de saint Léon est ici de marquer les différences plus que de faire des rapprochements, pour montrer ce qu'il y a de propre à la paix du Christ. Nous sommes dans un contexte religieux et concret avec, d'un côté, les Juifs, représentants de l'Ancien Testament et nombreux à Rome, les hérétiques avec leurs déviations, auxquelles a fait allusion saint Léon au début de son sermon, les païens enfin, adhérents de la culture classique et de la philosophie ; de l'autre côté, se tiennent les fidèles, les catholiques, auxquels saint Léon enseigne le mystère de Noël.

La différence va se marquer d'après l'amitié, selon l'amour qu'on éprouve, l'attachement du cœur, comme le dit la parole évangélique :

où est ton trésor, là sera aussi ton cœur (Mt 6, 21).

D'un côté, il y a les *amatores mundi* qui s'attachent aux biens de ce monde, aux plaisirs qui les entraînent vers le bas ; de l'autre, ceux qui aspirent aux réalités d'en haut, aux joies véritables et sont entraînés vers elles par l'Esprit Saint, conformément à la recommandation de saint Paul :

Du moment donc que vous êtes ressuscités avec le Christ, recherchez les choses d'en-haut, là où se trouve le Christ, assis à la droite de Dieu. Songez aux choses d'en haut, non à celles de la terre. (Col 3, 1-2).

La paix engendrée par l'amour des réalités d'en-haut, vient de Dieu et élève vers Dieu ceux qui la reçoivent, faisant d'eux des spirituels. Elle a un double effet : d'abord, elle sépare les chrétiens de ceux qui aiment le monde ; ensuite elle les réunit dans une communion des vouloirs et des sentiments, qui est l'œuvre directe de l'Esprit Saint, créant entre eux la concorde la plus étroite dans

la foi, l'espérance et la charité, comme il convient à des enfants de Dieu.

Nous avons donc deux genres d'amitiés ou d'amours qui engendrent deux genres de paix, la paix du monde et la paix du Christ, division qui rencontre assez celle des deux amours qui forment deux cités, dans le *De civitate Dei* de saint Augustin :

Deux amours ont donc fait deux cités : l'amour de soi jusqu'au mépris de Dieu, la cité terrestre ; l'amour de Dieu jusqu'au mépris de soi, la Cité céleste¹⁵⁶.

La division est dynamique : ceux qui aiment le monde sont entraînés vers le bas, ceux que pousse l'Esprit sont attirés, emportés vers le haut, vers les réalités divines.

Le point de division décisif est la personne de Jésus. Si les Juifs et les païens appartiennent au monde, même si d'aventure ils en combattent les vices, c'est parce qu'ils refusent la foi en Jésus, vrai homme et vrai Dieu, mort et ressuscité, ce qui nous replace dans le cadre de l'Épître aux Romains démontrant la corruption des Grecs malgré leurs prétentions à la sagesse, l'hypocrisie des Juifs malgré leur apparente justice, pour dresser devant eux la foi en Jésus, qui est pour tous justice de Dieu et sagesse de Dieu (Rm 1, 22-23 ; 2, 17s.). Si les hérétiques eux-mêmes sont à ranger dans le monde, c'est parce qu'ils ont perdu un des éléments de la foi en Jésus, soit en sa divinité, soit en son humanité. Aussi, s'étant écartés du mystère de la personne de Jésus, ils ne peuvent recevoir la paix d'en-haut que donne le Christ à ses disciples, à son Église par le moyen de l'Esprit Saint. Il ne leur reste plus qu'une paix mondaine, malgré les apparences chrétiennes qu'elle peut conserver. L'esprit de division qui les a séparés de l'Église continuera son œuvre parmi eux en les divisant entre eux et en détruisant toute paix. Tel sera l'esprit de secte.

¹⁵⁶ AUGUSTIN, *De civitate Dei*, XIV, 28.

Il convient de remarquer que saint Léon ne trace pas ici un tableau complet et systématique des relations entre les chrétiens et le monde. Il se situe dans le cadre de la lutte spirituelle que le chrétien doit mener contre l'attrait des biens terrestres et de la paix trompeuse qu'ils promettent, pour s'ouvrir à l'amour du Christ et recevoir de lui une paix supérieure. Dans ce combat, il faut clairement marquer les différences et les oppositions. Le centre du combat est, d'ailleurs, intérieur à l'homme, comme le sera la paix, selon la description qu'en fait saint Léon dans le 1^{er} *Sermon pour le Carême* :

Il se livre, en effet, en nous bien des combats : autres sont les visées de la chair sur l'esprit, autres celles de l'esprit sur la chair. [...] Si, au contraire, l'esprit soumis à son souverain et prenant plaisir aux faveurs célestes foule aux pieds les provocations des voluptés terrestres et ne permet pas au péché de régner dans son corps mortel, la raison alors gardera le rang qui lui convient par excellence, le premier, et aucune illusion des esprits de malice n'ébranlera ses défenses : car il n'y a pour l'homme de vraie paix et de vraie liberté, que lorsque son corps est soumis à l'âme comme à son juge, et l'âme conduite par Dieu comme par son supérieur¹⁵⁷.

La théologie, chez les Pères déjà, abordera d'autres aspects des relations entre les chrétiens et le monde ; elle y apportera des nuances importantes, entre autres, dans la discussion sur les vertus des païens¹⁵⁸.

¹⁵⁷ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome II*, Sermon 26, 2 [(XXXIX) Sur le Carême I], p. 66-69 : *Sunt enim intra nosmetipsos multa certamina, et aliud caro adversus spiritum, aliud adversus carnem spiritus concupiscit. [...] Si autem mens rectori suo subdita, e supernis muneribus delectata, terrenae voluptatis incitamenta calcaverit, et in suo mortali corpore regnare peccatum non siverit, ordinatissimum tenebit ratio principatum, et munitiones ejus nulla spiritalium nequitiarum labefactabit illusio : quia tunc est vera pax homini et vera libertas, quando et caro animo judice regitur, et animus Deo praeside gubernetur.*

¹⁵⁸ Voir : THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique* Ia IIae, q. 65, a. 2.

Néanmoins la doctrine de saint Léon, directement tirée de saint Paul et de l'expérience chrétienne, exprime bien une première étape du débat nécessaire pour implanter dans l'homme la nouvelle dimension qu'apporte la foi : l'amour du Christ qui nous entraîne vers le Père et nous accorde une paix capable d'occuper et d'ordonner entre elles toutes les parties de l'homme, comme toutes les parties du Corps du Christ qu'est l'Église. Ainsi se réalise d'une façon supérieure dans la paix du Christ l'œuvre idéale de la loi, selon les anciens : faire naître, au-delà de la justice, l'amitié entre les citoyens et par elle la paix.

CHAPITRE III

Le mystère de la Croix et le motif de la rédemption

Nous consacrerons ce dernier chapitre à un point central de la doctrine de saint Léon, comme dans le mystère de la Rédemption qu'il expose, sa réponse à la question : pourquoi Dieu a-t-il voulu nous racheter par la Passion et la Croix du Christ, alors qu'il aurait pu le faire par un seul acte de sa volonté toute-puissante ? En un mot : pourquoi la Passion et la Croix du Christ ?

Il est très important de noter à ce propos que, pour saint Léon, ne se pose pas une telle question au niveau de la seule raison humaine, dans une réflexion qui se placerait comme à l'extérieur du mystère pour en juger d'une façon critique ou scientifique, à la manière moderne, avec les méthodes dont on use en philosophie, en exégèse ou en histoire. Pour saint Léon, une telle façon de procéder serait nécessairement vouée à l'échec parce que la Rédemption, étant l'œuvre de Dieu, a des motifs et des raisons qui dépassent l'intelligence humaine. C'est justement la prétention de la raison humaine à juger des mystères chrétiens qui a produit les multiples hérésies combattues par saint Léon. En commençant son 7^e *Sermon sur la Passion*, il déclare, par exemple :

Je sais parfaitement [...] que la fête pascale a pour objet un mystère si sublime qu'il dépasse non seulement la chétive compréhension de ma bassesse, mais même la capacité des plus grands génies¹⁵⁹.

Et dans son 11^e *Sermon sur la Passion*

La grandeur de ce mystère ineffable [...] dépasse, en vérité, tellement l'intelligence humaine et les possibilités de tout discours que le triomphe

¹⁵⁹ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 45, 1 [(LVIII) Septième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 91-93.

du Christ dans sa passion est bien au-dessus des génies les plus éminents et des paroles les plus éloquentes. [...] il importe extrêmement, au contraire, à la fermeté de la foi chrétienne que, selon l'enseignement apostolique, "nous ayons tous le même sentiment et soyons parfaits dans le même esprit et dans la même connaissance" [1 Co 1, 10]. Mais l'incroyance, mère de toutes les erreurs, est écartelée en de multiples opinions, qu'il lui faut colorer par l'art de la parole. Le témoignage porté par la vérité, au contraire, ne s'écarte jamais de la lumière qui lui appartient en propre, et s'il est moins éclatant pour les uns, plus éclatant pour les autres, ce n'est pas de la lumière que vient la différence, mais du regard de la contemplation qui est trop faible¹⁶⁰.

La seule méthode pour acquérir quelque intelligence des motifs de la Passion et de la Croix du Christ est de partir de la foi, de se placer par la foi dans le rayonnement de la lumière de l'Esprit pour recevoir progressivement l'intelligence des desseins de Dieu accomplis en Jésus. Ces desseins sont manifestes aux croyants par le moyen des Écritures, spécialement évangéliques, plus précisément encore par le moyen de la liturgie qui est l'Écriture s'actualisant comme sacrement et prière ecclésiale, par le moyen enfin de la vie chrétienne qui en découle et de l'expérience des réalités spirituelles qu'elle procure.

La question des motifs de la Passion et de la Croix du Christ est donc posée, chez saint Léon, par la foi elle-même, par le croyant qui cherche l'intelligence de ce qu'il croit et de ce qu'il aime, en usant sans doute pleinement de sa raison, mais en la reliant, par une docilité intime et vivante, à la lumière que lui procure la Révélation. La recherche des motifs de la Rédemption est ainsi comme une pénétration, humble et fervente, dans les desseins de Dieu sous la conduite de l'Esprit Saint. Saint Léon nous est un exemple pour notre recherche, comme il est un excellent témoin

¹⁶⁰ *Ibidem*, Sermon 56, 1 [(LXIX) Dix-huitième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le samedi)], p. 216-219. Cf. également au Sermon 49, 1 [(LXII) Onzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 140s.

de la méthode théologique dont les Pères nous fournissent le modèle.

A. UN REGARD SUR LA SYNTHÈSE DE SAINT LÉON

La doctrine de saint Léon constitue une synthèse telle qu'on ne peut bien en étudier une partie sans avoir à l'esprit une vue de l'ensemble. Mais c'est une synthèse spéciale, peut-être unique en son genre, une véritable synthèse théologique, contenant une dogmatique et une morale : un ensemble liturgique et homilétique. Ses divisions sont fournies non par une réflexion systématique et une ordonnance logique, mais par les principaux temps de l'action liturgique reproduisant les principales étapes de l'œuvre de la Rédemption dans le cadre de l'année liturgique, elle-même image du temps de Dieu. C'est ce qui fait la difficulté de tout exposé systématique de la pensée de saint Léon, mais aussi la richesse de cette doctrine exactement adaptée à la méditation, contemplative et active, au-delà de nos divisions modernes, inévitablement appauvrissantes, en dogme, morale, liturgie, exégèse, etc.

Pour aborder notre sujet, nous commencerons donc par jeter un rapide regard sur la synthèse "liturgique" de saint Léon. Nous ne pouvons que la résumer en quelques mots. Pour un exposé plus complet, on peut voir l'excellente introduction de Dom Jean Leclercq au premier volume des *Sermons* dans la collection des « Sources chrétiennes »¹⁶¹.

La source et le fondement de toute la doctrine de saint Léon est la personne de Jésus telle que l'a définie le Concile de Chalcédoine.

¹⁶¹ Dom Jean LECLERCQ, « Introduction », dans : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, no 22), 1947, p. 7-64.

Celui-ci a défini l'union de la nature divine et de la nature humaine, soit l'union hypostatique. Ce dogme est compris et exploité par saint Léon d'une façon positive et dynamique. Il ne se contente pas de le défendre dans sa polémique contre les hérésies qui toutes lui sont contraires, d'une façon ou d'une autre. Il le considère principalement comme une source de lumière et d'amour s'adressant à l'intelligence et au cœur des croyants, et provoquant un élan contemplatif, admiratif et actif. Ce mystère devient ainsi la clef de lecture de toute l'Écriture, offerte à la contemplation chrétienne comme la Parole de Dieu, révélatrice de ses desseins salvifiques se réalisant dans l'histoire du peuple de Dieu. Il faut noter aussi que l'union hypostatique n'est pas conçue par saint Léon de façon statique comme une doctrine abstraite, une association de concepts définissant, en quelque façon, la nature du Christ pour les besoins de la seule raison spéculative. Pour saint Léon, la nature, divine ou humaine, dont il parle, est dynamique, génératrice de vie et d'action, selon le sens primitif du terme de nature, qui désigne, en premier lieu, l'acte de la naissance. De la sorte le terme de nature est en liaison directe avec la naissance du Christ du sein de la Vierge Marie sous l'action de l'Esprit, comme il l'est avec la naissance éternelle du Verbe dans le sein du Père, et comme avec le jaillissement d'une vie nouvelle, par le Baptême, dans le sein de l'Église et dans le cœur des croyants. C'est dans le cadre de ces mystères que le terme de nature employé par saint Léon prend sa signification ; il y acquiert une plénitude de sens et un caractère concret que ne comporte pas l'usage philosophique. Au-delà des concepts employés, la pensée de saint Léon vise le mystère de l'action divine qui atteint l'être même de toute chose dans sa nature, comme source de vie et d'action. Cette action se concentre dans la personne de Jésus.

Lors de la naissance de Jésus, dans le mystère, au milieu de la nuit (« de mon sein dès l'aurore engendré » [Ps 110 (109), 3]) se réalise le chef-d'œuvre de Dieu : l'union de la divinité et de l'humanité en sa personne. Une union telle que dans le Christ et par lui, la

divinité pénètre dans l'humanité et en assume toute la faiblesse pour lui communiquer sa force et faire de cette faiblesse même le moyen de la Révélation et le chemin de la Rédemption. L'union hypostatique est ainsi le lieu de l'*admirabile commercium* où Dieu prend notre humanité pour nous donner part à sa divinité. Ce *commercium* occupe toute l'histoire de l'humanité selon les vues de Dieu, mais il se concentre sur ce point unique : la personne de Jésus et sa vie. Tout l'Ancien Testament est une préparation de la naissance du Christ, de l'union hypostatique, tandis que le Nouveau Testament, le temps de l'Église, en est l'efflorescence. Ainsi le mystère de l'Incarnation fournit-il la clef de l'histoire sainte. Il détermine la lecture chrétienne de l'Écriture et de l'histoire en lui donnant la personne de Jésus comme centre de perspective.

Pendant l'union hypostatique réalisée dans la Nativité du Christ n'est que la première étape de l'action divine rédemptrice. Elle est comme la mise en place des éléments essentiels qui vont servir à l'action rédemptrice, la préparation directe de l'œuvre de salut qui va se réaliser dans la vie du Christ, dans sa prédication. Elle trouvera son sommet, son point décisif, son "heure", dans le mystère de la Passion et de la Résurrection, qui s'épanouira en produisant ses fruits par l'Ascension et la Pentecôte, dans la naissance et la formation de l'Église. Ce sont ces différentes étapes du mystère que nous fait parcourir et revivre la liturgie à la suite et à la lumière des Évangiles. Le mystère de l'Incarnation, accompli dans la Nativité, commence déjà à rayonner lors de l'Épiphanie qui le révèle aux mages, représentants des nations, alors que les Juifs, gardiens de l'Écriture, n'ont pas su le reconnaître.

La vie publique de Jésus, sa prédication et ses miracles constituent une lente pédagogie ordonnée à la révélation de la personne de Jésus, de sa divinité à travers ses paroles et ses gestes humains par le moyen de la foi. Elle culmine selon saint Léon dans l'épisode de la Transfiguration qui fait suite à la confession de foi de Pierre et

à l'annonce de la Passion. La Transfiguration manifeste, aux yeux des apôtres choisis, la gloire du Christ devant Moïse et Elie, représentants de la Loi et des prophètes, s'entretenant avec Jésus de sa Passion prochaine.

La Passion et la Résurrection forment les deux volets inséparables d'un unique mystère rédempteur. Leur unité profonde provient précisément de l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne de Jésus. Au cours de la Passion, Jésus, par son humanité, assume toute la faiblesse et la misère humaine, dans ses souffrances et son délaissement jusqu'à la mort sur la croix. Par son obéissance et son humilité envers le Père, l'orgueil du péché est vaincu. Mais déjà en lui, la divinité est à l'œuvre, d'une façon voilée aux yeux des hommes, dans son acceptation de la volonté du Père, dans l'accomplissement des Écritures, réalisant toute justice, dans son silence souverain et dans certains gestes comme la réponse au moment de l'arrestation, le regard sur Pierre qui a trahi, la parole salvatrice au bon larron. Cette gloire, déjà présente et active, va se révéler pleinement dans la Résurrection.

Ici particulièrement, l'union hypostatique est la clef nécessaire de la compréhension des Évangiles par saint Léon. L'humanité du Christ se manifeste le plus indubitablement dans la Passion, car il n'y a rien de plus humain que la souffrance ; la divinité apparaît dans la gloire de la Résurrection. Mais les deux sont liées et se compénètrent par la personne de Jésus. La souffrance devient salvatrice parce qu'elle est assumée par Jésus en pleine liberté, dans l'innocence, la justice et l'amour, et pénétrée de la force divine. La Résurrection assume et glorifie la chair du Christ et fait jaillir, pour toute l'humanité, les sources de la grâce, offerte à ceux qui suivront le Christ, dans leur vie terrestre, sur le chemin de la Passion.

Il y a là ce que nous oserons appeler un "jeu" extraordinaire entre la divinité et l'humanité, une sorte d'échange continu que saint Léon s'efforce de décrire et qui fait de ce qu'il y a de plus humble,

de plus humiliant, de plus charnel dans l'humanité, l'instrument dont se sert la divinité pour opérer le salut et la glorification, par la puissance de la justice et de l'amour s'exerçant inexplicablement en faveur des pécheurs et des bourreaux eux-mêmes.

Pour exprimer un tel mystère ou, du moins y introduire, saint Léon doit user de tout son art, notamment par l'emploi fréquent du paradoxe. Il essaye de montrer comment, dans l'œuvre du Christ, les extrêmes, la divinité et l'humanité, se rejoignent et se conjuguent, sous l'action d'un amour à nul autre pareil, capable de transformer la croix, symbole de la haine, en signe puissant de l'amour divin.

Les quarante jours qui séparent la Résurrection de l'Ascension démontrent la glorification de notre nature, corps et âme : en se laissant voir et toucher, le Christ se manifeste comme vraiment homme, bien que déjà glorieux. L'Ascension élève la nature humaine dans la gloire du Père ; elle opère une purification et un renforcement de la foi. La foi succède à la vue et devient une adhésion d'autant plus ferme au mystère de l'union hypostatique que la présence sensible de l'humanité du Christ risque moins d'obscurcir ce mystère. Ainsi la foi des Apôtres, restée hésitante avant l'Ascension, devient-elle ensuite solide ; elle les conduira jusqu'au martyre.

La Pentecôte, qui fait suite à la glorification de la nature humaine dans le Christ, opère la sanctification de cette même nature en nous. Elle est, pour ainsi dire, l'achèvement de l'union hypostatique, lui faisant produire tous ses effets de grâce dans le Corps du Christ qu'est l'Église.

Comme l'écrit Dom J. Leclercq,

la nature humaine a été à ce point unie, attachée, mêlée au Fils de Dieu que le Christ est un, non seulement dans sa personne, mais avec tous les sanctifiés. [...] Le Christ est le premier-né de toute une lignée : le mystère de l'union de l'humanité à Dieu continue ; c'est le Fils de Dieu, né de Marie

par l'opération de l'Esprit, qui féconde l'Église par ce même Esprit et lui fait enfanter, par le baptême, une multitude de fils. L'union hypostatique est ainsi également le principe de l'unité du Corps Mystique¹⁶².

Nous avons donc affaire à une remarquable synthèse de la doctrine chrétienne. Elle est à la fois historique et systématique. Historique en ce qu'elle reprend toute l'histoire sainte : l'histoire de l'action de Dieu dans l'histoire des hommes par le moyen du peuple élu et de l'Église. Systématique en ce qu'elle ordonne selon les grandes fêtes de l'année liturgique, actualisant dans le temps de l'Église les principaux moments de la vie du Christ dans son œuvre de Rédemption. Saint Léon établit ainsi une convergence de l'histoire du monde et de l'histoire de l'Église vers l'histoire du Christ rédempteur. Cette synthèse est systématique en ce qu'elle dispose de façon ordonnée toute l'œuvre du salut autour de la personne de Jésus, vrai Dieu et vrai homme, comme autour du principe d'intelligibilité de l'ensemble. C'est une synthèse proprement chrétienne parce qu'elle place le Christ au centre de la doctrine, tout en conservant à celle-ci son caractère de mystère de foi, dépassant l'intelligence humaine et la provoquant en lui fournissant un aliment supérieur qui suscite un élan continu, une admiration sans cesse renouvelée.

Notons enfin que nous trouvons dans l'œuvre de saint Léon une remarquable illustration de l'adage *lex orandi, lex credendi* (la loi de la prière [est] la loi de la foi) par la connexion vivante établie entre la prière liturgique et la foi. La prière liturgique peut être considérée, y compris par les théologiens, comme une règle de la foi dans l'enseignement aux fidèles parce qu'elle est la mise en œuvre des réalités de foi concentrées dans la personne de Jésus et dans son action rédemptrice. Or la prière met le croyant dans l'état de réceptivité nécessaire pour obtenir la lumière divine que communique la foi. Ainsi la prière fait-elle mieux connaître les réalités dont parle la foi ; elle procure une sagesse qui est à

¹⁶² *Ibidem*, p. 7-64, ici p. 39.

l'origine même de la théologie. Par ailleurs, la liturgie peut être considérée comme un lieu théologique de choix, car elle contient effectivement une théologie comme celle qui s'exprime dans les homélies de saint Léon, bien que son langage soit différent de celui de la théologie scolastique, mais c'est le cas aussi de l'Écriture.

B. LA RÉDEMPTION PAR LA JUSTICE PLUTÔT QUE PAR LA PUISSANCE

1. Le dossier

a. Les textes de saint Léon

Ne pouvant étudier dans le détail la doctrine de saint Léon sur le pourquoi de la Passion rédemptrice, nous nous attacherons au principe qu'il met en œuvre pour l'expliquer : Dieu a voulu nous racheter par la justice et non par sa seule puissance. Prenons d'abord connaissance des textes où le principe est exprimé.

Nous le trouvons, une première fois, dans le 2^e *Sermon pour Noël* : « Dieu, qui, dans sa justice et sa miséricorde, disposait de multiples moyens pour relever le genre humain, a préféré choisir pour y pourvoir la voie qui lui permettrait de détruire l'œuvre du diable en faisant appel non à une intervention de puissance, mais à une raison d'équité¹⁶³. » La voie de la justice consistait à vaincre le démon sur le terrain de la justice, lui qui prétendait détenir des droits et un pouvoir sur l'homme parce que celui-ci avait, à son

¹⁶³ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 2, 3 [(XXII) En la nativité du Seigneur II], p. 80-83 : *Verax namque misericordia Dei, cum ad reparandum humanum genus ineffabiliter ei multa suppeterent, hanc potissimum consulendi viam elegit, qua ad destruendum opus diaboli, non virtute uteretur potentiae, sed ratione justitiae.*

instigation, commis l'injustice avec un plein consentement, en désobéissant aux commandements de Dieu. Il fallait donc que le Christ accomplît toute justice en subissant, bien qu'innocent, l'injustice du démon pour ramener l'homme vers la justice et lui donner de vaincre le démon à sa suite. C'est comme la reproduction, en sens inverse, de l'histoire de la chute originelle.

Dans ce texte sur la Nativité, l'œuvre de justice commence à s'accomplir dans la naissance virginale de Jésus qui lui assure l'exemption du péché originel et du pouvoir du démon, et qui, en même temps, cache son innocence et sa divinité aux yeux du démon qui exercera sur lui sa violence injuste, sans se douter de cette innocence, et qui y perdra justement son pouvoir sur les pécheurs.

Le 5^e *Sermon sur la Passion* reprend le principe :

Dieu, en effet, juste autant que miséricordieux, n'a pas fait, comme c'était son droit, acte de volonté, de telle façon que, pour restaurer notre état, il ne manifestât que sa puissance et sa bonté [...] : la sentence de condamnation portée en toute justice fut acquittée par l'œuvre d'un libérateur accomplissant toute justice¹⁶⁴.

L'application du principe est directement mise en relation ici avec la double nature du Christ, la regardant comme appelée par l'œuvre de justice à réaliser : la seule divinité aurait vaincu le diable plus par puissance que par raison ; la seule humanité, étant soumise au péché originel, eût été impuissante. Il fallait unir dans le Christ la divinité à l'humanité, la puissance de la grâce à la justice de la Passion. C'est ce mystère que ne pouvaient saisir ni

¹⁶⁴ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 43, 1 [(LVI) Cinquième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 76s. : *Justus enim et misericors Deus, non sic jure suae voluntatis est usus, ut ad reparationem nostram solam potentiam benignitatis exeret ; [...] ut condemnationis justa sententia justo liberatoris opere solveretur.*

l'aveuglement des Juifs, ni la sagesse des païens, et qui est cependant le principe de notre foi en la croix du Christ.

Le 13^e *Sermon sur la Passion* nous montre la Rédemption comme la réalisation d'un dessein de la Trinité accompli par la Personne du Fils pour réformer l'homme raisonnable qu'il avait formé.

[...] dans cette intention, il a mis son dessein à exécution de telle sorte que, pour détruire l'empire du diable, il usât davantage de la justice et de la raison que de la puissance et de la force¹⁶⁵.

Le Christ y est décrit comme l'unique médecin grâce à son innocence et à sa divinité. En exerçant sa fureur contre Celui qui n'était pas sous la loi du péché, le démon perdit justement son droit et son pouvoir sur l'homme. Par la puissance de son sang, versé pour les coupables, le Christ rendit aux hommes le pouvoir de renaître dans la justice et dans la liberté.

Le 15^e *Sermon sur la Passion* ne contient pas explicitement notre principe, mais exprime que : « C'est dans sa seule bonté [...] que Dieu a trouvé un motif de nous faire miséricorde [...] »¹⁶⁶. », ce qui laisse entendre que dans l'esprit de saint Léon, il n'y a nulle opposition, entre la miséricorde et la justice de Dieu. Bien au contraire, le choix de la Rédemption par la justice procède de la miséricorde de Dieu et la manifeste. On le voit en considérant combien « la seconde naissance des hommes est plus admirable que leur première création¹⁶⁷ », et comment l'œuvre de la restauration s'est étendue à toutes les générations, y compris à celles qui avaient précédé le Christ. Un tel texte est directement

¹⁶⁵ *Ibidem*, Sermon 51, 2 [(LXIV) Treizième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le dimanche)], p. 166s : *sic consilium suum dirigens in effectum, ut ad dominationem diaboli destruendam magis uteretur justitia rationis quam potestate virtutis*.

¹⁶⁶ *Ibidem*, Sermon 53, 1 [(LXVI) Quinzième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le vendredi)], p. 184s : *Miserendi [...] nostri causam Deus nisi in sua bonitate non habuit [...]*.

¹⁶⁷ *Ibidem*.

accordé au célèbre *felix culpa* (heureuse faute) de l'*Exultet* pascal. Ainsi, la considération de la justice de Dieu issue de sa miséricorde suscite-t-elle en saint Léon l'admiration.

b. Un texte de saint Augustin : De Trinitate, livre XIII

Notre dossier serait incomplet, si nous ne jetions un coup d'œil sur un texte qui est sans doute la source principale de la doctrine de saint Léon, le livre XIII du *De Trinitate* de saint Augustin¹⁶⁸. Dans cette partie de sa grande œuvre, saint Augustin aborde la question du bonheur, qui est au cœur de tout homme et qu'ont tellement discutée les philosophes. Le bonheur, selon lui, réclame la réunion de deux conditions : vivre conformément au bien et avoir ce qu'on désire, avoir une volonté bonne et pouvoir ce qu'on veut. Face aux incertitudes des philosophes, la foi chrétienne exprimée surtout à la lumière du prologue de saint Jean et des épîtres de saint Paul, apporte une réponse sûre par son enseignement sur le Christ rédempteur qui peut seul libérer l'homme du pouvoir du démon où l'a placé son péché depuis les origines. Comment va s'opérer cette rédemption ?

Saint Augustin écarte d'abord l'idée que

le Père était irrité contre nous, mais qu'en voyant son Fils mourir pour nous, il a laissé s'apaiser sa colère contre nous¹⁶⁹.

En effet, l'initiative de la Rédemption vient du Père lui-même qui nous a choisis dans le Christ avant la constitution du monde (Ep 1, 4). Et voici le long texte qui nous intéresse directement. À l'encontre du démon et des hommes dont le péché a consisté à brûler du désir de la puissance en délaissant la justice,

il a plu à Dieu, pour arracher l'homme à la puissance du démon, de vaincre le démon non à force de puissance, mais à force de justice, afin que les

¹⁶⁸ Voir AUGUSTIN, *De Trinitate*, XIII, 17 à XVI, 20.

¹⁶⁹ AUGUSTIN, *De Trinitate*, XIII, 11.

hommes eux aussi, à l'imitation du Christ, cherchassent à vaincre le démon par la justice et non par la puissance.

Ainsi seront convenablement réunies les deux conditions pour être heureux : avoir d'abord une volonté bonne par la justice, et pouvoir ce qu'on veut ensuite, ce pouvoir consistant, en premier lieu, ajoute saint Augustin, à être puissant contre ses propres vices et, en ce sens, « contre soi-même pour soi-même ». C'est donc l'appétit de puissance, c'est-à-dire l'orgueil, qui fait le péché. Seul l'amour de la justice jusqu'au renoncement à la puissance pouvait l'emporter sur le péché.

C'est ce qui s'accomplit dans le Christ qui s'est livré librement à la mort sans qu'il eût dû payer cette dette de mort. Quant au démon, il a été vaincu et justement dépouillé, après la mort du Christ, bien qu'on n'ait rien trouvé en lui qui méritât la mort. Pour réaliser cette œuvre, le Christ devait être à la fois homme et Dieu : homme pour pouvoir être mis à mort, Dieu pour démontrer à quel point il a préféré la justice à la puissance, alors qu'il possédait la toute-puissance. Ainsi nous a-t-il enseigné le prix de la justice par sa mort et il nous a promis la puissance par sa Résurrection. À la suite du Christ, les chrétiens devront s'exercer à la justice en acceptant avec foi leur faiblesse humaine dans les souffrances et les peines, dans la mort même, comme l'ont fait les martyrs.

Nous avons ici une réflexion théologique approfondie qui se concentre autour de notions simples et centrales : le débat entre la justice et la puissance inspiré par le désir du bonheur, qui se déroule dans le cœur de tout homme. Saint Augustin s'adresse à des chrétiens et des païens et associe, d'une façon qui lui est propre, les témoignages des Écritures avec une réflexion philosophique très poussée. Cependant le sens du mystère et la lumière de la foi dominant et guident toute la démarche. Aussi pour saisir la portée de cette doctrine et percevoir la densité des termes employés, est-il nécessaire d'avoir toujours à l'esprit les

textes de l'Épître aux Romains sur l'amour de Dieu, qui forment l'horizon où s'inscrit toute la recherche :

[...] l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné. C'est en effet alors que nous étions sans force, c'est alors, au temps fixé, que le Christ est mort pour des impies [...] ; mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous. Combien plus, maintenant justifiés dans son sang, serons-nous par lui sauvés de la colère. (Rm 5, 5-6 ; 8-9).

Que dire après cela ? Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous tous, comment avec lui ne nous accordera-t-il pas toute faveur ? [...] Qui nous séparera de l'amour du Christ ? (Rm 8, 31-32 ; 35).

Dans ce contexte, on voit très bien que la justice dont parle saint Augustin est l'œuvre directe de l'amour divin et sa manifestation la plus forte. Elle désigne la droiture de l'amour, si puissant qu'il se revêt de faiblesse pour sauver ceux qui ont orgueilleusement aspiré à la puissance sans se soucier de la justice et de l'amour.

2. La question de la justice

a. La difficulté

L'explication du dessein divin qui est à l'origine de la Passion du Christ selon saint Léon, à la suite de saint Augustin, a comme fondement la préférence par Dieu de la voie de la justice sur la voie de la puissance. Elle repose donc tout entière sur l'idée de la justice, qui va s'appliquer ensuite au péché de l'homme, lequel a conféré au démon une sorte de droit sur le genre humain depuis les origines.

C'est précisément cet emploi de la justice comme pierre angulaire de l'explication qui fait difficulté à beaucoup de lecteurs et d'interprètes modernes. On pourrait exprimer le problème ainsi : la notion de justice n'est-elle pas trop dure pour rendre compte d'un mystère qui procède de ces réalités "cordiales" que sont la miséricorde et le pardon ? Une dureté telle qu'elle va jusqu'à

réclamer les souffrances de la Passion et de la mort sur la Croix. Peut-on attribuer une telle exigence de justice à Dieu ? Comment l'accorder avec sa miséricorde ? Par ailleurs, si cette exigence a son origine dans l'homme du fait de son péché ou dans l'ordre de la création, comment peut-elle s'imposer à Dieu ? Cette justice n'est-elle pas cruelle et diamétralement opposée à la bonté de Dieu ?

Effectivement la notion de justice comporte pour nous une certaine dureté par son association avec l'idée de la loi s'imposant avec la force de l'obligation et de la contrainte, au besoin, et s'exprimant dans un ordre juridique où sont prévus peines et châtements. Par ailleurs, même si elle y apparaît sous un jour plus favorable, la justice n'est pas non plus dépourvue d'une certaine dureté quand elle inspire la revendication, individuelle ou sociale, des droits, à cause des luttes parfois très âpres qu'elle provoque. Il paraît ainsi bien difficile d'employer la notion de justice pour expliquer la rédemption par le Christ du point de vue de Dieu, même si la Passion se situe dans le cadre d'un débat de justice, d'un procès en forme de la part des Juifs et de Pilate. Cette justice semble être trop éloignée, sinon opposée, à la miséricorde et à la bonté qui conviennent suprêmement à Dieu et au Christ. Enfin et surtout, comment un tel emploi de la justice dans la Passion peut-il susciter en nous l'admiration devant ce mystère, qu'exprime à maintes reprises saint Léon dans ses homélies ?

Pour sortir de cette difficulté, la question qui se pose à nous est la suivante : la notion de justice que saint Léon met en œuvre dans son explication correspond-elle bien à la nôtre ? De son époque à la nôtre ne se serait-il pas produit un changement dans le sens du mot justice tel qu'il ait modifié notamment les relations de la justice avec la miséricorde et l'amour ? On peut le penser, en effet, car dans tous les textes que nous avons vus, il est dit explicitement que c'est la miséricorde qui a inspiré à Dieu de choisir la voie de la justice plutôt que celle de la puissance. Le texte du 2^e *Sermon de*

Noël commence par dire, si on traduit littéralement :

Vraie est la miséricorde de Dieu [...] qui préfère choisir cette voie d’user non de la force de la puissance, mais de la raison de justice¹⁷⁰.

Le 5^e *Sermon de la Passion* associe de nouveau justice et miséricorde : « Dieu, en effet, juste et miséricordieux [...] ¹⁷¹. »

Le 13^e *Sermon pour la Passion* inscrit le rachat par la justice et la raison, plutôt que par la puissance et la force, dans le grand dessein trinitaire de la restauration du genre humain qui procède évidemment de la miséricorde divine¹⁷².

Le 15^e *Sermon sur la Passion* nous explique que :

C’est dans sa seule bonté [...] que Dieu a trouvé un motif de nous faire miséricorde [...] ¹⁷³,

de sorte que la restauration de l’homme par Dieu fut plus admirable que sa création. Ainsi, connaissant combien Dieu nous a aimés, nous l’en aimerions davantage.

Pour comprendre saint Léon et entrer dans son explication de la Passion, il nous faut donc retrouver une signification de la justice qui permette de l’associer si étroitement à la miséricorde qu’elle puisse en être la manifestation active, jusqu’à provoquer l’admiration devant le mystère. La question du démon et de ses droits éventuels sur l’homme pécheur est secondaire et en dépend.

¹⁷⁰ Pour le texte latin et la traduction de Sources chrétiennes, différente de celle de S. Pinckaers, voir ci-dessus note 163.

¹⁷¹ Pour le texte latin et la traduction de Sources chrétiennes, légèrement différente de celle de S. Pinckaers, voir ci-dessus note 164.

¹⁷² Pour le texte latin et la traduction de Sources chrétiennes, voir ci-dessus note 165.

¹⁷³ Pour le texte latin et la traduction de Sources chrétiennes, voir ci-dessus note 166.

b. Deux erreurs méthodologiques dans la lecture

Pour découvrir ce que saint Léon entend par la justice dans son explication de la Passion du Christ, nous devons écarter de notre esprit deux erreurs méthodologiques que j'appellerai l'anachronisme et l'inversion des niveaux ou des perspectives.

L'anachronisme consiste à comprendre les termes employés par saint Léon, avec les connexions d'idées qu'ils établissent et l'horizon de pensée dans lequel ils s'inscrivent, à la manière dont on les entend à notre époque, en somme, comme si ses homélies avaient été écrites ou prononcées aujourd'hui. C'est une erreur subtile et assez spontanée de notre lecture, une sorte de projection dans les textes anciens de notre propre mode de penser, des catégories que nous avons apprises.

La seconde erreur méthodologique, l'inversion des niveaux, consiste à interpréter la doctrine spirituelle de saint Léon à partir d'idées de niveau juridique ou philosophique, en l'abaissant ainsi au plan de l'expérience simplement humaine, alors qu'un auteur comme lui se place directement au plan spirituel chrétien, au niveau du mystère, et utilise les notions d'allure juridique que lui fournit le langage commun en les adaptant, en les transformant, en les enrichissant pour leur permettre de signifier des réalités supérieures. Au lieu d'abaisser les textes de saint Léon à notre niveau, nous devons nous laisser conduire par eux au niveau spirituel où il les a composés et où il s'efforce d'introduire ses auditeurs.

c. Le dépassement de l'anachronisme

L'anachronisme est facile à apercevoir. Le cadre de pensée de saint Léon dans lequel s'inscrit son idée de la justice n'est évidemment pas celui de l'époque moderne : les morales de l'obligation profondément marquées par le juridisme et le légalisme hérités du nominalisme, les morales du devoir à la manière kantienne, les théories modernes du droit et de la loi caractérisées par le

volontarisme et la subjectivité. Son cadre n'est même pas celui du système de saint Thomas, bien que les liens de parenté soient ici plus réels et plus profonds dans la mesure où saint Thomas est l'interprète des Pères et spécialement de la tradition latine, un interprète souvent beaucoup plus proche et plus fidèle que ses commentateurs postérieurs.

Le cadre de la pensée de saint Léon, l'héritage où il puise ses mots et ses idées, et notamment celle de la justice, est principalement l'Écriture qui révèle le mystère du Christ que saint Léon est chargé d'exposer au peuple chrétien, et qu'il médite continuellement. C'est aussi la liturgie de l'Église qui met, en quelque façon, l'Écriture en action dans la prière, ce qui constitue le cadre direct de sa prédication. C'est encore la Tradition vivante de l'Église qui s'exprime dans les grands Conciles et par des interprètes autorisés, tel saint Augustin. Il faut y ajouter le cadre culturel de la Rome antique constitué, entre autres, par les écrits de Cicéron qui ont transmis aux latins la philosophie grecque. Mentionnons encore le droit romain, dans la mesure où il pouvait être repris par l'Église.

C'est donc dans ce cadre de pensée que nous devons nous transporter pour comprendre saint Léon et l'interpréter correctement. L'opération demande un effort assez profond de notre part, mais elle peut être très fructueuse et enrichissante pour nous. Devant limiter notre recherche, nous la concentrerons sur un point essentiel : les relations entre la justice et la miséricorde. En deux mots, notre idée est la suivante : pour saint Léon, comme dans l'Écriture, la justice et la miséricorde allaient de pair et s'appuyaient l'une l'autre ; à l'époque moderne, la conception de la justice s'est transformée de telle sorte que ses liens avec la miséricorde ont été rompus. En conséquence, la miséricorde s'est appauvrie et la notion de justice a été rendue inapte à rendre compte seule du chef-d'œuvre de la miséricorde divine qu'est la Rédemption.

d. La justice, au sens moderne

Voyons quelle est la conception moderne de la justice et quelles sont, en conséquence, ses relations avec la miséricorde. La justice nous place directement dans le cadre des relations entre les hommes au sein de la société, telles qu'elles sont réglées par les lois qui fixent le droit et instaurent l'ordre juridique avec des tribunaux, une force publique, un code pénal. Ces éléments ont pour fonction de mettre la justice en application et de la faire respecter. Ainsi comprise, la justice prend une certaine distance à l'égard de la miséricorde. La loi qui l'exprime est générale et fait abstraction des personnes dans leur individualité ; sa mesure est l'égalité dans les échanges extérieurs, y compris dans les rapports des peines aux délits. La miséricorde, de son côté, est essentiellement personnelle. Elle procède d'une personne qui en prend l'initiative à l'égard d'une autre personne. Sa mesure est la générosité selon le besoin d'autrui et elle s'exprime spécialement dans le pardon. Comme telles, la justice et la miséricorde ne sont pas opposées. Elles peuvent être complémentaires, mais se placent à deux plans différents : le plan juridique et le plan des relations de personne à personne.

Cependant un phénomène historique a transformé la conception de la justice de façon profonde et subtile : la naissance de l'individualisme, à partir du XIV^e siècle, entraînant la formation d'une conception subjective du droit et d'une idée volontariste de la loi. L'homme est désormais conçu comme une liberté singulière, et le droit compris comme le pouvoir qu'a l'individu de revendiquer ce à quoi il peut prétendre face aux autres individus et à la société qu'ils forment. Il se produit par là une sorte d'inversion de sens dans l'orientation de la justice : auparavant le droit consistait à rendre à autrui ce qui lui est dû. Son mouvement allait donc vers autrui, comme pour l'amour et la miséricorde. Désormais le droit devient une revendication pour soi, pour le sujet individuel. De ce fait, les relations entre la justice, ainsi comprise, et la miséricorde ou l'amour, deviennent

contraires, ces derniers étant essentiellement orientés vers autrui. Cela formera deux ordres de relations disparates, difficiles à accorder.

La difficulté est encore accrue par la conception volontariste de la loi et par la tension qu'elle entretient avec les libertés individuelles. La loi est l'expression de la volonté du législateur, limitant la liberté des individus au nom de la société pour éviter qu'elles ne s'entre-détruisent. La loi est donc ressentie par l'individu comme extérieure à lui, s'imposant à lui par la force de la société. L'ordre de la justice engendre ainsi le légalisme et le juridisme qui semblent être aux antipodes de la miséricorde et de l'amour.

Ces conceptions se retrouveront, *mutatis mutandis*, dans la morale, à l'époque moderne. La concentration de la morale autour des obligations fixées par la loi morale, comprise comme l'expression de la pure volonté du législateur divin, s'imposant à la liberté et venant la limiter, concorde par ses traits principaux avec cette conception de la justice. Aussi la morale sera-t-elle conçue à la manière d'un droit réglant les relations entre l'homme et Dieu sous la forme de l'obligation. L'idée de la justice ainsi comprise tend à dominer la morale comme le droit. De ce fait, dans la morale elle-même, les rapports entre la justice, devenue prépondérante et très juridique, et la miséricorde, qui reste un domaine important de la morale, à cause du sacrement de pénitence et de pardon des péchés, deviennent difficiles. Il semble que ce que l'on accorde à l'une soit enlevé à l'autre nécessairement.

Cette représentation de la justice ne convient plus pour expliquer l'œuvre de la miséricorde. On ne peut plus, à partir d'elle, comprendre l'explication de la rédemption par saint Léon et par les Pères. On ne peut même plus comprendre exactement ce que la justice veut dire dans l'Écriture qui la relie si étroitement à la miséricorde. Par exemple, la justice prêchée et requise par le

Sermon sur la montagne devient insupportable et irréalisable, si elle est comprise comme l'obéissance à une loi extérieure, à un code d'obligations et de défenses imposé par le Seigneur. Pourtant, la doctrine du Sermon sur la montagne atteint son sommet dans l'enseignement de la miséricorde, dans le pardon et l'amour des ennemis.

e. La justice dans l'Écriture et chez les Pères

Pour comprendre la notion de justice mise en œuvre par saint Léon, il faut remonter aux principales sources de sa pensée : en premier lieu, l'Écriture sans cesse méditée par lui selon la tradition patristique et l'expérience chrétienne dont elle témoigne ; en second lieu, la conception classique de la vertu de justice déjà assumée dans le livre de la Sagesse avec les autres vertus cardinales et reprise communément par les Pères.

I. La justice dans l'Écriture

Elle peut se caractériser par trois traits : située originellement au plan des relations directes de Dieu avec son peuple, comme de personne à personne, au niveau du cœur, au sens biblique du terme. Elle est une œuvre de sagesse autant que de volonté, une réalité dynamique ayant pour but de donner à l'homme une participation à la justice même de Dieu.

Une justice personnelle et "cordiale"

Le centre de perspective de toute l'Écriture réside dans les relations de personne à personne créées entre Dieu et son peuple par l'initiative de la Parole divine et par le don de l'Alliance. Ainsi Dieu parla-t-il à Moïse comme un ami parle à son ami, et les prophètes ont-ils pu comparer à l'amour conjugal les liens noués entre Dieu et son peuple. L'Alliance consiste dans les promesses

d'abord, qui appellent l'homme à la foi en la Parole et suscitent l'espérance, dans le don de la Loi ensuite qui enseigne les voies de Dieu, les chemins de la justice. La Loi, même si elle comporte dans l'Ancien Testament de nombreuses prescriptions extérieures, a comme centre, comme principe d'inspiration et d'interprétation, les commandements de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain, ainsi que l'enseigne Jésus dans les Évangiles. Ainsi le cœur de la Loi et de la justice qu'elle expose, réside dans la miséricorde de Dieu qui s'exprime dans ce double précepte. Précisons que ceux-ci ne doivent pas s'entendre comme un devoir d'aimer imposé à la manière d'une obligation extérieure, mais comme un appel intérieur à répondre à l'amour qui s'offre, revêtu de la vigueur du commandement. Le premier mouvement de cette réponse sera la foi entraînant l'espérance et l'obéissance d'amour. C'est pourquoi le problème de la justice pourra se concentrer chez saint Paul, interprétant l'histoire d'Abraham et de son peuple, sur la justification par la foi.

Ainsi entendue, la justice n'est absolument pas séparable de la miséricorde qui désigne l'amour de Dieu et sa volonté de salut à l'égard de l'homme pécheur. Elle est une des faces de cette miséricorde : sa droiture, sa vérité, sa sincérité, la rectitude de ses voies. La justice, avec la Loi qui l'exprime, a pour but l'éducation du peuple à la miséricorde. Elle a pour sommet l'accomplissement de la miséricorde. Toutes ses voies convergent vers le cœur de l'homme invité à la miséricorde.

Une justice pleine de sagesse

La justice est devenue trop volontaire dans notre esprit, comme une obéissance à des commandements qui n'ont d'autre raison que leur caractère impératif, comme si la volonté s'était en nous séparée de la raison qui cherche à comprendre. Dans l'Écriture, la dimension sapientielle est essentielle à la justice et pénètre toutes ses parties. Ainsi la justice de Dieu qui se manifeste dans les

promesses et dans la Loi, est-elle autant une œuvre de sa sagesse que de sa volonté. Elle parle à l'intelligence comme au cœur. Dans notre lecture de l'Écriture, la Loi ne peut donc être séparée des livres sapientiaux qui décrivent les voies de Dieu dans la vie de l'homme, de façon parfois très concrète, pas plus que des livres prophétiques qui révèlent les desseins de Dieu dans l'histoire des hommes. Nous avons affaire ici à une morale à la fois sapientielle et prophétique.

La restitution de la dimension sapientielle à la justice est très importante parce qu'elle réalise une de ses tâches principales : la création de l'harmonie entre l'homme et Dieu d'abord, de l'homme avec les autres hommes et la création ensuite. L'établissement de la justice harmonieuse incombe premièrement à Dieu, dans la création¹⁷⁴ et dans le gouvernement divin. Mais l'homme est appelé à y participer activement, ce qu'il ne pourrait aucunement faire sans une certaine communication de la Sagesse de Dieu, sans connaître ses voies, sans apprécier et rechercher sa justice.

Ici de nouveau justice et miséricorde se rejoignent. C'est l'œuvre de la bonté de Dieu que de révéler à l'homme ses desseins et ses voies, dans leur justice et dans leur harmonie, pour qu'il s'y associe non comme un esclave ignorant, mais comme un fils qui connaît les desseins de son père. En même temps, cette sagesse fait comprendre comment la Loi de Dieu, combien ses exigences mêmes procèdent de sa miséricorde.

¹⁷⁴ Dans la Genèse, après l'œuvre des 6 jours, Dieu dit que toutes ces œuvres qu'il avait faites étaient bonnes [ou belles] et très bonnes. Cf. Gn 1, 31 : « Dieu vit tout ce qu'il avait fait : cela était très bon. »

Une justice dynamique

Enfin la justice, dans l'Écriture, est dynamique. Elle ne se limite pas, du côté de Dieu, à réclamer l'observation d'une loi sous peine de péché. La justice de Dieu, d'un mouvement que l'on pourrait dire naturel, cherche à se communiquer à l'homme, à lui apprendre à aimer et à exercer, lui aussi, la justice. Un tel mouvement procède de la bonté de Dieu et a pour but d'éduquer l'homme à agir selon une telle justice généreuse. Ainsi pourrait-on dire que l'Écriture nous décrit la grande œuvre de la pédagogie divine, l'enseignement de la justice, la formation à l'amour de la justice.

Mais ici nous rencontrons un obstacle majeur : le péché de l'homme qui a contrarié l'œuvre de Dieu et corrompu le cœur de l'homme depuis les origines. Ce péché est très exactement le contraire de la justice telle que nous venons de l'exposer. Il ne se limite pas au refus d'obéir à un précepte de la loi, à une obligation morale, à contredire une justice légale et à encourir, en conséquence, la peine prévue. Il atteint la relation de l'homme à Dieu dans son ensemble. À travers un acte contraire à la Loi de Dieu, il comporte à la fois, une volonté d'injustice et un aveuglement sur les voies de la justice, et par là une fermeture du cœur à l'amour divin qui est à la source de toute justice.

C'est ici que le terme de miséricorde va prendre sa pleine signification. Il va désigner la réaction de l'amour divin devant le péché de l'homme. La miséricorde sera la réponse du "cœur de Dieu" (des « entrailles » de Dieu selon le langage puissant de l'Écriture) à cette "misère". Face au péché de l'homme, la miséricorde de Dieu va inventer, si l'on peut dire, une initiative nouvelle, plus admirable que la création, comme le dit saint Léon : l'œuvre de la rédemption.

Nous voici à pied d'œuvre devant l'explication de la rédemption. Le point essentiel sera de comprendre comment, dans ce travail de Dieu, la miséricorde ne se séparera nullement de la justice, mais

va collaborer intimement avec elle et agir par elle. En effet, la rédemption ne consistera pas simplement dans un acte de Dieu effaçant le péché de l'homme par un pardon qui resterait extérieur à lui, car il le laisserait dans l'attachement au péché et à l'injustice où sa liberté s'est comme enfoncée. Ce ne serait qu'une demi-miséricorde ou même une apparence de miséricorde qui justifierait Dieu sans doute, mais non pas l'homme.

L'œuvre de la miséricorde de Dieu, où sa justice brillera de tout son éclat, sera précisément de rejoindre l'homme dans son péché, de pénétrer en lui pour toucher et convertir son cœur, pour lui réapprendre, à la lumière de la grâce, l'amour et les voies de la justice, et lui restituer la capacité et la dignité de collaborateur de Dieu dans l'œuvre même de la rédemption. Une telle œuvre suppose de la part de Dieu un infini respect de la liberté de l'homme, nécessaire parce qu'on ne peut entrer dans des relations de justice et recouvrer l'amour de la justice, si ce n'est librement, de volonté propre. Le respect même ne suffit pas ici, car il pourrait demeurer extérieur ; il y faut un amour capable de pénétrer à l'intérieur de cette liberté pour l'émouvoir, la guérir, la reformer à partir d'elle-même, c'est-à-dire à partir d'un amour de la justice qui renaisse en elle, comme un germe de vie nouveau.

Telle est l'œuvre de la miséricorde opérant la justice dans le cœur de l'homme, qui est à l'origine de l'Incarnation et de la Passion du Christ, selon saint Augustin et saint Léon. Elle peut s'accomplir au mieux si Dieu lui-même, par l'initiative de sa miséricorde, se met à suivre les voies de la justice et se soumet, en quelque façon, aux exigences et aux règles de la justice, manifestant ainsi dans la justice du Christ la grandeur de sa miséricorde.

II. La vertu de justice

Il convient de dire un mot également de la notion de justice que les Pères ont héritée de la culture philosophique de leur temps et qu'ils ont utilisée en l'adaptant, à la manière d'un instrument, au

mystère chrétien. Pour les anciens, la justice était une vertu, une disposition stable, une volonté ferme de rendre à chacun ce qui lui est dû, selon la définition classique. Elle consistait donc en une certaine générosité envers autrui, issue non du sentiment seul, mais de la volonté, engageant et qualifiant la personne. Elle perfectionnait l'inclination naturelle à la vie en société et avait pour but de créer l'harmonie entre les hommes, entre les différentes parties de la société. Par le moyen des lois, elle avait pour fin, au-delà des exigences du droit, la formation de l'amitié entre les hommes, sur la base de l'égalité qui devait régler leurs échanges. Comme telle, la justice était une forme d'amour civique. Elle avait besoin cependant d'une vertu supérieure pour couronner son œuvre : la libéralité, une générosité surabondante, prompte à dépasser la stricte mesure du droit pour considérer surtout les besoins d'autrui.

Enfin la justice pouvait s'appliquer, non seulement aux relations extérieures au sein de la société, mais aussi aux rapports intérieurs entre les parties, entre les facultés qui composent l'homme, et désigner la maîtrise de la raison ordonnant les sentiments et les actes de l'homme. Platon concevait ainsi la justice, en son sens premier, comme la vertu qui crée l'harmonie intérieure en l'homme, accordant à chaque partie, raison, irascible, concupiscible, la place et le rôle qui lui conviennent pour le bien de l'ensemble.

Une telle conception de la justice, tout humaine qu'elle fût, allait néanmoins dans le sens de la justice et de la miséricorde bibliques, comme une certaine générosité orientée vers autrui. Elle comportait une participation de la raison, d'une sagesse harmonieuse dans la conception de l'homme et de l'agir.

Or cette conception s'est presque perdue, à l'époque moderne, par suite de la mise à l'écart de la vertu, et de la perte du sens de l'harmonie en morale. La justice est devenue volontariste comme la loi, et son orientation s'est inversée, comme nous l'avons vu, en

prenant pour centre le sujet individuel. Le terme est devenu presque équivoque. Pourtant nous n'avons heureusement pas perdu entièrement le sens d'une justice généreuse et harmonieuse. Mais il nous faut la retrouver, par delà les théories et les systèmes, comme une source fraîche au fond de nous. C'est à ce travail que nous invite saint Léon, comme un témoin qui nous rappelle son existence et sa qualité.

3. L'œuvre de la miséricorde et de la justice dans le Christ

a. Au centre : la contemplation de l'amour du Christ

Ayant mis au point les conceptions de la justice et de la miséricorde dont use saint Léon, ainsi que leur connexion étroite, nous pouvons maintenant aborder directement son explication de la Passion du Christ et de la rédemption. L'intention de saint Léon est d'introduire ses auditeurs dans l'intelligence du mystère de la rédemption célébré dans la liturgie de la Passion et de Pâques, qui doit s'actualiser et se reproduire dans la vie des fidèles par la grâce du sacrement et par l'attrait de l'exemple du Christ.

Au départ, saint Léon sait que l'œuvre de la rédemption dépend uniquement de la volonté de Dieu, essentiellement bonne. Il aurait pu l'accomplir en usant uniquement de sa toute-puissance, par des voies multiples que seule peut connaître sa Sagesse. Nous nous trouvons néanmoins devant l'œuvre accomplie dans le Christ, telle que nous la décrit l'Écriture, la rédemption par la Passion et par la Croix. C'est la voie choisie par le Père que nous sommes invités à contempler pour en acquérir l'intelligence et appelés à suivre pour en recevoir le salut.

Pour aborder le dessein du Père, saint Léon dispose de deux voies : le jeu de la miséricorde et de la justice (la miséricorde choisissant la voie de la justice plutôt que celle de la puissance), et la connaissance du mystère de l'Incarnation (l'union de la divinité et de l'humanité), qui est la clef d'interprétation de l'Écriture et de

toute l'histoire sainte pour saint Léon. Saint Léon lit l'Écriture et cherche à comprendre le dessein de Dieu dans les perspectives décrites par saint Paul dans l'Épître aux Romains notamment : d'une part, le règne du péché sur l'humanité depuis Adam, un péché qui prolifère de génération en génération et maintient l'homme dans la servitude ; d'autre part, le règne de la grâce du Christ surabondante qui libère l'humanité du péché par la foi qui justifie, et par l'Esprit qui suscite l'amour et qui sanctifie. Telle est l'œuvre de la miséricorde insondable du Père : la victoire, dans le Christ, de la grâce, de la justice et de l'amour sur le péché, l'injustice et la haine. À ces vues pauliniennes s'ajoute, comme un commentaire, la doctrine de saint Augustin sur le péché originel, transmis de génération en génération avec la concupiscence, et sur la grâce salvatrice. Le champ de ce combat est le cœur de tout homme entendant la Parole du salut au nom du Christ, et, en même temps, toute l'humanité réunie sous le chef d'Adam ou sous le chef du Christ.

Le centre du débat pour saint Léon, comme pour saint Paul, là où il faut absolument se placer si on veut les comprendre, me semble être la contemplation de l'amour incompréhensible du Christ, lui qui, parfaitement innocent et juste, s'est chargé librement du péché de l'homme, acceptant de subir les coups de l'injustice et de la haine inspirées, par l'esprit du mal, pour le salut de ceux-là même qui le frappaient dans le drame de la Passion. C'est cette contemplation de l'amour du Christ qui, après saint Paul, provoque l'admiration de saint Léon. Il s'efforce de l'exprimer sur le mode de la justice dans son explication de la rédemption. C'est vers cet amour qui dépasse l'humain que saint Léon veut conduire ses auditeurs, car, comme le dit saint Paul :

[...] à peine en effet voudrait-on mourir pour un homme juste ; [...] mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous. (Rm 5, 7-8).

Voilà le mystère que saint Léon expose à sa manière : l'amour du Christ, juste, innocent, se livrant à l'injustice pour des pécheurs

afin de les convaincre de la miséricorde de Dieu, et de les ramener à l'amour de la justice par la douceur de sa Parole et la générosité de sa conduite.

L'amour du Christ, telle est donc la source de la justice que nous montre saint Léon ; tel est le centre de perspective auquel il faut se placer pour l'interpréter. C'est à partir de là qu'on peut comprendre, entre autres, ce qu'il entend par l'empire du démon pouvant faire valoir en justice des droits sur l'homme pécheur. Autrement, en partant de cette dernière considération, on risque de s'égarer, car la justice prise du côté du démon et du péché n'est qu'un reflet déformé, une sorte de caricature de la justice de Dieu, précisément à cause de l'absence de la miséricorde qui est l'âme de la vraie justice. La pensée de saint Léon sur les "droits" du démon est d'ordre mystique plutôt que juridique. Elle décrit un débat spirituel avec des mots empruntés au langage usuel, à la fois expressifs pour nous, mais déficients par rapport aux réalités signifiées quant au Christ. Faut-il préciser que nous-mêmes sommes en peine pour parler de telles choses qui ne sont pas de l'ordre des idées, mais de ces réalités qui ne se révèlent bien que dans l'expérience personnelle. Seul peut saisir ce que veut dire l'amour du Christ celui qui l'a éprouvé dans une expérience semblable à la sienne : dans le pardon accordé, du fond du cœur, à un ennemi, en rendant le bien pour le mal, dans l'acceptation de la souffrance au nom du Christ et à sa suite, jusqu'à y découvrir une source de joie. Mais enfin, il faut bien essayer d'en parler, comme l'a fait saint Léon, avec les humbles signes que sont les mots dont nous disposons.

b. La voie de la justice

Dans la perspective que nous venons d'indiquer, essayons de suivre le chemin que nous trace saint Léon. La charnière du raisonnement de saint Léon, inspiré de saint Augustin, est que par miséricorde, Dieu a voulu suivre la voie de la justice plutôt que celle de la puissance. Quelle est donc cette voie de la justice ? On

peut la regarder du point de vue de l'homme pécheur et du point de vue de Dieu qui veut sauver l'homme.

Du côté de l'homme pécheur, nous avons affaire à ce que l'on pourrait appeler une justice inversée. En effet, l'état de l'homme, à la suite de la faute d'Adam, qui a proliféré de génération en génération, est déterminé par une injustice originelle : le refus de l'obéissance à Dieu, de la soumission à sa volonté, source de l'amour et de la justice véritables. La cause de cette désobéissance est l'orgueil de l'homme qui a succombé à la tentation de devenir comme un dieu, comme s'il était sa propre origine. C'est à la fois un refus de se soumettre et un refus d'aimer, une rupture à l'égard de Dieu comme source de l'être, de la justice et de l'amour.

La conséquence de la faute est la formation d'un nouvel ordre de la justice. Ayant refusé de se soumettre à Dieu, l'homme sera soumis au péché et ne pourra plus s'en libérer seul. Ayant voulu orgueilleusement être son seul maître, il devient l'esclave du démon auquel il s'est livré. Ayant tourné le dos à la miséricorde et à la douceur, il rencontre la jalousie et la dureté de l'esprit mauvais. On peut ajouter selon la perspective augustinienne de la justice : ayant refusé de soumettre sa raison et sa volonté à Dieu, l'homme perd sa maîtrise sur sa sensibilité et devient l'esclave de ses passions. Telle est la base sur laquelle se fondent "les droits tyranniques" que revendique le démon sur tous les hommes, ainsi que l'oppression non usurpée qu'il exerce sur

ceux qu'il avait enchaînés au service de sa volonté, après qu'ils eussent d'eux-mêmes désobéi au commandement de Dieu¹⁷⁵.

Ainsi s'instaure ce que nous appelons l'ordre de la justice inversée. Cet ordre est juste, car il convient que celui qui a choisi l'injustice soit soumis à l'injustice ; c'est dans la nature des choses, si l'on peut dire. Mais c'est un ordre inversé, car il établit le

¹⁷⁵ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 2, 3 [(XXII) En la nativité du Seigneur II], p. 82s.

pouvoir de l'esprit d'injustice, à l'encontre du règne de la justice qui vient de Dieu. Il en va comme si le démon avait réussi à s'emparer de la justice pour fonder son propre royaume en rivalité avec celui de Dieu. Néanmoins, ce faisant, il a durci la justice, en la séparant précisément de la miséricorde, laquelle lui est tout à fait inaccessible. Il s'en sert pour exercer sa tyrannie sur l'homme et le retenir dans le péché.

Si nous regardons maintenant avec saint Léon la justice du côté de Dieu et du Christ, nous la voyons apparaître comme la manifestation la plus étonnante de sa miséricorde. En choisissant de suivre la voie de la justice plutôt que de la puissance, Dieu a accepté dans le Christ de se soumettre aux exigences de la justice inversée par le péché de l'homme et comme tenue captive par le démon. Il s'est, dans le Christ, dépouillé de sa puissance pour faire la justice jusqu'au bout, jusqu'à cette extrémité : rendre au démon, au nom de l'homme, son dû de justice, en se soumettant dans son Fils à la souffrance et à la mort qui sont le salaire du péché, afin de vaincre le démon sur le terrain même de la justice dont il s'était emparé.

Et voici où se noue le combat, dans les profondeurs de l'esprit où sont les racines de la justice et du péché. En se pliant à la justice jusqu'en cette extrémité, par l'obéissance du Christ dans la faiblesse de la Passion, Dieu réintroduit, en quelque façon, dans la justice prisonnière du péché, sa miséricorde et son innocence et tend au démon le piège qui va le découvrir et le dépouiller. Car en exerçant son pouvoir sur le Christ innocent, le démon manifeste qu'il détient ce pouvoir en esprit de haine et de violence, tout à l'opposé de l'esprit de miséricorde qui anime la vraie justice. Aussi par l'injustice qu'il commet à l'égard du Christ dans le jugement de condamnation qu'il inspire, le démon va-t-il perdre, en toute justice, le pouvoir qu'il détenait sur l'humanité à cause du péché. Dans la Croix du Christ, la miséricorde accomplit toute justice et renverse, en pleine justice, l'empire du péché et de l'injustice.

c. Le mystère de l'Incarnation au cœur de la Rédemption

Pour expliquer la pensée de saint Léon nous avons recouru à la première voie, ce que nous avons appelé le jeu de la miséricorde et de la justice. Elle nous a introduit dans le mystère, mais seule, elle serait insuffisante et ne rendrait pas compte notamment de la dimension dogmatique que comporte l'explication de la rédemption par saint Léon. Nous devons donc utiliser maintenant la seconde voie, qui est, en fait, principale, pour toute la théologie de saint Léon : la connaissance du mystère de l'Incarnation, de l'union de la divinité et de l'humanité dans la personne du Christ.

L'œuvre de la rédemption par la voie de la justice choisie par Dieu ne peut se réaliser que si le Christ est à la fois homme et Dieu, fils de Marie et fils de Dieu. Telle est la logique divine qu'essaie de reconstituer et d'exposer saint Léon dans sa contemplation du mystère. Elle relie intimement l'Incarnation de la personne du Christ, et la rédemption, qui est son œuvre principale et sa fin.

Il fallait que le Christ fût homme pour vaincre le démon sur le terrain même de sa victoire, nous dit saint Léon¹⁷⁶, désignant ainsi l'humanité soumise à la souffrance et à la mort à cause de sa volonté désobéissante et injuste. Vainqueur de l'homme, le démon devait être vaincu par l'homme. Le Christ devait être homme pour assumer dans toute leur réalité la souffrance et la mort au nom des hommes et les retourner, les convertir pour en faire, d'instruments de servitude qu'elles étaient, des instruments de libération par la puissance de son obéissance, mettant en œuvre ce qu'on peut nommer la pleine justice de son amour miséricordieux. Le Christ devait être homme aussi pour payer au démon son dû fondé sur la justice inversée dont il s'était emparé par ruse, la justice due au péché. C'est dans sa chair reçue de Marie que le Christ éprouve et vit la souffrance et la mort dans leur réalité, manifestant la vérité

¹⁷⁶ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 1, 1 [(XXI) En la nativité du Seigneur II], p. 66-71.

de son humanité. En même temps, par son humanité souffrante, le Christ tendait au démon le piège qui le trompera et lui fera perdre son pouvoir en toute justice.

L'humanité du Christ ne suffisait cependant pas pour racheter le genre humain. N'étant qu'un homme, il n'aurait pas pu échapper à la faute qui se transmettait à la lignée d'Adam. Par ailleurs, il n'aurait pu obtenir, au mieux, que son propre salut. Son action n'aurait pas pu s'étendre à toute l'humanité. Il fallait donc que le Christ fût en même temps, le Fils de Dieu, avec pleine innocence et avec parfait amour de la justice, pour devenir ainsi dans son humanité comme le canal de la miséricorde de Dieu, assumant la souffrance et la misère de l'homme. Il devait aussi être Dieu pour établir l'admirable échange entre la divinité et l'humanité, et donner à sa souffrance et à sa mort le pouvoir de devenir les sacrements de la grâce et de la divinisation, en faire comme les réceptacles d'une vie nouvelle surgie dans sa Résurrection, selon l'image du grain qui meurt dans la terre pour renaître et porter ses fruits.

Le Christ devait aussi être Dieu pour devenir le nouvel Adam, pour que la miséricorde cachée dans sa Passion puisse se répandre sur toute l'humanité, opérer sa libération et former en elle l'homme nouveau, à son image. La puissance de cette grâce serait telle qu'elle atteindrait même les générations antérieures au Christ, en remontant jusqu'à Adam. Ainsi la grâce du Christ, portée par la force de l'Esprit Saint, opérerait-elle la pénétration de l'éternité dans le temps, sa présence à la fois dans tous les temps et dans chaque moment du temps. Telle est exactement l'œuvre qu'accomplit la liturgie chrétienne qui renouvelle, chaque année, l'ensemble du mystère de la Rédemption.

C'est donc dans l'Incarnation que se prépare l'œuvre de la Rédemption. Telle est notamment l'explication de la conception virginale de Jésus. Œuvre de l'Esprit Saint, elle établit l'humanité de Jésus dans l'innocence, l'exemptant de la faute originelle, dans

la parfaite justice qui s'exercera dans la Passion, mais qui produit son premier effet à l'égard de Marie qui doit sa pureté à l'enfant même qu'elle a conçu¹⁷⁷. Ce mystère, caché aux "yeux" du démon comme aux yeux des hommes, formera le piège dans lequel l'esprit du mal se laissera prendre. Ne voyant en Jésus qu'un homme, soumis à la faiblesse, à la souffrance et à la mort, comme tous les autres hommes, le démon croira pouvoir exercer sur lui son pouvoir. En faisant condamner contre toute justice, celui qui vient par miséricorde accomplir toute justice, il révélera qu'il n'exerce son pouvoir sur les hommes qu'en esprit d'injustice et perdra justement les "droits" qu'il détenait, cette justice inversée qu'il avait obtenue par le péché d'Adam. La ruse du démon qui avait trompé l'homme par envie, sera vaincue par la "ruse" de la miséricorde et de la justice divines cachées dans l'humanité du Christ. Ainsi est pris celui qui croyait prendre. Cette idée évoque de nombreux versets de l'Écriture, notamment dans les psaumes :

Il ouvre une fosse et la creuse, il tombera dans le trou qu'il a fait ; sa peine reviendra sur sa tête, sa violence lui retombera sur le crâne. Je rendrai grâce à Yahvé pour sa justice, je veux jouer pour le Nom du Très-Haut. (Ps 7, 16-18).

Voir également Ps 9, 16 et Ps 35 (34), 8. Ces textes sont peut-être plus expressifs encore dans le texte latin que lisait saint Léon.

C'est donc dans la personne du Christ que se noue le débat de la justice. Le débat est d'abord spirituel, mettant en présence l'esprit du mal, qui déteste la justice, mais la détient comme captive à cause du péché de l'homme, et l'Esprit de Dieu, source même de la miséricorde et de la justice. Dans l'œuvre de l'Incarnation et de

¹⁷⁷ S. Pinckaers semble se référer à : *Merito igitur virgineae integritati nihil corruptionis intulit partus salutis : quia custodia fuit pudoris, editio veritatis*. Voir : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, Sermon 1, 2 [(XXI) En la nativité du Seigneur I] p. 72s. : « C'est donc à juste titre que l'enfantement du Sauveur ne porta aucune atteinte à l'intégrité virgine de sa mère ; car la mise au monde de celui qui est la Vérité fut la sauvegarde de sa pureté. »

la Rédemption se manifeste la grandeur de la miséricorde de Dieu et de son amour pour la justice, en ce que le Christ, par pure grâce, est venu payer pour toute l'humanité la dette en justice produite par le péché. Mais le débat concerne l'homme tout entier, corps et âme. Pour libérer l'homme de la servitude du mal, la miséricorde de Dieu s'incarne dans le corps du Christ, reçu de la Vierge Marie, pour accomplir l'œuvre de la justice dans la souffrance de la Passion et faire jaillir ensuite dans la Résurrection, la source d'une vie nouvelle qui formera l'homme nouveau, le Corps du Christ qu'est l'Église.

C'est précisément la grandeur de cette miséricorde et de cet amour de la justice dans le Christ, qu'il ne pouvait absolument pas concevoir dans son orgueil, qui a trompé le démon et qui l'a vaincu en toute justice. Mais c'est aussi la contemplation du mystère suréminent de la justice miséricordieuse de Dieu se déployant dans la Passion et la Croix du Christ qui provoque l'admiration et la louange de saint Léon, et avec lui, et par sa voix, la louange sans cesse renaissante de l'Église entière en la célébration liturgique du mystère pascal. Pour résumer toute chose en un mot, au cœur du mystère et du débat, à la source de cette jubilation et de cette louange est l'amour du Christ révélé dans le secret au cœur des croyants et signifié aux yeux de l'Église par la Croix. La Croix, signe de l'amour du Christ, tel est l'instrument choisi par Dieu pour manifester sa miséricorde, pour toucher le cœur de l'homme pécheur et le ramener à l'amour de la justice en voyant le Christ accomplir pour lui, par pure grâce, toute justice. Tel est, selon saint Léon, l'explication de l'attrait mystérieux et puissant de la Croix du Christ.

Aussi ne pouvons-nous mieux terminer cette étude qu'en relisant l'hymne à la Croix, à l'amour du Christ qui attire tout à lui, chanté, on peut le dire, par saint Léon à la fin de son 8^e *Sermon sur la Passion*.

O puissance admirable de la Croix ! O gloire ineffable de la Passion ! Là se trouve le tribunal du Seigneur, là le jugement du monde, là le pouvoir du

crucifié ! Tu as tiré tout à toi, Seigneur, et, lorsque tu étendais tout un jour tes mains vers un peuple incrédule et obstiné à te contredire, le monde entier reçut l'intelligence pour confesser ta majesté ! Tu as attiré tout à toi, Seigneur, car, pour maudire le crime des Juifs, tous les éléments prononcèrent une sentence unanime, lorsque les luminaires célestes s'obscurcirent et que le jour se changea en nuit, lorsque la terre elle-même fut secouée de mouvements inaccoutumés et que la création entière se refusa à servir les impies ! Tu as attiré tout à toi, Seigneur, car, le voile du temple déchiré, le Saint des Saints se retira loin de pontifes indignes ; la figure se changea alors en vérité, la prophétie en manifestation, la Loi en l'Évangile. Tu as attiré tout à toi, Seigneur, afin que le culte de toutes les nations de l'univers célébrât par un sacrement plénier et manifeste ce qui ne se faisait que dans un seul temple de Judée et sous l'ombre des figures. Maintenant, en effet, et l'ordre des lévites est plus illustre et la dignité des anciens plus élevée et l'onction des prêtres plus sacrée ; car ta croix est la source de toutes les bénédictions, la cause de toutes les grâces ; par elle, de la faiblesse les croyants reçoivent la force, de l'opprobre, la gloire, de la mort, la vie. Maintenant, en effet, la diversité des sacrifices charnels prenant fin, l'offrande unique de ton corps et de ton sang consomme toutes les différences des victimes ; car tu es le véritable Agneau de Dieu qui ôtes les péchés du monde, et tu achèves en toi tous les mystères afin que tous les peuples ne fassent plus qu'un seul royaume comme toutes les victimes font place à un seul sacrifice¹⁷⁸.

¹⁷⁸ LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, Sermon 46, 7 [(LIX) Huitième sermon sur la Passion du Seigneur (prononcé le mercredi)], p. 114-117.

Bibliographie

Biblia sacra juxta Vulgatam Clementinam divisionibus, summariis et concordantiis ornata, Romae - Tornaci - Parisiis, Desclée et Socii, 1956.

La Bible de Jérusalem, Paris, Éditions du Cerf, 1973 (pour les notes) et 1998 (pour les traductions).

Novum Testamentum graece, NESTLE, Eberhard, NESTLE, Erwin, ALAND, Kurt et ALAND, Barbara, éds., Stuttgart, Deutsche Bibelgesellschaft, 1995²⁷.

Sources primaires

Éditions

CHAVASSE, Antoine, éd., *Sancti Leonis Magni romani pontificis Tractatus septem et nonaginta*, Turnholt, Brepols, (Corpus christianorum. Series latina, 138), 1973.

DENZINGER, Heinrich, HÜNERMANN, Peter et HOFFMANN, Joseph, éds., *Symboles et définitions de la foi catholique* Paris, Éditions du Cerf, (Le magistère de l'Église), 2001.

DUVAL, A., AURET, B., LEGRAND, H., MOINGT, J. et SESBOÛÉ, B., éds., *Les conciles œcuméniques. Tome II.1. Les décrets. Nicée I à Latran V*, Paris, Éditions du Cerf, (Le magistère de l'Église), 1994.

MIGNE, Jean-Paul, éd., *Sancti Leonis Magni Romani Pontificis opera omnia*, 3 Tomes, Paris, Migne, 1881, Tome 1, PL 54.

SCHIPPER, Hendrik Gerhard et VAN OOORT, Johannes, éds., *Sancti Leonis Magni Romani Pontificis Sermones et Epistulae. Fragmenta selecta*, Turnhout, Brepols, (Corpus fontium manichaeorum. Series latina, I), 2000.

THOMAS AQUINAS, *Scriptum super libros Sententiarum magistri Petri Lombardi episcopi Parisiensis*, t. 2, MANDONNET, Pierre éd., Paris, P. Lethielleux, 1929.

Traductions

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, TRICOT, Jules, trad., Paris, J. Vrin, (Bibliothèque des textes philosophiques), 1959.

ATHANASE D'ALEXANDRIE, *Vie d'Antoine*, BARTELINK, G.J.M., trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, no 400), 2016.

AUGUSTIN, *Aux moines d'Adrumète et de Provence. De gratia et libero arbitrio. De correptione et gratia. De praedestinatione sanctorum. De dono perseverantiae*, CHÉNÉ, Jean et PINTARD, Jacques, trads., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 24), 1962.

AUGUSTIN, *La Cité de Dieu (Livres XI-XIV)*, COMBÈS, G., trad., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 35), 1959.

AUGUSTIN, *La Cité de Dieu (Livres XV-XVIII)*, COMBÈS, G., trad., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 36), 1960.

AUGUSTIN, *La Cité de Dieu (Livres XIX-XXII)*, COMBÈS, G., trad., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 37), 1960.

AUGUSTIN, *La Trinité (Livres VIII-XV)*, AGAËSSE, P., trad., Paris, Desclée de Brouwer, (Bibliothèque augustinienne, 16), 1955.

CICÉRON, *L'Amitié, (Laelius / De amicitia)*, COMBÈS, François, trad., Paris, Les Belles Lettres, (Classiques en poche, 3), 2002.

LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 22 bis), 2008.

LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome II*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 49 bis), 1969.

LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome III*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 74 bis), 2004.

LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome IV*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 200), 2008.

SALLUSTE, *Catilina. Jugurtha. Fragments des histoires*, ERNOUT, Alfred, trad., Paris, Les Belles Lettres (Collection des Universités de France), 1967.

THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique I-II*, ROGUET, Aimon-Marie, trad., RAULIN, Albert, éd., Tome 2, Paris, Éditions du Cerf, 2003.

THOMAS D'AQUIN, *Somme théologique II-II*, ROGUET, Aimon-Marie, trad., RAULIN, Albert, éd., Tome 3, Paris, Éditions du Cerf, 2004.

Sources secondaires

BATIFFOL, P., « Léon Ier (Saint) pape (440-461) » dans : VACANT, A., MANGENOT, E. et AMANN, E., éd., *Dictionnaire de théologie catholique contenant l'exposé des doctrines de la théologie catholique, leurs preuves et leur histoire*, Paris, Letouzey et Ané, 15 vols., 1908-1950, Vol. 9.1, 1926, col. 218-301.

DE LABRIOLLE, Pierre, FLICHE, Augustin et MARTIN, Victor, *Histoire de l'Église depuis les origines jusqu'à nos jours. Tome 4. De la mort de Théodose à l'élection de Grégoire le Grand*, 4 éd., Paris, Bloud et Gay, 1948.

DE SAINT-CHERON, Alexandre, *Histoire du pontificat de S. Léon-le-Grand et de son siècle*, 2 vols., Paris, Sagnier et Bray, 1846.

DE SOOS, Marie Bernard, *Le mystère liturgique d'après Léon le Grand*, Münster, Aschendorff, (Liturgiewissenschaftliche Quellen und Forschungen, 34), 1958.

DUCHESNE, Louis, *Histoire ancienne de l'Église. Tome III*, Paris, Fontemoing & C^{ie}, 1910².

HUDON, Germain, *La perfection chrétienne d'après les sermons de S. Léon le Grand*, Paris, Éditions du Cerf, (Lex Orandi, 26), 1959.

JOSSUA, Jean-Pierre, *Le Salut, incarnation ou mystère pascal chez les Pères de l'Église de saint Irénée à saint Léon le Grand*, Paris, Éditions du Cerf, (Cogitatio fidei, 28), 1968.

LECLERCQ, Dom Jean, « Introduction », dans : LÉON LE GRAND, *Sermons / Tome I*, DOLLE, Dom René, trad., Paris, Éditions du Cerf, (Sources chrétiennes, n° 22), 1947, p. 7-64.

PINCKAERS, Servais, « Lecture positive et lecture "réelle" de la Bible », *Sources* 3 (1977), p. 108-118.

REGNIER, Adolphe, *S^t Léon le Grand (V^e siècle)*, Paris, Gabalda, 1927.

SALTET, L., « Les sources de l'EPANISTHΣ de Théodoret », *Revue d'Histoire Ecclésiastique*, Vol. 6 (1905), p. 289-303, 513-536, 741-754.

STUDER, Basilio, « Écrivains d'Italie jusqu'au Pape Léon le Grand », BAGOT, Jean-Pierre, trad., dans : *Initiation aux Pères de l'Église*, BERARDINO, Angelo di et QUASTEN, Johannes, éd., Paris, Éditions du Cerf, 1986, Vol. IV. Du concile de Nicée (325) au concile de Chalcedoine (451). Les Pères Latins, p. 715-777.

Ressources en ligne

Corpus Thomisticum, <https://www.corpusthomisticum.org/>, consulté le 1.02.2023.

Projet Docteur angélique. Traduction et publication de l'œuvre de Saint Thomas d'Aquin, <http://docteurangelique.free.fr/accueil.html>, consulté le 1.02.2023.

Sources Chrétiennes Online, <http://clt.brepolis.net/sco/Pages/Search/Basic.aspx>, consulté entre 06.2022 et 02.2023.

THOMAS AQUINAS, *Scriptum super libros Sententiarum magistri Petri Lombardi episcopi Parisiensis*, t. 2, MANDONNET, Pierre éd. (1929), MÉNARD, Jacques, trad., traduction disponible en libre accès sur : <http://docteurangelique.free.fr/bibliotheque/sommes/SENTE NCES2.htm>, consulté le 1.02.2023.

Index des noms

- ALAND, Barbara 145
- ALAND, Kurt 145
- AMANN, E. 12, 28, 147
- ARISTOTE 6, 94, 104, 146
- Athanase
d'Alexandrie..... 146
- AUGUSTIN..... 6, 11, 16, 17, 21,
22, 23, 24, 25, 29, 31, 36, 80,
94, 98, 106, 120, 121, 122,
126, 133, 136, 137, 146, 147
- AURET, B..... 18, 145
- BAGOT, Jean-Pierre..... 34, 148
- BARTELINK, G.J.M..... 98, 146
- BATIFFOL, P. 12, 13, 28, 147
- BERARDINO, Angelo... 34, 148
- CHAVASSE, Antoine 35, 41,
43, 44, 46, 81, 145
- CHÉNÉ, Jean 22, 146
- CICÉRON 6, 91, 92, 93,
94, 95, 104, 126, 146
- COMBÈS, G..... 91, 95, 146
- DE LABRIOLLE, Pierre 17,
147
- DE SAINT-CHERON,
Alexandre 15, 21, 147
- DE SOOS, Marie XE "Marie"
Bernard 6, 31, 32, 46,
47, 48, 50, 53, 55, 57, 59, 61,
82, 147
- DENZINGER, Heinrich 19,
25, 145
- DOLLE, Dom René..... 13,
29, 37, 39, 41, 47, 81, 102,
146, 147, 148
- DUCHESNE, Louis 34, 147
- DUVAL, A. 18, 145
- HOFFMANN, Joseph..... 19, 25,
145
- HUDON, Germain..... 28,
33, 39, 72, 73, 86, 147
- HÜNERMANN, Peter 19,
25, 145
- JOSSUA, Jean-Pierre 43,
44, 59, 148
- LECLERCQ, Dom Jean..... 36,
37, 39, 102, 111, 115, 148
- LÉON LE GRAND..... 3, 2, 6,
13, 16, 28, 31, 33, 34, 39, 43,
44, 46, 47, 48, 50, 53, 55, 56,
57, 59, 61, 73, 81, 82, 86, 96,
142, 146, 147, 148
- MANDONNET, Pierre..... 146,
148

- MANGENOT, E..... 12, 28, 147
- Marie..... 6, 31, 32, 46,
47, 48, 50, 53, 55, 57, 59, 61,
82, 147
- MÉNARD, Jacques..... 148
- MIGNE, Jean-Paul 33, 145
- MOINGT, J. 18, 145
- NESTLE, Eberhard..... 11, 145
- NESTLE, Erwin 145
- PINCKAERS, Servais 1, 2,
3, 5, 6, 7, 24, 30, 41, 92, 97,
101, 124, 142, 148
- PINTARD, Jacques 22, 146
- QUASTEN, Johannes ... 34, 148
- RAULIN, Albert 93, 147
- REGNIER, Adolphe 16, 148
- SALLUSTE 92, 147
- SALTET, L. 32
- SCHIPPER, Hendrik
Gerhard 26, 145
- SESBOÛÉ, B. 18, 145
- STUDER, Basilio 34, 148
- Thomas Aquinas 146, 148
- THOMAS D' AQUIN 1, 2, 6,
107, 147, 148
- VACANT, A. 12, 28, 147
- VAN OOORT, Johannes..... 26,
145

Index thématique

- Amitié.....6, 55, 88, 90, 91,
92, 93, 94, 95, 99, 104, 105,
108, 134
- Amour4, 45, 53, 75, 86,
90, 95, 105, 106, 107, 108,
112, 114, 115, 121, 122, 123,
127, 128, 129, 130, 132, 133,
134, 135, 136, 137, 138, 140,
141, 143
- Baptême.....56, 60, 61, 62,
64, 65, 66, 69, 83, 99, 112
- Béatitude1, 79, 80, 87, 93,
94, 103
- Charité....9, 22, 24, 25, 42, 63,
88, 89, 90, 94, 99, 103, 106
- Christ, Jésus Christ, Jésus ..1,
2, 4, 5, 6, 7, 9, 10, 11, 17, 18,
19, 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27,
28, 29, 30, 33, 34, 37, 42, 43,
44, 46, 47, 49, 50, 51, 53, 54,
55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62,
63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70,
71, 72, 74, 75, 76, 77, 78, 79,
80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87,
88, 89, 90, 95, 98, 99, 100,
101, 102, 103, 104, 105, 106,
107, 108, 109, 110, 111, 112,
113, 114, 115, 116, 118, 119,
120, 121, 122, 123, 125, 126,
130, 133, 135, 136, 137, 139,
140, 141, 142, 143
- Commandements.....87, 88,
89, 90, 118, 130
- Corps27, 47, 49, 50, 52,
60, 62, 63, 66, 67, 68, 79,
101, 107, 115, 143, 144
- Croix1, 4, 6, 38, 64, 83,
85, 90, 100, 101, 109, 110,
123, 135, 139, 143
- Démon.....7, 27, 42, 87, 96,
97, 98, 117, 118, 119, 120,
121, 122, 124, 137, 138, 139,
140, 142, 143
- Dieu1, 4, 9, 17, 18, 19,
20, 21, 22, 23, 26, 27, 29, 30,
37, 38, 41, 42, 43, 45, 47, 48,
49, 54, 56, 57, 58, 63, 64, 68,
69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76,
77, 78, 79, 82, 83, 87, 88, 89,
90, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99,
100, 101, 102, 103, 105, 106,
107, 109, 110, 111, 112, 115,
116, 117, 118, 119, 120, 121,
122, 123, 124, 128, 129, 130,
131, 132, 133, 135, 136, 137,
138, 139, 140, 141, 142, 143,
144, 146
- Dignité.....34, 38, 61, 79, 93,
94, 95, 100, 102, 133, 144
- Don1, 6, 7, 42, 47, 57, 65,
66, 77, 79, 87, 90, 94, 96, 97,
129

- Écriture, Écritures2, 9, 10,
 19, 22, 25, 28, 29, 30, 36, 73,
 90, 110, 112, 113, 114, 117,
 121, 126, 128, 129, 130, 132,
 135, 142, 154
- Église2, 5, 6, 9, 11, 16,
 17, 18, 19, 20, 21, 25, 27, 29,
 30, 32, 33, 34, 36, 42, 44, 49,
 53, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 65,
 73, 77, 82, 83, 84, 86, 100,
 101, 106, 108, 112, 113, 115,
 116, 126, 143, 145, 147, 148
- Esprit1, 5, 6, 22, 24, 27,
 28, 37, 42, 45, 48, 49, 53, 57,
 58, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67,
 69, 71, 72, 74, 79, 85, 88, 89,
 90, 94, 99, 100, 101, 105,
 106, 110, 112, 116, 122, 136,
 141, 142
- Exemplum.....6, 81, 83, 84
- Foi ...5, 6, 9, 10, 11, 18, 19, 20,
 21, 22, 24, 25, 28, 30, 34, 36,
 37, 42, 43, 44, 47, 49, 51, 52,
 53, 57, 62, 63, 65, 66, 71, 72,
 74, 75, 76, 77, 78, 85, 86, 88,
 95, 96, 97, 98, 100, 101, 103,
 106, 108, 110, 113, 115, 116,
 119, 120, 121, 130, 136, 145
- Grâce.....1, 4, 5, 9, 12, 15,
 20, 21, 22, 24, 25, 26, 27, 31,
 35, 51, 52, 56, 59, 62, 64, 65,
 66, 69, 71, 72, 78, 79, 81, 82,
 83, 84, 86, 88, 95, 96, 97,
 100, 102, 114, 115, 118, 119,
 133, 135, 136, 141, 142, 143
- Humanité9, 17, 24, 49,
 59, 66, 67, 68, 69, 74, 75, 76,
 82, 85, 86, 101, 106, 112,
 114, 115, 118, 135, 139, 140,
 141, 143
- Incarnation.....5, 6, 9, 16, 19,
 21, 26, 27, 30, 31, 37, 43, 44,
 45, 59, 64, 69, 70, 74, 86,
 113, 133, 135, 140, 141, 142
- Justice4, 6, 53, 67, 69,
 85, 94, 105, 106, 108, 114,
 115, 117, 118, 119, 120, 121,
 122, 123, 124, 125, 126, 127,
 128, 129, 130, 131, 132, 133,
 134, 135, 136, 137, 138, 139,
 140, 141, 142, 143
- Loi nouvelle.....1
- Manichéisme5, 26, 27
- Marie...6, 9, 17, 18, 31, 46, 47,
 48, 49, 50, 52, 53, 55, 56, 57,
 59, 61, 62, 66, 67, 82, 93,
 112, 115, 140, 142, 143, 147
- Méditation liturgique...6, 45,
 50
- Miséricorde.....4, 7, 21, 37,
 103, 117, 119, 122, 123, 124,
 126, 127, 128, 130, 131, 132,
 133, 134, 135, 137, 138, 139,
 140, 141, 142, 143
- Monophysisme.....5, 17
- Morale1, 2, 5, 6, 7, 10,
 11, 19, 20, 54, 60, 69, 70, 71,
 79, 81, 86, 89, 99, 111, 128,
 131, 132, 134

- Mystère..... 3, 5, 6, 7, 9, 10,
11, 18, 22, 24, 29, 30, 31, 36,
37, 38, 41, 43, 44, 46, 47, 48,
49, 50, 51, 53, 54, 55, 56, 57,
58, 59, 60, 61, 64, 65, 66, 67,
71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 81,
82, 84, 85, 100, 105, 106,
109, 112, 113, 114, 115, 116,
118, 121, 122, 123, 124, 125,
126, 134, 135, 136, 140, 141,
142, 143, 147, 148
- Nestorianisme 5
- Offrande.... 43, 45, 79, 87, 144
- Paix 6, 42, 49, 71, 79,
80, 81, 87, 88, 89, 90, 91, 93,
94, 96, 97, 98, 99, 100, 101,
104, 105, 106, 107, 108
- Passions..... 1, 138
- Pélagianisme..... 5, 19, 21,
22, 23, 25
- Pères..... 2, 10, 11, 18, 29,
30, 31, 32, 34, 44, 56, 59, 64,
73, 97, 99, 107, 111, 126,
128, 129, 133, 148
- Prédication..... 2, 6, 10, 16,
25, 30, 35, 36, 37, 38, 58, 73,
81, 113, 126
- Puissance..... 6, 13, 52, 57,
58, 59, 62, 64, 66, 71, 78, 84,
85, 98, 115, 117, 118, 119,
120, 121, 122, 123, 124, 135,
137, 139, 140, 141, 143
- Raison..... 6, 9, 10, 11, 25, 34,
45, 47, 53, 60, 71, 72, 75,
104, 107, 109, 110, 112, 117,
118, 119, 124, 130, 134, 138
- Rédemption 5, 6, 20, 22,
27, 59, 64, 66, 109, 110, 111,
113, 116, 117, 119, 120, 126,
140, 141, 143
- Renovatio 54, 55
- Résurrection..... 1, 26, 27, 37,
44, 51, 54, 58, 64, 66, 67,
113, 114, 115, 121, 141, 143
- Sacramentum..... 6, 50, 54,
57, 58, 81, 82, 83, 84
- Saint Thomas d'Aquin, .. 1, 2,
6, 23, 93, 107, 147, 148
- Sermon 5, 12, 13, 15, 28,
29, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 41,
43, 44, 46, 47, 48, 49, 50, 51,
52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59,
60, 61, 62, 65, 68, 70, 71, 72,
73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80,
81, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 89,
93, 95, 96, 97, 100, 101, 102,
103, 104, 105, 107, 109, 110,
111, 117, 118, 119, 123, 124,
129, 138, 140, 142, 143, 144,
146, 147, 148
- Universalisme..... 10, 33
- Vertu, virtus..... 1, 37, 42, 47,
57, 58, 59, 64, 65, 67, 82, 86,
87, 88, 89, 90, 92, 98, 99,
104, 105, 107, 129, 133, 134

Table des matières

PRÉFACE	1
INTRODUCTION	9
CHAPITRE I	15
SAINT LÉON. LE PERSONNAGE ET LE CONTEXTE	
HISTORIQUE	15
A. LES HÉRÉSIES	17
1. <i>Le monophysisme d'Eutychès</i>	17
2. <i>Le pélagianisme</i>	19
3. <i>Le manichéisme</i>	26
B. LES SOURCES	28
1. <i>L'Écriture</i>	28
2. <i>Les Pères</i>	31
C. PAPE ET PRÉDICATEUR.....	32
1. <i>La politique ecclésiale</i>	32
2. <i>La prédication de saint Léon</i>	35
3. <i>L'année liturgique au temps de saint Léon, le Sermon et le style</i>	36
CHAPITRE II	41
LE SIXIÈME SERMON SUR LA NATIVITÉ (S. XXVI) ET SA	
DOCTRINE	41
A. RÉSUMÉ DU SIXIÈME SERMON SUR LA NATIVITÉ	41
B. COMMENTAIRE	43
1. <i>Préambule : Méditation du mystère de l'Incarnation en tout temps</i>	43
2. <i>La méditation liturgique festive</i>	45
a. <i>Hodie, hodiernus</i>	46
b. <i>Insinuat</i>	47
c. <i>Le mouvement de la méditation liturgique</i>	50
C. LE RENOUVELLEMENT DE LA NATIVITÉ POUR TOUS LES CHRÉTIENS	54
1. <i>Renovatio</i>	55
2. <i>Naissance du Christ, naissance des chrétiens</i>	60
a. <i>Le chrétien, membre du corps du Christ par le</i> <i>Baptême</i>	60
b. <i>Saint Paul et saint Léon</i>	62
c. <i>Incarnation et Rédemption</i>	64
d. <i>L'universalité dans le temps et dans l'espace</i>	67
e. <i>Une "race" divine</i>	69

D. FOI ET RAISON.....	71
E. NOUVELLE NAISSANCE, VIE SELON L'ESPRIT ET DON DE LA PAIX.....	79
1. <i>Passage de la naissance du Christ à la vie des chrétiens</i>	79
a. La béatitude des pacifiques.	80
b. Le Christ, sacramentum et exemplum.....	81
2. <i>L'offrande de la paix</i>	87
a. La paix unit à Dieu.	87
b. La paix, accomplissement des commandements et des vertus ; la paix et l'amitié.....	88
c. La paix et la dignité familiale	94
d. Le combat pour la paix avec Dieu contre le démon	96
e. Le Christ, notre paix ; image de Dieu et imitation	99
f. La paix du Christ et la paix du monde.....	104
CHAPITRE III	109
LE MYSTÈRE DE LA CROIX ET LE MOTIF DE LA RÉDEMPTION	109
A. UN REGARD SUR LA SYNTHÈSE DE SAINT LÉON.....	111
B. LA RÉDEMPTION PAR LA JUSTICE PLUTÔT QUE PAR LA PUISSANCE.....	117
1. <i>Le dossier</i>	117
a. Les textes de saint Léon	117
b. Un texte de saint Augustin : De Trinitate, livre XIII....	120
2. <i>La question de la justice</i>	122
a. La difficulté.....	122
b. Deux erreurs méthodologiques dans la lecture	125
c. Le dépassement de l'anachronisme.....	125
d. La justice, au sens moderne	127
e. La justice dans l'Écriture et chez les Pères	129
3. <i>L'œuvre de la miséricorde et de la justice dans le Christ</i>	135
a. Au centre : la contemplation de l'amour du Christ	135
b. La voie de la justice	137
c. Le mystère de l'Incarnation au cœur de la Rédemption	140
BIBLIOGRAPHIE	145
INDEX DES NOMS	149
INDEX THÉMATIQUE	151

Autres titres dans la collection :

1. COLLAUD Thierry, *Le statut de la personne démente. Eléments d'une anthropologie théologique de l'homme malade à partir de la maladie d'Alzheimer.*, vol. 1, 2003, 320 pages.
2. MITENDO Nkelenge Hilaire, *Vers une sacramentalité du système matrimonial négro-africain. Une analyse des concepts de contrat-alliance appliqués au mariage.*, vol. 2, 2003, 412 pages.
3. BERTHOUSOZ Écrits de Roger O.P., présentés par Anto Gavric O.P., *Théologien dans le dialogue social*, vol. 3, 2006, 416 pages.
4. MÜLLER Denis, SHERWIN Michael O.P., MAILLARD Nathalie, TITUS Craig Steven, *Sujet moral et communauté*, vol. 4, 2007, 394 pages.
5. SHERWIN Michael O.P., TITUS Craig Steven (éd.), *Renouveler toutes choses en Christ. Vers un renouveau thomiste de la théologie morale.*, vol. 5, 2009, 236 pages.
6. COLLAUD Thierry, LEMAIRE Véronique Gay-Crosier, BURLACU Magdalena (éds.), *Alzheimer, une personne quoi qu'il arrive*, vol. 6, 2013, 182 pages.
7. MINASSIAN Marie-Dominique, *De la crèche à la croix. Eléments d'une théologie du don chez frère Christophe Lebreton, moine de Tibhirine.*, vol. 7, 2014, 298 pages.
8. COLLAUD Thierry, LEMAIRE Véronique Gay-Crosier, BURLACU Magdalena (éds.), *L'économie de communion, une utopie ?*, vol. 7, 2015, 196 pages.
9. GLINIECKI Wojciech, « *L'affirmation* » de l'homme dans le personnalisme de Jacques Maritain et son apport dans la vision intégrale de l'être humain., vol. 9, 2022, 322 pages.
10. L'EUCCHARISTIE Claire de (LEURIDAN Martine), *Honte du corps ou gloire du corps. La honte de Gn3 comme atout pour l'homme d'après la Théologie du corps de saint JEAN-PAUL II.*, vol. 10, 2023, 486 pages.